

2m 11.35 11.2

Université de Montréal

Iberville et les historiens.  
Le parcours historiographique d'un héros  
de la Nouvelle-France

par

David Camirand

Département d'histoire

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)  
en histoire

février 2007

Copyright, David Camirand, 2007



D

7

U54

2007

V-014

## AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

## NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Iberville et les historiens.  
Le parcours historiographique d'un héros  
de la Nouvelle-France

présenté par

David Camirand

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Ollivier Hubert  
président-rapporteur

Thomas Wien  
directeur de recherche

John Alexander Dickinson  
codirecteur

Christian Dessureault  
membre du jury

06 MAR. 2007

## Résumé

Ce mémoire s'inscrit dans la vague des études sur le phénomène des commémorations de personnages historiques. À travers les écrits canadiens-français du XIXe et du XXe siècle, nous nous proposons d'analyser la carrière posthume d'un personnage haut en couleurs, Pierre Le Moyne d'Iberville (1661-1706). Militaire, corsaire, commerçant, les qualificatifs ne manquent pas pour ce Canadien qui connut une carrière pour le moins étonnante et dont les exploits marquèrent nombre d'historiens du XIXe et du XXe siècle. Pourtant, et malgré une carrière posthume qui démarre sur les chapeaux de roue, un certain malaise semble être associé à sa commémoration. Alimentés principalement par des questions d'intérêts commerciaux et d'éthique douteuse, ces « problèmes commémoratifs » entacheront durablement la mémoire de cet aventurier chez les auteurs canadiens. Cas intéressant, la trajectoire mémorielle d'Iberville en est une parsemée d'ambiguïtés où la démesure des exploits du héros ne suffit pas à lui assurer une égale grandeur posthume.

**Mots clés : Pierre Le Moyne d'Iberville, historiographie (Québec), mémoire collective.**

## **Abstract**

This study examines the phenomenon of commemoration of New-France's heroes. More precisely, through nineteenth and twentieth century French Canadian historical writings, we will study the evolution of the perception of a colourful character, Pierre Le Moyne d'Iberville (1661-1706). Even though this Canadian soldier's career looks impressive and will undoubtedly influence the writings of many historians and authors, a certain number of commemorative difficulties, fed mainly by questions of commercial interests and doubtful ethics, will soil his memory durably. Therefore, this study provides an interesting example of a historical character whose actions, although inspiring to some, were not necessarily enough to ensure him posthumous greatness.

**Keywords: Pierre Le Moyne d'Iberville (1661-1706), Historiography (Quebec), Memory.**

## Table des matières

Résumé .....	iii
Abstract .....	iv
Table des matières.....	v
Remerciements.....	vi
Introduction .....	1
<b>Chapitre 1 : Les grandes synthèses du XIXe siècle et l'élaboration de la mémoire d'Iberville.....</b>	<b>11</b>
François-Xavier Charlevoix : une première interprétation .....	11
L'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau .....	15
Le Cours d'histoire du Canada de Jean-Baptiste-Antoine Ferland .....	25
Benjamin Sulte et l'histoire des Canadiens français.....	33
<b>Chapitre 2 : Les premières biographies .....</b>	<b>40</b>
Les influences extérieures .....	42
Les études biographiques .....	44
Adam-Charles-Gustave Desmazures et l' <i>Histoire du Chevalier d'Iberville 1663-1706</i> .....	54
<b>Chapitre 3 : Les romans historiques .....</b>	<b>64</b>
Iberville le patriote.....	67
Iberville le tempéré.....	74
Iberville le visionnaire .....	80
<b>Chapitre 4 : Le XXe siècle : grandeur et destruction du mythe Iberville.....</b>	<b>87</b>
Vers une refonte de l'image du héros .....	88
<i>Iberville le Conquérant</i> .....	94
La fin du mythe Iberville.....	101
Une dernière polémique .....	108
Conclusion .....	112
Bibliographie .....	116

## Remerciements

Mes remerciements vont d'abord à mon directeur, M. Thomas Wien, qui accepta d'emblée et avec enthousiasme de superviser ce travail. Sa patience exemplaire et son souci du détail auront permis de rendre plus cohérents des écrits qui ne l'étaient pas toujours. Je dois une reconnaissance égale à mon codirecteur, John A. Dickinson, qui accepta, avec autant d'entrain, de partager ses connaissances.

Il me faut aussi remercier tous mes proches qui durent composer à un moment ou à un autre avec les hauts et les bas qu'entraîne un tel exercice et qui durent, par la force des choses, s'intéresser à son sujet. Plus particulièrement, j'aimerais remercier mes parents qui, par leur support moral et financier, facilitèrent grandement la production de ce mémoire.

Finalement, j'aimerais dédier à mon père ce mémoire dont il ne connut que les balbutiements.



## Introduction

« Le passé est régi, géré, conservé, expliqué, raconté, commémoré, magnifié ou haï.  
Il est un enjeu fondamental du présent »<sup>1</sup>.

Éloquente illustration des tensions entre histoire et mémoire, cette épigraphe de Régine Robin résume bien le propos de ce mémoire. Plus précisément, nous cherchons à exposer l'influence des courants idéologiques sur la production historique à travers l'évolution de la trajectoire mémorielle d'un héros canadien haut en couleurs : Pierre Le Moyne d'Iberville.

Cette étude s'inscrit dans un champ de recherche bien contemporain. Parties intégrantes d'une histoire dite culturelle, les questions historiographiques et de mémoire collective ont, depuis la décennie 1970, de plus en plus d'intérêt pour nombre d'historiens d'horizons divers. La liste des historiens (mais aussi des adeptes d'autres disciplines), particulièrement français, qui travaillèrent d'abord à définir les premières bornes théoriques puis à les exposer et à les étoffer est longue. Parmi ces penseurs, il faut noter les contributions du sociologue Maurice Halbwachs (*La mémoire collective*), de l'historien Jacques Le Goff (*Histoire et Mémoire*), sans oublier Pierre Nora et son vaste « chantier » consacré aux *Lieux de mémoire* français<sup>2</sup>.

Ce mouvement n'échappa pas aux historiens canadiens et québécois qui, à leur tour, jetèrent un regard critique sur leur historiographie et sur la commémoration de leur histoire. Pour ce qui est des études purement historiographiques, il nous faut souligner l'apport, entre autres, d'historiens comme Serge Gagnon, Jean Blain, Jean

---

<sup>1</sup> Régine Robin, *Le roman mémoriel : de l'histoire à l'écriture du hors-lieu*, Longueuil, Le Préambule, 1989. p. 49.

<sup>2</sup> Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, Presses de l'université de France, 1968 [1950], 204 pages. Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, 409 pages. Pierre Nora, dir. *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984-1992, 7 volumes.

Lamarre, Ronald Rudin, mais aussi de littéraires comme Maurice Lemire<sup>3</sup>. Nous leur sommes redevables de nous avoir fourni une interprétation générale des mouvements historiographiques dans lesquels s'inscrit notre étude.

Pour ce qui est du processus commémoratif au Québec, une première interprétation générale nous est fournie avec l'ouvrage de Jacques Mathieu et Jacques Lacoursière, *Les mémoires québécoises*<sup>4</sup>. Également utiles sont les deux études de H. V. Nelles et Ronald Rudin sur les manifestations publiques entourant le troisième centenaire de Québec<sup>5</sup>. S'intéressant à l'utilisation de personnages historiques dans le cadre de ces fêtes publiques, ils surent démontrer entre autres choses comment certains personnages historiques semblaient plus aptes que d'autres à traverser les barrières linguistiques et plus largement culturelles séparant le Canada français du Canada anglais. Parmi ces personnages plus polyvalents, il faut retenir notamment Jacques Cartier, dont la commémoration a été étudiée par l'historien Alan Gordon<sup>6</sup>. Il nous faut aussi souligner la contribution de Fernande Roy et son étude sur la commémoration des héros fondateurs de Montréal<sup>7</sup>.

<sup>3</sup> En ordre : Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens, de 1840 à 1920*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1978, 474 pages. Jean Blain, « Économie et société en Nouvelle-France : Le cheminement historiographique dans la première moitié du XXe siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 26, 1 (juin 1972), p.3-31 ; « Économie et société en Nouvelle-France : L'historiographie des années 1959-1960 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 28, 2 (septembre 1974), p. 163-186 ; « Économie et société en Nouvelle-France : L'historiographie au tournant des années 1960 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 30, 3 (décembre 1976), p. 323-362. Jean Lamarre, *Le devenir de la nation québécoise : selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet (1944-1969)*, Sillery, Septentrion, 1993, 561 pages. Ronald Rudin, *Faire l'histoire au Québec*, Sillery, Septentrion, 1998. 278 pages. Maurice Lemire, dir. *La Vie littéraire au Québec*, tome III, Sainte-Foy, Presse de l'Université Laval, 1991.

<sup>4</sup> Jacques Mathieu et Jacques Lacoursière, *Les mémoires québécoises*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991, 383 pages.

<sup>5</sup> Henry V. Nelles, *L'histoire spectacle : le cas du tricentenaire de Québec*, Montréal, Boréal, 2003, 428 pages. Ronald Rudin, *L'histoire dans les rues de Québec : la célébration de Champlain et Mgr de Laval, 1878-1908*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005, 297 pages.

<sup>6</sup> Alan Gordon, « Heroes, History, and Two Nationalism : Jacques Cartier », *Journal of the Canadian Historical Association / Revue de la société d'histoire du Canada*, 10, (1999), p.81-102.

<sup>7</sup> Fernande Roy, « Une mise en scène de l'histoire », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 46, 1 (été 1992), p.7-36.

Plus pertinents à l'objet de notre étude, deux ouvrages s'intéressent plus longuement à la construction du mythe de deux personnages de la Nouvelle-France. Dans *Heroines & History*, Colin Coates expose les débuts, l'élaboration, puis finalement le rejet, d'une image « héroïsante » de Madeleine de Verchères. Patrice Groulx examine quant à lui la construction du mythe de Dollard des Ormeaux autour d'un événement somme toute mineur (la bataille du Long Sault). *Pièges de la mémoire* permet de connaître les éléments nécessaires à une commémoration grandiose dans le cadre sociétal canadien-français, en plus de faire comprendre toute la maniabilité de l'histoire et de ses héros<sup>8</sup>.

### *Iberville*

Quel peut être l'intérêt d'une autre étude sur la trajectoire mémorielle d'un personnage historique de l'époque de la Nouvelle-France, en l'occurrence un soldat comme le fut Dollard des Ormeaux ? C'est justement la comparaison des exploits des deux personnages qui nous a fourni la piste de départ de cette recherche. Comment se fait-il qu'à partir d'une simple escarmouche la mémoire de Dollard fût célébrée à ce point et que celle d'Iberville, personnage qui connut une vie autrement plus active et impressionnante, n'atteint jamais la même visibilité historique ? Logiquement, il nous a fallu se rendre à l'évidence : les raisons de cet état de fait, il fallait les chercher ailleurs que dans l'éclat relatif des exploits du héros.

Car, de prime abord, la carrière d'Iberville semble attrayante du point de vue commémoratif. Contrairement au héros du Long Sault, il est canadien de naissance ce

---

<sup>8</sup> Patrice Groulx, *Pièges de la mémoire. Dollard des Ormeaux, les Amérindiens et nous*, Hull, Vents d'Ouest, 1998, 436 pages.

qui n'est pas négligeable connaissant le contexte nationaliste qui orientera l'écriture de plusieurs ouvrages historiques. Sa naissance à Montréal, en 1661, lui vaudra d'ailleurs le titre de « premier grand Canadien ». Ce titre lui est aussi décerné en raison d'une carrière qui révèle une vitalité étonnante. Ainsi, de Garneau à Frégault, la majorité des historiens vont construire leurs écrits autour de la narration d'un certain nombre d'exploits militaires<sup>9</sup>.

De la jeunesse d'Iberville, très peu nous est connu. Il nous est impossible de tracer avec certitude le parcours qui le mènera à cette rocambolesque carrière que fut la sienne. On sait cependant qu'il se familiarisa à la navigation sur un bateau appartenant à son père le commerçant / diplomate Charles Le Moyne et qu'il effectua des traversées entre la colonie et la métropole.

Il faut attendre l'année 1686 pour voir les archives devenir plus bavardes sur les actions de notre personnage. En cette année, Iberville prend part avec ses deux frères aînés à une expédition organisée conjointement par la Compagnie du Nord<sup>10</sup> et le gouverneur Denonville qui avait pour but de chasser de leurs postes de traite dans la baie James les marchands de la Compagnie de la baie d'Hudson. Mené par le chevalier de Troyes<sup>11</sup>, l'expédition fut un succès et Iberville s'y signala par sa

---

<sup>9</sup> Le résumé qui suit n'est pas un compte rendu exhaustif de la vie d'Iberville. Il comprend principalement les éléments qui furent les plus utilisés par les différents auteurs que nous avons consultés. Pour un récit plus complet, il faut se référer à Bernard Pothier « Le Moyne d'Iberville et d'Ardillères, Pierre » dans *Dictionnaire biographique du Canada*, tome II, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969, p. 405-417. ou encore à Guy Frégault, *Iberville le Conquérant*, Montréal, Guérin, 1996 [1944], 415 pages.

<sup>10</sup> Cette compagnie avait, entre autres, comme actionnaire Charles Le Moyne et Jacques Le Ber (oncle d'Iberville). Pour plus de détails sur la compagnie, consultez : Edwards H Borins, *La compagnie du nord ; 1682-1701*, Thèse de M.A. (histoire), McGill University, 1968. 248 pages.

<sup>11</sup> Le chevalier de Troyes laissa d'ailleurs le compte-rendu le plus complet de cette expédition : Pierre de Troyes, *Journal de l'expédition du chevalier de Troyes à la Baie d'Hudson, en 1686*, Beauceville, Eclaireur, 1918, 136 pages.

témérité<sup>12</sup>. Laissé dans la baie après le départ des troupes, il veille, jusqu'en 1690, à la défense et à l'organisation de la traite des fourrures pour la Compagnie du Nord.

En 1690, notre sujet prend part au raid sur Schenectady (aujourd'hui dans l'État de New York). Organisée par Frontenac en réaction à ce qui fut appelé le « massacre de Lachine », cette expédition vit la destruction de la bourgade ainsi que l'élimination d'une partie de sa population. Les sources sont cependant avares de détails sur le rôle d'Iberville<sup>13</sup>.

Quatre ans plus tard, le héros est de retour dans les eaux nordiques de la baie d'Hudson, cette fois pour enlever le plus important des postes de traite de la région : le fort Nelson. Iberville, qui cette fois commande l'expédition, se rend maître de cette lucrative position.

Les années 1696-1697 furent certainement les années les plus occupées de sa carrière et celles où les auteurs trouvèrent le plus de matière pour leurs écrits sur Iberville. D'abord, le corsaire se lance à l'assaut du fort Pemaquid en Acadie, une position que le gouvernement colonial voulait détruire puisqu'elle nuisait aux alliés abénaquis. À la suite de la destruction de la place, il se rend directement à Plaisance où il coordonne une campagne contre les établissements de pêche anglais. À l'hiver 1696, il détruit, à

---

<sup>12</sup> Le chevalier de Troyes rapporte comment Iberville se retrouva seul dans la redoute du fort Monsipi (p.67-68) et comment il s'empara, avec peu d'hommes, d'un navire de la compagnie anglaise.

<sup>13</sup> Il existe un compte rendu dans l'histoire de Charlevoix. Pierre-François-Xavier Charlevoix, *Histoire et description de la Nouvelle France : avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique Septentrionale*, tome III, Paris, chez Rollin fils, libraire, 1744, p.63-69.

l'exception de deux positions plus isolées, tous les établissements, y compris le plus important, Saint-Jean<sup>14</sup>.

Entre temps, la Compagnie de la baie d'Hudson avait repris le fort Nelson. Iberville s'embarque à Plaisance et navigue vers le fort qu'il reprend et dont il assurera la possession à la France jusqu'au traité d'Utrecht (1713). Mais cette équipée fut surtout célébrée pour une bataille navale qui devait assurer la renommée du corsaire. Connue sous le nom de la *bataille du Pélican* (1697), cette bataille épique vit Iberville pris en souricière par trois navires anglais devant le fort Nelson. Après une série de manœuvres qui dura quelques heures, le héros parvint à couler le plus gros des vaisseaux (le Hampshire), à capturer un deuxième (le Hudson Bay), tandis que le troisième (le Dering) prit la fuite<sup>15</sup>.

À partir de 1699, les actions du marin changent de registre. Il devient un découvreur et un colonisateur. La couronne lui demande d'abord de découvrir et de prendre possession de la stratégique embouchure du Mississippi par la mer. Iberville réussit là où La Salle avait échoué une dizaine d'années auparavant en s'assurant la possession de cette voie de pénétration à l'intérieur du continent. Pendant ce premier voyage, il prend contact avec les nations amérindiennes qu'il rencontre, mais surtout, il fait la cartographie de la région. Au cours des deux voyages suivants (1700 et 1701-1702), il continue son travail de cartographie en plus de s'assurer de l'alliance de plusieurs nations amérindiennes dans le but de contrer l'expansion des colons et marchands

---

<sup>14</sup> Pour ces événements, la source la plus utilisée semble avoir été le journal de voyage de l'abbé Beaudoin. Jean Beaudoin, *Les Normands au Canada : D'Iberville-Journal de l'expédition de D'Iberville en Acadie et à Terre-Neuve*, Evreux, Imprimerie de l'Eure, 1900.

<sup>15</sup> On retrouve un compte rendu dans la correspondance d'Iberville, « Iberville à Pontchartrain », 8 novembre 1697 et dans Claude-Charles Bacqueville de La Potherie, *Histoire de l'Amérique septentrionale : divisée en quatre tomes*, tome I, Paris, Chez Jean-Luc Nion : François Didot, 1722, p. 89-100.

anglais. Il en profitera pour commercer des pelleteries avec des voyageurs canadiens, au plus grand dam des autorités de la Nouvelle-France. On lui doit aussi la création des premiers établissements de la Louisiane à Biloxi (Ocean Spring au Mississippi) et dans la baie de Mobile (Mobile, Alabama)<sup>16</sup>.

Après une période d'inactivité forcée par la maladie, Iberville reprend du service à la tête d'une escadre qui a comme mission d'effectuer une série de raids sur les établissements anglais des Antilles et de l'Amérique du Nord. Après avoir sérieusement abîmée les installations de l'île de Nevis et fait main basse sur un énorme butin, l'escadre fait escale à La Havane où Iberville, de nouveau pris de maladie, meurt soudainement (1706).

#### *Hypothèse de travail*

Quels purent être ces éléments nuisibles à la renommée posthume d'Iberville ? Il faut d'abord voir comme un problème une carrière aux objectifs doubles. Homme de son époque, Iberville fera partie de ces corsaires qui combineront, avantageusement dans son cas, vie militaire et entrepreneuriat. Ainsi profiteront-ils du manque de moyens de l'État français pour financer, en tout ou en partie, et organiser des expéditions ou des courses desquelles ils espèrent tirer profit. Parallèlement, ces actions leur permettent de gravir les échelons de la hiérarchie militaire. Pour Iberville, le butin acquis lors des raids et des courses sur mer lui aura certainement été profitable tout comme le monopole de la traite des fourrures à la baie d'Hudson qu'il obtient en 1694. Pour reprendre les mots de Lionel Groulx, Iberville « fera mentir la légende qui

---

<sup>16</sup> Il existe énormément de documents sur la période louisianaise : correspondances, récits de voyages, observations diverses provenant de différents auteurs. On retrouve une grande partie de ces archives dans Pierre Margry, *Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique septentrionale, 1614-1698*, New-York, AMS Press, 1974 (1879-1888). 6 tomes. Le 4<sup>e</sup> tome est consacré entièrement à l'aventure louisianaise d'Iberville.

veut que les héros meurent pauvres »<sup>17</sup>. Encore une fois dans un contexte nationaliste, cette ambiguïté sur les motivations du héros pourrait bien avoir nui à sa commémoration.

Il faut voir ensuite un doute tenace concernant l'éthique du militaire et de ses compagnons d'armes. Peut-on vraiment faire du raid de Schenectady, où plusieurs civils furent tués, un objet de fierté et de commémoration ? Que dire de la campagne de Terre-Neuve où 200 personnes, encore une fois majoritairement des civils, furent tués et des centaines d'autres laissées sans logis à la suite des razzias ? Sans oublier le procès pour « rapt et séduction » (1686-1688) intenté contre Iberville par Jeanne Geneviève Picoté de Belestre en conclusion duquel il sera reconnu coupable et condamné à entretenir financièrement l'enfant à naître<sup>18</sup>. Ces éléments nuiront-ils à l'ensemble de la carrière du Canadien ? Le contexte religieux dans lequel évolue la société canadienne jusqu'aux années 1960 pourrait effectivement amplifier l'importance de ces côtés plus sombres de ses actions.

### *Méthodologie*

Pour mener à bien notre travail, nous avons retracé une série d'ouvrages et de textes se rapportant, en tout ou en partie, à Iberville et à ses aventures. Notre corpus, comprenant des textes de différentes provenances et de styles différents, inclut des histoires générales, des biographies, des romans historiques/ouvrages romancés, des articles de revue, des textes de conférences, des notices biographiques, etc. ; certains sont l'oeuvre d'historiens dits professionnels et les autres d'historiens amateurs et

<sup>17</sup> Lionel Groulx, *Notre grande aventure*. Montréal, Fides, 1976. p. 200.

<sup>18</sup> Sur ce procès, on peut consulter : *Le procès de Pierre Le moyne, sieur d'Iberville, accusé du rapt et séduction de Jeanne Geneviève Picoté de Belestre à Québec, le 6 novembre 1687*. Montréal, Édition Quesnel de Fomblanche, 1976. 49 pages.



d'auteurs de divers horizons. Pour différentes raisons, mais principalement pour éviter les répétitions, nous nous sommes concentré sur un certain nombre de ces textes qui semblaient mieux illustrer les principales tendances historiographiques.

Ainsi, au chapitre premier, nous aborderons les principales synthèses générales du XIXe siècle, soit celles de François-Xavier Garneau (1845), Jean-Baptiste-Antoine Ferland (1865) et Benjamin Sulte (1882). Compris, que leur influence sera marquante et durable sur les ouvrages subséquents, il était nécessaire de s'y attarder plus longuement. À l'intérieur des chapitres suivants, nous traiterons d'abord des premiers travaux à caractère biographique, allant de simples brochures et textes de conférences à une première véritable biographie, celle d'Adam-Charles-Gustave Desmazures (1890). Nous nous tournerons par la suite vers des ouvrages d'un autre genre littéraire (ouvrages romancés) avec les écrits de Joseph Marmette (1866), de Edmond Rousseau (1888), de Pascal Potvin (1934) et de Pierre Daviault (1937). Nous nous intéresserons finalement à la production plus scientifique du XXe siècle avec, entre autres, les travaux de Louis Le Jeune (1937), Guy Frégault (1944) et Bernard Pothier (1969).

Bien que nous ayons axé notre recherche sur les auteurs canadiens-français, nous nous sommes penché – quoique superficiellement – sur certains auteurs étrangers lorsque ces derniers avaient visiblement influencé leur homologue canadien. Par exemple, il nous était impossible d'éviter une biographie comme celle de Desmazures bien qu'elle fut d'abord écrite dans un contexte européen et pour un public français.

Nous sommes conscients des faiblesses que cette sélection entraîne. Il aurait, par exemple, été intéressant de comparer l'analyse des textes canadiens-français avec

ceux de leurs compatriotes anglophones. Une telle analyse, en plus de fournir une image moins nationaliste, aurait certainement permis de démontrer, dans le contexte binational canadien du XIXe et XXe siècle, la difficulté de la commémoration d'un personnage dont les actions avaient nécessairement nui aux intérêts et à la progression de l'autre groupe national.

Bien entendu, nous ne faisons pas dans ces pages de critiques littéraires sur la qualité des ouvrages analysés, nous nous concentrons sur l'analyse de l'image d'Iberville. D'ailleurs, nous ne tenons pas compte des erreurs factuelles (erreurs de date, de lieu, etc.) répertoriées dans les différents récits. Le but de ce travail n'est pas de rectifier les faits avancés par les auteurs, ni de fournir une nouvelle interprétation de la vie du héros. Cependant, si nous croyons qu'une telle erreur ait pu influencer l'interprétation de l'auteur, nous la signalerons. Par exemple, lorsqu'un auteur rapporte des événements à partir d'un document que l'on peut identifier et qu'il en élimine ou en modifie certaines parties pour en modifier le sens.

## Chapitre 1

### Les grandes synthèses du XIXe siècle et l'élaboration de la mémoire d'Iberville

Pour entreprendre notre analyse des productions du XIXe siècle, il convient de se tourner vers les ouvrages, dont les interprétations marquantes, sont les plus susceptibles d'avoir influencé la production historique plus récente. Pour le XIXe siècle canadien, il s'agit dans aucun doute des ouvrages de synthèse, avec en tête ceux de François-Xavier Garneau (1845) et Jean-Baptiste-Antoine Ferland (1864) qui se disputeront, pendant plusieurs décennies, l'influence prédominante chez les historiens. Nous analyserons aussi le travail, certes moins influent, de Benjamin Sulte (1882), mais avant une brève incursion dans le XVIIIe siècle avec l'analyse de l'*Histoire et description générale de la Nouvelle-France* de Charlevoix (1744).

#### *François-Xavier Charlevoix : une première interprétation*

Pour un historien du XIXe siècle ambitionnant d'écrire une histoire du Canada, l'une des principales difficultés de l'exercice réside dans la disponibilité des archives. Ces dernières se retrouvent, que ce soit sous leur forme originale ou en copie, dans divers dépôts publics et privés canadiens, français, britanniques et américains. L'historien doit donc voyager ou, à défaut, compter sur un solide réseau de contacts à la fois national et international afin de se documenter convenablement. Cette contrainte documentaire pèse bien entendu moins lourd à la fin du siècle qu'au début : entre la publication de l'histoire de Garneau dans les années 1840 et celle de Sulte quarante ans plus tard, et même celle de Ferland (1865) la quantité de sources accessibles a

grandement augmenté<sup>19</sup>. Quels documents concernant Iberville furent disponibles à quelles dates ? et pour quels auteurs ? Il est évident que ces questions sont d'une importance certaine. Mais, comme nous l'avons annoncé en introduction, il nous a semblé plus pertinent de nous concentrer sur les interprétations des auteurs plutôt que de retracer systématiquement la filiation entre les auteurs et leurs sources.

Néanmoins, ce corpus inachevé laisse les auteurs du XXe siècle devant un certain vide historique, qu'ils chercheront à combler. Presque unanimement, c'est vers François-Xavier Charlevoix et son *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*<sup>20</sup> qu'ils se tourneront. Cette synthèse fut, en fait, si importante que le littéraire Maurice Lemire affirme qu'au XIXe siècle, « écrire l'histoire du Canada [...], c'est d'abord relire Charlevoix à la lumière des événements récents »<sup>21</sup>. Il nous paraît donc opportun de jeter un rapide coup d'œil au travail de Charlevoix pour connaître l'image d'Iberville qui s'en dégage. Dans la bibliographie commentée intégrée à *Iberville le Conquérant*, Guy Frégault, affirme que l'historien du XVIIIe siècle fait bonne presse au corsaire canadien<sup>22</sup>. Nous ne pouvons qu'être d'accord avec cette affirmation. Il semble, effectivement, que Charlevoix ait considéré Iberville comme l'un des grands commandants de l'histoire de la Nouvelle-France, et cela autant sur terre que sur mer. Deux citations, qui seront utilisées à maintes reprises par ses successeurs, résument bien la pensée de l'historien. La première fait écho aux exploits terrestres du héros : « D'Iberville étoit Canadien, & personne n'a fait plus d'honneur à sa patrie; aussi étoit-il l'Idole de ses Compatriotes. En un mot ces braves Canadiens étoient la

<sup>19</sup> Maurice Lemire, dir. *La Vie littéraire au Québec*, tome III, Sainte-Foy, Presse de l'Université Laval, 1991. p. 252-256.

<sup>20</sup> Pierre-François-Xavier Charlevoix, *Histoire et description de la Nouvelle France : avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique Septentrionale*, Paris, chez Rollin fils, libraire, 1744.

<sup>21</sup> Lemire, *La vie littéraire...*, tome II, p. 291.

<sup>22</sup> Guy Frégault, *Iberville le Conquérant*, Montréal, Guérin, 1996. p. 17.

dixième Légion, qui ne combattoit que sous la conduite de César, & à la tête de laquelle César étoit invincible. »<sup>23</sup> et la deuxième à ses qualités de marin : « quoi que pût faire d'Iberville pour se soutenir, & et qu'il n'y eût peut-être pas en France de plus habile manœuvrier que lui, il fut jetté à la Côte... »<sup>24</sup>.

Charlevoix traite principalement de la prise du fort Nelson en 1694, de la destruction de Pemaquid, de la bataille du Pélican et de la deuxième prise du fort Nelson en 1697 et finalement, de la découverte de l'embouchure du Mississippi et de l'exploration de ses environs. À se fier à l'espace (pages 272 à 292) qu'il y consacre, c'est la prise de Terre-Neuve (1696) qui l'intéresse au plus haut point. Conquête dont l'enjeu est on ne peut plus clair : selon Charlevoix, il fallait empêcher les pêcheurs anglais, établis sur l'île, de pouvoir profiter impunément du plus riche, du plus aisé et du plus étendu commerce de l'univers<sup>25</sup>. Rien de moins !

Aux yeux de l'historien jésuite, les intérêts commerciaux sont d'ailleurs une constante des objectifs des expéditions du corsaire. Tout comme pour l'expédition de Terre-Neuve qui, comme le rappelle l'auteur, fut financée par la Compagnie du Nord, l'importance de la baie d'Hudson réside aussi dans son potentiel commercial<sup>26</sup>. La colonisation de la Louisiane n'échappe pas à cette logique. Elle est même conditionnelle à l'établissement d'un commerce libre<sup>27</sup>. La querelle entre Iberville et

---

<sup>23</sup> Charlevoix, *Histoire et description ...*, p. 178.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 304.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 272.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 306-307.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 389.

le commandant de Terre-Neuve n'est-elle pas aussi au sujet de la répartition des butins qu'on fait sur l'île<sup>28</sup> ?

Peu importe ses motifs, Iberville devient sous la plume de Charlevoix, l'un des grands commandants de la Nouvelle-France, comme nous le démontrent les deux citations précédemment évoquées. Cette attitude admirative n'empêche pas pour autant l'historien de relativiser les exploits de son héros. Il rappelle notamment la faible capacité de défense de ses adversaires<sup>29</sup>. Voici par exemple son portrait général de la capacité de défense des postes anglais :

Il faut convenir que, si les Anglois font paroître dans l'Etablissement de leurs Colonies une habilité, qu'on ne remarque, en aucune autre Nation de l'Europe, communément ils prennent assez peu de précautions pour les garantir d'une surprise, ou d'un effort de leurs Voisins : de sorte que si les François avoient autant de constance, & prenoient aussi-bien leurs mesures pour conserver leurs conquêtes dans le Nouveau Monde, qu'ils montrent de hardiesse & de promptitude à les faire, la Couronne de l'Angleterre ne posséderoit peut-être pas aujourd'hui un pouce de terre dans le Continent de l'Amérique Septentrionale<sup>30</sup>.

Ces observations, qui peuvent paraître anodines, se révéleront d'une certaine importance historiographique puisqu'elles contiennent les germes d'une critique qui alimentera certains historiens dans leur traitement d'Iberville par la suite.

C'est donc un legs ambigu, une figure de héros, certes, mais qui n'intègre pas tout à fait l'absolu du désintéressement et de la bravoure, que laisse Charlevoix à ceux qui, au XIXe siècle, décriront eux aussi la vie du héros.

---

<sup>28</sup> Durant la campagne de Terre-Neuve, Iberville et le gouverneur de Plaisance, Brouillon, se querellèrent souvent sur des questions de commandement et de répartition du butin. *Ibid.*, p. 278, 288.

<sup>29</sup> C'est le cas pour la prise du fort Nelson de 1694 (217), de Pemaquid (263) et St-Jean, Terre-Neuve (287).

<sup>30</sup> Charlevoix, *Histoire et description...*, p. 290.

*L'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau*

La contradiction ou le double objectif<sup>31</sup> de François-Xavier Garneau

Garneau, c'est connu, est un libéral convaincu. Ayant bénéficié d'une éducation « hors normes » dans l'institution d'éducation mutuelle, calqué sur un modèle anglais, de Joseph-François Perreault<sup>32</sup>, il découvrira le monde anglophone et son système politique grâce à des voyages aux États-Unis et en Angleterre. Durant son séjour à Londres, il devient secrétaire du député montréalais Denis-Benjamin Viger. Ce travail, lui donne l'occasion de découvrir nombre de facettes de la politique britannique et canadienne et lui permet de développer non seulement un esprit critique face aux affaires coloniales canadiennes,<sup>33</sup> mais aussi un intérêt qui ne se démentira pas tout au long de sa vie pour la politique de sa terre natale<sup>34</sup>. C'est aussi durant ce voyage à Londres que Garneau entre en contact avec un groupe de Polonais exilés à la suite de l'échec de l'insurrection de Varsovie<sup>35</sup>. Son adhésion à la Société littéraire des amis de la Pologne et la présentation d'un poème intitulé *La Liberté prophétisant sur l'avenir de la Pologne* démontrent l'intérêt qu'il porte à la cause des opprimés politiques et son amour pour la liberté et la démocratie.

On peut imaginer sans peine sa stupeur à la lecture du rapport Durham, mais surtout lors de l'imposition de l'acte d'Union basée sur un précepte non équivoque de minorisation et d'assimilation des habitants de souche française de la colonie canadienne. Devant cette crainte de disparition des francophones, à plus ou moins

<sup>31</sup> Maurice Lemire, « L'ambiguïté Garnélienne » dans Gilles Gallichan et al. dir, *François-Xavier Garneau : une figure nationale*, Québec, Nota bene, 1998. p. 263.

<sup>32</sup> Pierre Savard et Paul Wyczynski, « Garneau, François-Xavier » dans *Dictionnaire biographique du Canada*. Tome IX. Sainte-Foy, Presse de l'Université Laval, 1977. p. 328.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 329.

<sup>34</sup> Marc Lebel, « François-Xavier Garneau et le caractère national des Canadiens », dans Gilles Gallichan et al. dir, *François-Xavier Garneau : une figure nationale*, Québec, Nota bene, 1998. p. 223.

<sup>35</sup> Savard et Wyczynski, « Garneau... », p. 329.

long terme, Garneau sent l'urgence de raconter à ses compatriotes leurs racines et leur évolution sur le continent américain.

Avant Garneau, le passé des Canadiens (il est question ici principalement du Régime français) avait été analysé de façon très négative. Des historiens anglophones comme William Smith, John Fleming ou encore des historiens canadiens comme Michel Bibaud avaient affirmé et affirmaient encore l'échec de l'aventure française et « faisaient des Canadiens d'éternels vaincus »<sup>36</sup>. Le défi pour le nouvel historien, dont les convictions libérales ne faisaient pas de doute, était de revaloriser l'histoire du Régime français et cela, malgré sa nature autocratique.

Pour y arriver, il s'ingénie à démontrer qu'il y avait une distinction entre les ancêtres des Canadiens et le régime dans lequel ils vivaient. Ainsi, Garneau statue qu'il existait déjà à l'époque de la Nouvelle-France un peuple canadien bien distinct du peuple français, auquel il est néanmoins lié par des liens héréditaires incontournables<sup>37</sup>. Suivant les mouvements idéologiques de son époque, Garneau tente de définir la nation canadienne à travers son histoire. Ainsi, les Canadiens grandissent-ils sous l'influence de deux grandes forces extérieures qui façonnent leur tempérament, soit l'environnement physique de l'Amérique du Nord et les institutions politiques françaises. Alors que la dureté du climat et les grands espaces façonnent des hommes épris de liberté et capables d'endurer les pires privations, les institutions françaises apportent aux Canadiens le goût des armes<sup>38</sup>.

---

<sup>36</sup> Lemire, *La vie littéraire...*, tome III. p. 256-257.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 259.

<sup>38</sup> François-Xavier Garneau, « Exposé présenté à la société de discussion le 20 mai 1844 » dans Gilles Gallichan et al. dir, *François-Xavier Garneau : une figure nationale*, Québec, Nota bene, 1998. p. 248.



Pour paraphraser Garneau, la colonisation de l'Amérique septentrionale commence alors que la monarchie française consolide, par la force, son pouvoir sur sa « noblesse turbulente » et elle prend de l'ampleur au moment où « Louis XIV devient le potentat le plus puissant de l'Europe » faisant ainsi « renaître chez les Français la passion de la guerre »<sup>39</sup>. Cette passion pour les armes se répercute sur la vie des Canadiens. En fait, incapable de suivre le rythme de la croissance des colonies anglaises, soutenue par la liberté, le commerce et l'immigration de groupes dissidents, la France autocratique doit mettre sur pied « un système de domination plein de grandeur et de génie »<sup>40</sup> pour compenser les lacunes de son fonctionnement. Ce qui, en définitive, oblige les Canadiens à être toujours armés<sup>41</sup>.

Garneau arrive donc à démontrer aux détracteurs du Régime français et des Canadiens que ces derniers étaient pris dans un engrenage dont ils ne contrôlaient pas les rouages et qu'en quelque sorte, ils subissaient ce régime autoritaire plus qu'ils n'y participaient<sup>42</sup>. Il affirme du même coup que les Canadiens ne sont pas des vaincus, mais plutôt tributaires d'un système politique impropre à la colonisation et fatalement voué à l'échec. C'est dans ce contexte discursif que s'insère le portrait que dresse Garneau des héros du Régime français, dont Iberville.

---

<sup>39</sup> *Ibidem.*

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 250.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 249.

<sup>42</sup> Garneau expose clairement sa vision dans un discours présenté à la société de discussion de Québec en mai 1844. « C'est ainsi que par un concours de circonstances nées de l'état politique de la métropole, sur lesquelles ils n'avaient aucune influence, ils se trouvèrent entraînés dans une carrière propre, il est vrai, à l'exercice de leur valeur mais contraire à l'avancement d'un pays nouveau. ». Il ajoute : « Les Canadiens furent appelés à défendre et à soutenir, les armes à la main, cet échafaudage politique, dont ils recevaient par contrecoup de l'importance et de l'éclat. ». *Ibid.*, p. 249 et 250.

### Garneau et Iberville

Du reste, il demeurerait encore un obstacle que Garneau devait surmonter dans l'écriture de son *Histoire*. Comme le fait remarquer Lemire, l'« historien national » des Canadiens adopte le style des historiens romantiques qui tend à déplacer l'attention « des grands vers le peuple », alors que sa documentation, trop sommaire, ne lui permet pas de dresser un véritable portrait du peuple canadien<sup>43</sup>. Il devra donc se contenter d'écrire une histoire plus traditionnelle, quoique par une tournure très efficace il réussisse à intégrer le peuple dans sa narration. Comme les Canadiens étaient pris dans une dynamique dont le contrôle leur échappait et qui les amenait à devoir faire face à plusieurs éléments hostiles (les Iroquois, les Anglais, un environnement difficile, etc.), ils en étaient venus à développer une cohésion sociale à toute épreuve :

La réunion du seigneur et du censitaire sous le même drapeau, contribua beaucoup à établir une espèce de fraternité entre eux très avantageuse pour les deux [...] de là la bonne intelligence qui régna généralement de tout temps en Canada entre seigneur et censitaire ; de là aussi la modération et la bienveillance des uns, l'attachement et la fidélité des autres, et enfin l'aversion de ces derniers à obéir à des officiers étrangers.<sup>44</sup>

Tous Canadiens, qu'ils soient nobles ou simples roturiers, partagent donc un ensemble de valeurs communes. En vertu de son lieu de naissance et de sa valeur, Iberville bénéficie de ce genre d'égards. Garneau lui attribue les traits du Canadien typique.

C'est ainsi que notre héros et ses hommes partagent les mêmes qualités et défauts. Ils sont braves quoiqu'inconstants, aventureux, et voyageurs. Épris de liberté, ils aiment la guerre à laquelle ils sont formés depuis leur plus jeune âge<sup>45</sup>. Il n'est donc pas

---

<sup>43</sup> Lemire, *La vie littéraire...*, tome III. p. 258.

<sup>44</sup> Garneau, « Exposé présenté... », p. 251.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 256-259-252.

surprenant que les combattants aient comme idole<sup>46</sup> Iberville, qui reçut la même formation qu'eux tout en « excellant dans cette guerre difficile et meurtrière » et aussi comme marin<sup>47</sup>. D'autant plus que notre héros, en plus de posséder ces « talents supérieurs », est généreux et qu'il n'hésite pas à sacrifier son ambition à la chose publique<sup>48</sup>. Canadien de naissance, Iberville est doté de toutes les capacités des hommes de sa nation<sup>49</sup>.

En raison de la nature de la documentation utilisée pour sa confection, l'*Histoire du Canada* de Garneau est un ouvrage traditionnel (ou événementiel) où les conflits armés sont omniprésents. L'histoire des Canadiens devient une perpétuelle lutte pour la survie. Comme nous l'avons observé précédemment, cette notion de survie découle en grande partie du constat de base qui articule la synthèse de Garneau et qui suggère que les Canadiens, affligés d'un système politique peu propice au développement démographique, ne pouvaient que se tourner vers l'activité militaire pour assurer leur position sur le continent, ce qu'ils firent avec succès pendant plusieurs années. Les actions du héros canadien en sont un rappel. Malgré quelques manques et quelques confusions dans l'enchaînement des événements – probablement attribuables à une documentation trop mince – Garneau dresse un portrait relativement complet de la carrière du corsaire.

---

<sup>46</sup> François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada, depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, tome II, Québec, Imprimerie N. Aubin, 1846. p.123.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>49</sup> Dans sa conférence du 20 mai 1844 à la société de discussion du Québec, Garneau décrit les forces des Canadiens : « Tous habitués à cette vie laborieuse, capable d'entreprendre les marches les plus longues et les plus pénibles, et de conduire un canot avec adresse, ils formaient une force toujours prête à entrer en campagne au premier ordre. Aussi leurs attaques nombreuses, pressés, imprévues, sur les points les plus reculés les uns des autres, les rendaient la terreur de leurs ennemis ». Et pour illustrer son propos, il rappelle deux événements auxquels à pris part Iberville soit l'expédition de 1686 et la campagne de Terre-Neuve. Garneau, « Exposé présenté... », p.254.

Dans son style romantique, il rappelle avec grandiloquence les faits saillants d'Iberville, accréditant la valeur militaire de ce dernier et des Canadiens qui l'accompagnent. L'attention du lecteur est cependant portée sur trois événements qui sont dotés d'une signification particulière. Il s'agit du raid sur Schenectady, de la prise de Terre-Neuve et de la bataille du Pélican. Ce choix, croyons-nous, renforce le message que Garneau tente de transmettre à travers son histoire, à l'intention notamment de ses concitoyens anglophones : malgré les difficultés, les Canadiens ont toujours survécu et, par conséquent, il ne faut pas les sous-estimer. Il trouve dans ces trois campagnes, les exemples qu'il lui faut, puisque dans chaque cas, les Canadiens triomphent sur un ennemi qui jouit de la supériorité numérique. Plusieurs passages de la narration des événements transmettent ce message non équivoque.

C'est le cas pour le raid sur Schenectady, événement lourd de signification aux yeux de l'historien. En introduction aux événements, on nous annonce immédiatement le résultat de l'expédition en nous exposant « l'erreur » des colons anglais :

Les habitants, quoiqu'avertis plusieurs fois de se tenir sur leurs gardes, dormaient dans une fatale sécurité ne mettant pas même de sentinelles à leurs portes. Ils n'avaient pas voulu croire qu'il fût possible aux Canadiens, chargés de leurs vivres et de leurs armes de faire plusieurs centaines de miles au travers des bois et des marais, au milieu des glaces et des neiges. Incrédulité qui leur coûta cher!<sup>50</sup>.

Et il ajoute :

[C]es soldats que n'arrêtaient ni la distance, ni la rigueur de l'hiver, ni les fatigues et les dangers de toute espèce, apprirent aux colonies anglaises qu'une direction énergique présidait aux opérations de leur ennemi<sup>51</sup>.

---

<sup>50</sup> Garneau, *Histoire du Canada...*, Tome II, p. 58.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 62.

De façon analogue, il n'est pas surprenant alors de voir l'historien, lorsqu'il fait le bilan de la campagne de Terre-Neuve, reprendre le jugement de Bacqueville de La Potherie, qui trouve admirable que seulement 120 Canadiens aient pu faire 700 prisonniers et 200 morts et tout cela en dépit des rigueurs de l'hiver<sup>52</sup>. Garneau pousse à l'extrême cette même logique. Non seulement, la capacité militaire des Canadiens est indéniable, mais elle permet des répercussions colossales. En rappelant les événements qui devaient mener à la prise de trois forts dans la baie d'Hudson, en 1686, il a cette citation surprenante : « l'expédition d'une poignée de Canadiens vers le pôle du Nord ébranlait sur son trône un roi de la Grande-Bretagne »<sup>53</sup>.

La façon dont Garneau construit ses récits favorise la transmission de ce genre de message. Loin de trop s'attarder à la narration des événements, notre historien préfère décrire les difficultés rencontrées dans ce genre d'aventure, ce qui renforce la valeur des exploits. Ainsi, une majorité de récits débute par une description du dur environnement dans lequel doivent évoluer Iberville et les Canadiens<sup>54</sup>. Le territoire de Terre-Neuve est décrit comme un pays de montagne recouvert de forêts impénétrables où le climat est froid et orageux et où le ciel est sombre<sup>55</sup>. La baie d'Hudson est tout aussi sombre et recouverte de glace. Avec ces côtes désertes et arides, elle est triste et sauvage<sup>56</sup>. Tandis que la Louisiane possède un climat plus chaud et plus sain, mais il faut se méfier « des espèces de léopards et de tigres » qui habitent les forêts, tout comme des caïmans qui peuplent les rivières et des serpents à

<sup>52</sup> Garneau, *Histoire du Canada...*, p. 124-125 et Garneau, « Exposé présenté... », p. 254.

<sup>53</sup> Garneau, *Histoire du Canada...*, tome II, p. 129.

<sup>54</sup> Avec les institutions politiques, l'environnement ou la nature est le deuxième élément le plus important qui entre dans le façonnement du caractère des Canadiens.

<sup>55</sup> Garneau, *Histoire du Canada...*, p. 116-117.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 132.

sonnettes qui rodent dans les herbes<sup>57</sup>. S'ensuit généralement une brève description de l'événement lui-même puis d'un jugement sur la valeur de l'exploit, dont nous avons évoqué quelques points précédemment, basés sur les difficultés qu'ont surmontées les Canadiens pour accomplir leur visée. L'évaluation se fait généralement sur l'action elle-même plutôt que sur ses conséquences. Ainsi présentés, les exploits d'Iberville ne peuvent que revêtir un caractère héroïque, ce que semble rechercher Garneau.

Cette vision est renforcée par le peu de cas qu'il fait de la violence employée par Iberville et les Canadiens. S'il n'excuse pas le comportement de ces derniers, l'historien n'est pas prêt pour autant à les condamner pour leurs méthodes guerrières. Quoique des raids comme celui de Schenectady sont à ses yeux « d'affreuses tragédies », il n'en demeure pas moins qu'ils sont le « fruit du système atroce de guerre qu'on avait adopté, et secondes représailles de celui de Lachine attribué aux instigations des Anglais »<sup>58</sup>. Il serait donc injuste de penser que les Canadiens n'étaient que des barbares, comme l'affirmaient bon nombre d'auteurs américains<sup>59</sup>, puisque cette façon de faire était dans « l'air du temps » et que les Anglais s'étaient eux aussi rendus coupables des mêmes atrocités.

Soutenue par un message nationaliste, la narration de Garneau, contrairement à celle de Charlevoix, fait abstraction des intérêts économiques, enjeu de bon nombre de campagnes militaires. Ceci pourrait s'expliquer par la définition assez stricte qu'il fait des groupes nationaux et qui enferme les acteurs de ces groupes dans un carcan. Ainsi, si les Canadiens sont des aventuriers quelque peu insoucians et agités, la vie

---

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>59</sup> Lemire, « L'ambiguïté Garnélienne », p. 270.

du colon anglais est dominée par « l'amour de la liberté, du commerce et des richesses »<sup>60</sup>. S'affrontent donc ici une colonie militaire<sup>61</sup> et des colonies marchandes. Il est donc permis de penser que c'est cette conception de la rivalité coloniale qui empêche Garneau de voir les motivations économiques derrière certaines actions d'Iberville.

Si la première partie de la carrière du soldat semble enthousiasmer Garneau, il en est tout autrement pour la fondation de la Louisiane qui sera le dernier élément sur lequel nous nous arrêterons. Dans l'ensemble, Garneau est assez critique des tentatives de colonisation en Louisiane comme en fait foi cet énoncé : « Ce qui retarda la Louisiane, c'est le caractère plus commercial qu'agricole qui lui fut donné »<sup>62</sup>. Ainsi, la création de certains postes comme celui de Biloxi et de Mobile lui paraissent motivés par des considérations économiques seulement puisque le sol aride et stérile de ces régions rend la formation d'une agriculture presque impossible<sup>63</sup>. Il critique aussi sévèrement les ressources gaspillées à la recherche de différentes mines et autres richesses. Entretenu par « des espérances trop éblouissantes », ces recherches n'étaient qu'illusions qui menaient le plus souvent à « la honte et à la ruine »<sup>64</sup>.

Lorsque l'on interdit à un groupe de huguenots le droit de s'installer dans la nouvelle colonie, Garneau condamne de nouveau les autorités françaises pour avoir brimé la liberté de leurs concitoyens protestants qui auraient pu faire fleurir ce vaste pays<sup>65</sup>.

---

<sup>60</sup> Garneau, *Histoire du Canada...*, tome II, p. 44.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 178-179 et 185.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 180-181.

Malgré tout, Iberville n'est pas tenu responsable de cette tentative plus ou moins fructueuse. Semblant jeter le blâme sur les autorités françaises, Garneau conclut en citant un autre historien, Guillaume Raynal, qu'une « colonie fondée sur de si mauvaises bases, ne pouvait prospérer. La mort d'Iberville acheva d'éteindre le peu d'espoir qui restait aux plus crédules »<sup>66</sup>.

Le corsaire reste aux yeux de cet écrivain un personnage essentiel de l'histoire du Canada. En ce sens, la récapitulation de sa carrière qu'il effectue après avoir évoqué la mort du soldat canadien est sans équivoque. Il rappelle toutes les qualités militaires, à la fois terrestres et navales, du personnage tout en ajoutant qu'il « resta toujours victorieux » et que « s'il fût né en France, il serait sans doute parvenu aux premiers grades »<sup>67</sup>. Par ses réalisations, Iberville représente les capacités et les limites des Canadiens sous le Régime français. Pris dans un système qui le force à embrasser la vie militaire et qui limite l'expansion démographique de son pays, le Canadien fait contre mauvaise fortune bon cœur et forme une milice qui compense son manque d'effectifs par une efficacité et une ténacité qui effraient ses ennemis. Devant tant de bravoure, la défaite de 1759 n'est donc plus celle des Canadiens face aux Anglais, mais bien celle du système politique autoritaire français face aux institutions démocratiques anglaises. Les concitoyens de Garneau pouvaient donc maintenant célébrer leur passé. Les exploits d'Iberville le démontraient, la défaite de Québec n'avait rien à voir avec leurs valeurs ou leurs capacités. Elle relevait plutôt du facteur externe qu'était la politique coloniale française.

---

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 186.



*Le Cours d'histoire du Canada de Jean-Baptiste-Antoine Ferland*

La critique célébrait le travail de Garneau, historien qui revalorisait la Nouvelle-France<sup>68</sup>. Toutefois, aux yeux de certains lecteurs contemporains, certains points de l'*Histoire du Canada* devaient être rectifiés. La polémique qu'avaient engendrée les attaques de l'auteur contre certains religieux, tout spécialement contre Mgr de Laval, avait outré plusieurs membres du clergé, tout comme sa condamnation de l'interdiction faite aux huguenots d'émigrer vers la colonie<sup>69</sup>. En définitive, bien que plaisant par son message nationaliste, le travail de « l'historien national » comportait trop d'interprétations laïques pour qu'il puisse être accepté tel quel par les clercs. En ce milieu de XIXe siècle où le clergé canadien cherche à asseoir et à consolider son pouvoir sur la société canadienne-française, de telles thèses remettaient en question la vision qu'il tentait d'imposer quant à son rôle dans le développement de la société canadienne.

Garneau n'est d'ailleurs pas le seul dont les propos importunent le clergé canadien-français. En plus des travaux d'auteurs anglophones anticléricaux évoqués précédemment comme William Smith, les ouvrages de deux religieux nécessitaient aussi une mise au point. D'une part, le Français Brasseur de Bourbourg avait jugé l'action de l'épiscopat trop timide face à l'empiétement de l'État et d'autre part, Étienne-Michel Faillon, en bon sulpicien, favorisait les religieux montréalais face à leurs homologues québécois<sup>70</sup>.

---

<sup>68</sup> Lemire, *La vie littéraire...*, tome III, p. 263-265.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 264.

<sup>70</sup> Serge Gagnon, « Ferland, Jean-Baptiste-Antoine », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, tome IX. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1977. p. 281.

Une histoire qui ferait l'apothéose du rôle des clercs dans la société de la Nouvelle-France et qui consoliderait par le fait même la position du clergé dans la société canadienne-française, voilà le mandat que l'on confia à Jean-Baptiste-Antoine Ferland.

### Ferland et Iberville : les contrastes d'une analyse religieuse

Il existe donc une différence fondamentale entre le *Cours d'histoire* de Ferland et l'*Histoire* de Garneau. Alors que ce dernier avait mis l'accent sur le concept de la nation, le premier, sans nier son propre intérêt pour une histoire nationale, portait son attention d'abord sur l'élément religieux : « L'Église d'abord et ensuite le Pays ! »<sup>71</sup>. Peut-on parler d'une opposition systématique entre les deux ouvrages ? Prudent, le prêtre C.E. Legaré, auteur de la préface du deuxième tome de Ferland, publié après la mort de ce dernier, parle plutôt de rectification : « Disons [...] que si un autre écrivain [Garneau], avant lui, a créé notre histoire, il [Ferland] a su, de son côté, rectifier un grand nombre de dates, débrouiller avec art nos origines confuses, jeter la lumière sur une foule de faits mal accusés et mettre en relief plusieurs figures présentées sous un faux jour. »<sup>72</sup>. Qu'il s'agisse de rectifications ou d'une opposition, il demeure que cette différence fondamentale, qui fait de la religion le moteur de l'histoire, saute aux yeux lorsqu'on compare les deux ouvrages. Mais qu'en est-il lorsque que l'on concentre son analyse sur un seul événement, où dans notre cas, sur un seul personnage qui, par surcroît, semble complètement échapper à la dynamique qui alimente les tensions entre les deux courants idéologiques antagonistes ? En d'autres mots, est-ce que le traitement accordé à Iberville, dont l'action est présentée d'abord

<sup>71</sup> Lemire, *La vie littéraire...*, tome III, p. 265.

<sup>72</sup> Jean-Baptiste-Antoine Ferland, *Cours d'histoire du Canada*, tome II, Québec, Augustin Côté Éditeur-imprimeur, 1865. p. vi.

comme militaire, évolue dans ce nouveau contexte d'histoire cléricale ? ou bien est-ce que, en « terrain neutre », les deux visions peuvent se rejoindre ?

À première vue, il semble y avoir plus de ressemblances que de différences. Tout comme Garneau, Ferland réserve à Iberville une place importante dans son récit. « Dans cette histoire-bataille que constitue à maints égards la synthèse de Ferland, les héros militaires ne sont pas mis sous le boisseau. [...] C'est ainsi que LaSalle, Jolliet et Marquette, Dollier de Casson et Galinée n'occupent pas une place comparable à celle qui est réservée à d'Iberville »<sup>73</sup>. Ainsi, la période correspondant à la vie active d'Iberville, soit celle incluse entre les années 1686 et 1713, représente près de 250 pages, s'étendant sur quelque quatorze chapitres. Cette partie du livre met particulièrement en évidence deux grands thèmes ou plutôt deux grands champs d'action : d'un côté, les actions d'Iberville dans le nord et l'est de la colonie; de l'autre, les autres conflits militaires de la période, opposant pour la plupart les Français aux Iroquois.. Pas de doute, pour Ferland, Iberville est un personnage de la plus haute importance.

Le *Cours d'histoire du Canada* suit de près l'*Histoire* de Garneau dans le choix des événements présentés. Le trio d'événements que constitue la prise de Pemaquid, la conquête de Terre-Neuve et la bataille du Pélican (accessoirement suivie de la deuxième prise du fort Nelson), et qui constitue presque entièrement le chapitre 21, reste, avec le raid sur Schenectady, le cœur de l'œuvre de notre personnage. Tout comme l'aventure de la Louisiane n'avait guère emballé Garneau, elle ne soulève pas,

---

<sup>73</sup> Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens, de 1840 à 1920*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1978. p. 336.

non plus, les passions chez Ferland qui à la limite s'intéresse plus aux possibilités d'y établir des missions religieuses que d'y implanter une colonie<sup>74</sup>.

Le style de Ferland est cependant différent de celui de son prédécesseur. S'éloignant du romantisme de Garneau et doté d'une personnalité plus froide<sup>75</sup>, le prêtre-historien opte pour une narration beaucoup plus sobre et les actions d'Iberville relèvent moins de la tragédie, tout en faisant l'objet d'une description plus détaillée. Les années qui séparent la création des deux œuvres avaient vu l'apparition de nombreux nouveaux documents que l'abbé Ferland avait lui-même contribué à faire connaître grâce à la fréquentation de dépôts d'archives français. Cette recherche plus poussée dans les archives alimentait en détails inédits son histoire du Canada.

Influencé, tout comme Garneau, par une série de voyageurs et d'écrivains comme Bacqueville La Potherie et Charlevoix qui avaient jeté les bases de la définition identitaire des Canadiens français pour les auteurs du XIXe siècle<sup>76</sup>, Ferland reproduit un message nationaliste semblable à celui de son prédécesseur. C'est ainsi qu'il endosse, à son tour, l'image du Canadien militairement supérieur aux autres groupes nationaux. Lorsqu'il décrit l'expédition de 1686 à la baie James, il ne se gêne pas pour reprendre les mots de La Potherie : « Il fallait être canadien pour supporter les inconvénients d'une si longue traversée »<sup>77</sup>. Pour expliquer le succès du raid de Schenectady, il reprend encore une fois une explication très semblable à celle de Garneau : « des Européens ne croiraient pas qu'il fût possible à des hommes de faire une telle marche au milieu de la forêt, dans les temps les plus froids, sans autre abri

<sup>74</sup> Les quatre voyages d'Iberville sont très rapidement esquissés en seulement 3 pages. Ferland, *Cours d'histoire*..., tome II, p. 341-343.

<sup>75</sup> Gagnon, *Le Québec et ses historiens*..., p. 346.

<sup>76</sup> Maurice Lemire, *Les écrits de la Nouvelle-France*. Québec, Éditions Nota Bene, 2000. p. 12.

<sup>77</sup> Ferland, *Cours d'histoire*..., tome II, p. 164.

que le ciel, sans autres provisions que celles qu'ils portaient avec eux »<sup>78</sup>. En définitive, aux yeux de Ferland, l'expédition de Schenectady avait été un succès puisque les colons anglais savaient maintenant que les Canadiens pouvaient, à leur tour, porter la guerre chez eux<sup>79</sup>.

Mais au-delà de ces ressemblances, les recherches plus rigoureuses et la grille d'analyse religieuse de Ferland, l'amènent finalement à nuancer son récit de la vie d'Iberville<sup>80</sup>. Le commerce des fourrures fait partie de ces aspects de la vie en Nouvelle-France que l'auteur ne cautionne pas, mais dont il ne peut nier l'importance pour le développement de la colonie<sup>81</sup>. Dans son *Histoire du Canada*, Garneau n'avait pas établi de liens clairs entre les actions d'Iberville et ses intérêts pour le commerce de la fourrure, tout en précisant qu'à l'origine de l'expédition de 1686 se trouvait la Compagnie du Nord<sup>82</sup>. En plus de rappeler que cette expédition avait été organisée pour donner suite aux plaintes de la compagnie contre sa rivale anglaise<sup>83</sup>, ce qui, en soi, ne signifie pas qu'Iberville agissait au nom de cette même compagnie, Ferland enlève tout doute concernant les liens entre les deux parties lorsqu'il affirme : « Resté sur les lieux pour y établir les affaires de la compagnie du Nord, d'Iberville envoya en France... »<sup>84</sup>. Il récidive plus loin en affirmant que la campagne de Terre-Neuve était financée encore une fois par la Compagnie du Nord<sup>85</sup> et qu'Iberville s'y proposait d'y rétablir les *affaires* de la France<sup>86</sup>. Ces affirmations, qui peuvent paraître relever du détail, remettent cependant en cause l'interprétation

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>80</sup> Selon Serge Gagnon, la construction de personnages nuancés est une caractéristique de l'ouvrage de Ferland. Gagnon, *Le Québec et ses historiens...*, p. 335.

<sup>81</sup> Lemire, *La vie littéraire...*, tome III. p. 269.

<sup>82</sup> Garneau, *Histoire du Canada...*, tome II, p. 126.

<sup>83</sup> Ferland, *Cours d'histoire...*, tome II, p. 164.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 296.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 302.

garnélienne qui, se rapprochant de la vision de Charlevoix, dépeignait des actions motivées presque exclusivement par des sentiments patriotiques.

Un autre aspect de l'interprétation de Ferland rappelle davantage celle du jésuite. Comme son prédécesseur, le prêtre-historien se permet de relativiser quelques-uns des exploits d'Iberville en remettant en cause la capacité militaire de certains de ses adversaires. Influencé aussi par des auteurs anglophones comme Francis Parkman – Ferland maîtrisait bien l'anglais – il ne se gêne pas pour montrer les faiblesses des occupants anglais comme en 1694 lors de la prise du fort Nelson alors qu'il affirme : « La garnison, composée de cinquante hommes, était assez nombreuse pour défendre la place ; mais le commandant était un simple marchand, qui n'entendait rien aux affaires de la guerre »<sup>87</sup>. Il exprime une opinion semblable lors de la prise de Pemaquid. Encore une fois, il doute de la valeur militaire de l'ennemi : « Pemaquid aurait certainement pu être défendu longtemps par une bonne garnison. On n'y manquait de rien pour une longue résistance; les munitions de guerre y étaient en abondance, et le fort était défendu par quinze pièces d'artillerie »<sup>88</sup>. Implicitement, le *Cours d'histoire du Canada* nuançait le mythe d'Iberville et du Canadien invincible. Ces deux derniers points découlaient directement de la documentation plus substantielle de l'historien. Le prochain reflète plutôt l'influence de la grille d'analyse religieuse qui oriente le récit de l'ouvrage.

De tous les événements qui ponctuèrent la vie d'Iberville, le raid sur le bourg de Schenectady<sup>89</sup> avait particulièrement frappé l'imaginaire de Garneau par la

---

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 278.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 298.

<sup>89</sup> À l'hiver 1690, une petite troupe composée de Canadiens et d'Amérindiens quittent Montréal en direction des états du sud. Après plusieurs jours de marche, la troupe se retrouve devant Schenectady.

symbolique qui s'y dégageait. Pourtant, Ferland est visiblement troublé à la lecture de cet exploit. La violence et l'apparente gratuité des gestes commis sont, pour l'auteur, d'une gravité, qui trahit sa sensibilité plus grande aux questions découlant de la morale. Manifestement, il tente d'en atténuer la portée sur la mémoire des participants, en rejetant sur les alliés amérindiens le blâme pour ces incidents :

Dans l'action, ils [les Canadiens] combattaient avec vigueur et ne ménageaient point leurs coups contre les ennemis. Mais à peine le combat était-il terminé, qu'ils prenaient soin des blessés, des faibles, des malades, et partageaient avec eux leur nourriture. Il est sans doute regrettable qu'ils aient conduit avec eux, dans les guerres, des alliés dont ils ne pouvaient pas toujours retenir la cruauté; mais pouvaient-ils faire autrement ? Ils n'étaient qu'une poignée d'hommes...<sup>90</sup>

Ferland écrit aussi :

Malgré les efforts des Français pour engager les sauvages à traiter les captifs avec humanité, il arrivait cependant que le naturel de ces barbares se faisait quelquefois jour, et qu'ils sacrifiaient des femmes et des enfants à leur mauvaise humeur ou à leur commodité<sup>91</sup>.

Ce pardon est d'autant plus frappant, qu'en d'autres occasions, il n'hésite pas à dénoncer ce genre de transgression de la part des Français, qu'il assimile aux mœurs « barbares » des « sauvages ». C'est le cas lorsque le gouverneur Denonville envoie aux galères deux chefs iroquois prisonniers des Français :

On a peine à comprendre que des hommes honorables comme l'étaient le gouverneur et l'intendant aient pu consentir à un acte aussi peu conforme aux lois de la justice. Les Iroquois s'étaient montrés perfides dans plusieurs occasions; mais il ne convenait pas que la France consentît à imiter la conduite de ces barbares, et qu'un peuple chrétien adoptât un code de loi aussi opposé que celui des infidèles aux préceptes du christianisme<sup>92</sup>.

---

L'établissement est pillé, saccagé et finalement brûlé. Une partie de sa population périt durant l'attaque.

<sup>90</sup> Ferland, *Cours d'histoire...*, tome II, p. 205.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 157.

Dans un même registre, il semble aussi que Ferland se rende coupable d'omissions d'autres détails « troublants ». Ainsi, il nous semble significatif qu'en faisant le bilan de la campagne de Terre-Neuve, il néglige de rappeler que la troupe canadienne avait tué 200 personnes. Contrairement à Garneau, Ferland ne nous parle que de 700 prisonniers.

Toujours à l'instar de Garneau, Ferland aime bien, lorsqu'un personnage important de l'histoire disparaît, en faire l'éloge en rappelant ses qualités et les faits marquants de sa vie. On se souvient que dans *l'Histoire du Canada*, Iberville avait eu droit à un vibrant et long hommage. Or, dans le cas présent, on note l'absence d'un tel hommage, ce qui nous amène à poser la question suivante : si en général, Ferland interprète l'histoire de façon favorable à la religion et qu'il juge, dans ses paragraphes d'éloges, les personnages selon leur dévotion à la religion<sup>93</sup>, ne peut-on pas penser que l'absence d'un éloge d'Iberville signifie que le prêtre doute de la morale chrétienne du héros ? Dans ce cas, le prêtre et l'historien seraient en contradiction. L'historien rigoureux ne peut faire abstraction d'un tel personnage, mais le prêtre ne peut sanctionner pleinement ses actions.

Trois remises en question viennent donc ponctuer le texte de Ferland. Une première sur les motivations patriotiques du Canadien, une deuxième sur sa supposée invincibilité et finalement (mais plus discrètement) une troisième sur le caractère moral de ses actions. De ces trois remises en question, la première et la dernière auront échos dans la production future. La deuxième semble avoir été évacuée par le discours nationaliste influencé par Garneau.

---

<sup>93</sup> Lemire, *La vie littéraire...*, tome III, p. 271.



*Benjamin Sulte et l'histoire des Canadiens français*

Dernier « monument » de la littérature historique canadienne-française du XIX<sup>e</sup> siècle, l'*Histoire des Canadiens français* de Sulte vient en quelque sorte boucler la boucle en fournissant une dernière grande interprétation de cette époque. Si certaines grandes œuvres comme celle de Ferland et de Faillon<sup>94</sup> avaient été créées en réaction à l'interprétation jugée un peu trop laïque de Garneau, Sulte comptait, pour sa part, s'attaquer au discours clérico-conservateur qui monopolisait, depuis les années 1860, la production historique au Canada français. Comme le faisait remarquer l'historien Serge Gagnon, la décennie 80 connut un « renouvellement de ferveur » chez les auteurs anticléricaux, avec comme chefs de file, outre Sulte, des écrivains comme Louis Fréchette et Honoré Beaugrand.<sup>95</sup> Ce préjugé anticlérical - attention de ne pas lire antireligieux - n'est cependant pas l'élément clé qui modifiera la vision d'Iberville chez l'historien trifluvien. Nous y reviendrons.

Benjamin Sulte est né à Trois-Rivières en 1841. La mort de son père en 1847 l'oblige à quitter tôt les bancs d'école pour intégrer le marché du travail. Après avoir occupé nombre d'emplois différents, il s'enrôle dans la milice canadienne en 1861, obtient son brevet de capitaine et participe à la campagne contre les Feniens<sup>96</sup>. Il occupera par la suite et jusqu'à sa retraite en 1903 quelques postes de fonctionnaire à Ottawa, en plus d'être, pour un temps, rédacteur au journal *Le Canada*. Formidable autodidacte qui ne peut, en raison de son emploi du temps, se consacrer à la lecture et

---

<sup>94</sup> Le lecteur aura probablement remarqué que nous n'avons pas traité de l'*Histoire* de Faillon. La raison en est toute simple. Faillon n'a pu terminer son travail, la maladie et fatalement la mort auront mis un terme à son projet. Ainsi son *Histoire* se termine en 1672.

<sup>95</sup> Gagnon, *Le Québec et ses historiens...*, p.348.

<sup>96</sup> Hélène Marcotte, « Sulte, Benjamin » dans Ramsay Cook et Réal Bélanger dir., *Dictionnaire biographique du Canada*, tome. XV. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1994. p.1093-1094.

à l'étude que durant ses temps libres, Sulte publiera malgré tout, en plus de ses ouvrages, plus de 3500 articles<sup>97</sup>.

Son passage dans la milice et par la suite au département de la Milice et de la Défense du Canada semble avoir motivé le Trifluvien à consacrer quelques ouvrages à l'histoire de cette institution. Il publie, entre autres, *L'organisation militaire du Canada* en 1896, *Histoire de la milice canadienne-française, 1760-1890* en 1897 et *L'expédition du Manitoba en 1870* en 1871. Pour ce dernier ouvrage, l'historien Jacques Lacoursière, qui signe la préface de l'édition de 1977 de *l'Histoire des Canadiens français*, rappelle que pour l'auteur, « le plus important demeure la participation des petites gens à la vie militaire. [...] Les généraux et les officiers supérieurs le laissent souvent froid »<sup>98</sup>.

Cet intérêt pour les « petites gens » ne se dément pas et est omniprésent dans *l'Histoire des Canadiens français*. Il représente en fait un des points centraux et l'un des éléments d'interprétation originaux de cette synthèse<sup>99</sup>. Alors que Garneau disait vouloir faire l'histoire du peuple canadien sans pour autant que le peuple soit un véritable acteur, Sulte, lui, est sans équivoque : « nous défendons ici une cause – la cause des Habitants – méconnue par la généralité des écrivains »<sup>100</sup>.

---

<sup>97</sup> *Ibid.*, p.1094.

<sup>98</sup> Jacques Lacoursière, « préface » dans Benjamin Sulte, *Histoire des Canadiens français, 1608-1880 : origine, histoire, religion, guerres, découvertes, colonisation, coutumes, vie domestique, sociale et politique, développement et avenir*. Montréal, Éditions Élysée, 1977. p.V.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p.X.

<sup>100</sup> Benjamin Sulte, *Histoire des Canadiens français, 1608-1880 : origine, histoire, religion, guerres, découvertes, colonisation, coutumes, vie domestique, sociale et politique, développement et avenir*. Tome III. Montréal, Wilson & Cie Éditeur, 1882. p.32.

Logiquement, la lecture des exploits d'Iberville dans cette *Histoire* ne devrait-elle pas nous permettre de découvrir surtout les actions des Canadiens qui accompagnaient notre héros dans ses aventures ? Ce raccourci, quoique tentant par sa logique, ne résiste cependant pas à une analyse plus poussée. C'est que derrière cette défense de la cause de l'habitant, il y a aussi un fort message nationaliste qui tend à présenter tous les Canadiens, incluant la noblesse, unis derrière la même cause, c'est-à-dire le progrès de la colonie<sup>101</sup>. Aux dires de l'historien, la noblesse canadienne avait bien assumé ses responsabilités tant dans l'organisation de la colonie que dans la vie militaire. « Un siècle de travaux et de combats glorieux atteste la valeur de ce présent royal [création d'une noblesse canadienne] fait par un grand ministre à l'humble colonie des bords du Saint-Laurent. [...] À la faveur de ce système, nous avons pu exister comme nation et soutenir des luttes... »<sup>102</sup>. Peut-être en raison des mêmes contraintes auxquelles avait eu à faire face Garneau, le manque de sources relatant l'histoire du peuple, Sulte reprend l'idée d'une société canadienne plutôt uniforme, ce qui favoriserait la présentation d'Iberville comme Canadien-type.

Pourtant, le corsaire demeure relativement effacé dans cette narration si on la compare avec celle de Garneau ou de Ferland. Il ne suffit que de quelques lignes pour rapporter la présence du héros dans ses diverses aventures militaires. Sans présenter aucune description des faits et exploits du personnage, Sulte, dans son style qui se rapproche plutôt de celui de l'annaliste que de l'historien<sup>103</sup>, se contente plutôt de signifier aux lecteurs qu'Iberville a pris part à telle expédition (à la baie d'Hudson en 1686, à Schenectady en 1690<sup>104</sup>) où encore qu'il s'est emparé de telle position (fort

<sup>101</sup> Gagnon, *Le Québec et ses historiens...*, p. 364-365.

<sup>102</sup> Sulte, *Histoire des Canadiens français...*, tome V, p. 102.

<sup>103</sup> Lacoursière, « préface... », p. XII.

<sup>104</sup> Sulte, *Histoire des Canadiens français...*, tome V, p. 98 et 139.

Nelson en 1694, Pemaquid et Terre-Neuve en 1696<sup>105</sup>). Iberville a beau être « le plus vaillant des fils du Canada »<sup>106</sup> et certaines de ses actions, relever du prodige d'audace et d'adresse<sup>107</sup> : il reste que les exploits du héros n'intéressent pas outre mesure Sulte.

Comment peut-on expliquer ce fait ? Nous suggérons que ce ne sont pas les aventures et les réalisations du Canadien qui déplaisent à l'auteur, ni sa façon de faire. Iberville reste un homme prodigieux et qui, à la tête d'une milice canadienne, était quasi invincible<sup>108</sup>, mais il semble que ce soit plutôt le contexte dans lequel s'insèrent ces aventures qui lui déplait. Dans la mesure où Sulte se porte à la « défense de l'Habitant », la réussite ou l'échec d'une politique, d'une campagne militaire ou encore du projet de colonisation en Nouvelle-France se calcule par l'impact de ces entreprises sur la vie du colon et sur le développement agricole de la colonie. C'est ainsi que l'historien condamne l'action des jésuites pour avoir négligé d'œuvrer auprès de la population d'origine d'européenne<sup>109</sup> ou encore le gouvernement de la colonie lorsqu'on oblige les paysans à effectuer quelques corvées comme lors de la construction du fort Frontenac<sup>110</sup>. Les compagnies de commerce sont aussi sévèrement jugées lorsqu'elles négligent d'investir dans le développement de la colonie<sup>111</sup>.

Ainsi, l'entreprise de 1686 et les nombreux conflits qui devaient suivre dans la Baie d'Hudson expriment d'abord la rivalité commerciale entre la Compagnie du Nord et

---

<sup>105</sup> *Ibid.*, tome VI, p.11,13,16.

<sup>106</sup> *Ibid.*, tome V, p. 99.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>108</sup> Sulte utilise la figure amenée par Charlevoix et qui compare Iberville et ses troupes canadiennes à César et sa dixième légion. *Ibid.*, tome VI, p. 19.

<sup>109</sup> Gagnon, *Le Québec et ses historiens...*, p. 358.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 368.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 365.

la compagnie de la Baie d'Hudson, rivalité aggravée, voire rendue possible par la négligence de la France (autre thème récurrent du discours de Sulte) de sécuriser ce territoire<sup>112</sup>. Ces hostilités sont ensuite des « dommages collatéraux » issus des tensions grandissantes en Europe, tensions qui culmineront avec une déclaration de guerre de la France à la suite de l'accession au trône d'Angleterre de Guillaume d'Orange<sup>113</sup>. Ces éléments sont « suspects » pour l'auteur, puisqu'ils montrent la subordination des Canadiens face aux forces contraires à la colonisation que sont les intérêts commerciaux et les intérêts géopolitiques de Louis XIV. Sulte associe donc les événements de cette période au statut de colonisé des Canadiens. Peut-être est-ce pour cette raison qu'il ne fait pas des exploits de ces années le faite de la carrière d'Iberville. C'est plutôt la suite, louisianaise en l'occurrence, qui permettra au héros de donner sa pleine mesure.

Sulte s'attarde en effet assez longuement sur l'étape louisianaise de la vie du héros. Contrairement aux premières étapes de la carrière d'Iberville, très brièvement évoquées dans quelques lignes éparpillées ici et là à travers les chapitres, la fondation de la Louisiane occupe l'ensemble d'un chapitre (chapitre II du tome VI) et les gestes posés par le corsaire, un peu moins de la moitié de ce même chapitre. De plus, pour la première fois en ce qui concerne les aventures du Canadien, Sulte se donne la peine de faire un véritable récit d'une partie de ses exploits plutôt que de les énumérer sommairement. Le changement s'explique sans doute par le fait que pour la toute première fois, les actions du héros cadreraient parfaitement avec la notion, très chère à l'historien, voulant que la seule colonie digne de ce nom était agricole.

---

<sup>112</sup> Sulte, *Histoire des Canadiens français...*, tome V, p. 98-99.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 138-139.

Il faut dire que l'idée de base de ce projet, celle de « Leur ouvrir [aux Canadiens répandus sur le Wisconsin, le Wabash et l'Illinois] une porte à l'océan » et d'assurer à la France la possession de la Louisiane et de l'intérieur du continent, lui plaisait bien<sup>114</sup>. Voilà, selon Sulte, l'exemple d'une entreprise conforme aux talents et au patriotisme d'Iberville<sup>115</sup>. D'autant plus que cette colonie formée presque uniquement de Canadiens<sup>116</sup> – peuple particulièrement doué pour la colonisation agricole – devait justement avoir une vocation agricole :

D'Iberville voulait pour sa colonie des hommes habitués aux travaux des champs, des familles fixées à demeure et groupées en paroisses comme dans le Bas-Canada. Il [...] étudia le sol du bas Mississippi, se rendit compte des ressources de la contrée, se préoccupa aussi peu des mines dont tout le monde parlait sans en rien connaître<sup>117</sup>.

Dans ces circonstances, et contrairement à Garneau, Sulte approuve l'interdiction faite aux huguenots, d'émigrer dans la colonie : « allait-il [le roi] tout à coup nous envoyer des marchands, des manufacturiers, des agents de change, des teinturiers, des passementiers, tous gens impropres au travail de la terre ! »<sup>118</sup>. Mais malheureusement pour la nouvelle colonie, l'énergie qui s'y déploie se dissipe assez rapidement après la mort d'Iberville. « D'Iberville n'étant plus, et son pareil ne devait pas se retrouver »<sup>119</sup>.

Ainsi, Iberville est un personnage plus effacé chez Sulte que chez Garneau ou Ferland. Quoique ses talents militaires soient indéniables<sup>120</sup>, ses actions semblent beaucoup moins imposantes, voire vitales pour la colonie. L'impératif du

---

<sup>114</sup> *Ibid.*, tome VI, p. 20.

<sup>115</sup> *Ibidem.*

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 19-20.

développement agricole amène le Trifluvien à privilégier l'établissement de la Louisiane comme fait marquant, même si en définitive il se demande si l'argent et l'énergie déployés dans cette aventure n'auraient pas été mieux investis ailleurs, par exemple dans la consolidation des établissements canadiens et acadiens<sup>121</sup>.

Des trois interprétations que nous venons de voir, celle de Sulte aura sans aucun doute le moins de répercussions dans le reste de l'historiographie. Pendant plusieurs décennies encore les visions de Garneau et de Ferland se disputeront le terrain chez les historiens canadiens-français. Entre temps, les premières biographies d'Iberville paraîtront, ajoutant plus de détails à la carrière du corsaire et trouvant de nouvelles raisons de commémorer sa vie.

---

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 26.

## CHAPITRE 2

### Les premières biographies

L'analyse des trois grandes synthèses historiques du Canada confirme, hors de tout doute, que la nature des exploits d'Iberville – ainsi que la masse de documents disponibles – fait de lui un personnage incontournable. Dûment associé à une période de tensions entre les colonies anglaises et sa voisine française, il représente, par ses actions à la baie d'Hudson et en Acadie, cette volonté des Canadiens de défendre leur territoire. Le rappel des actions d'un Iberville toujours victorieux devant l'ennemi sert puissamment à illustrer cette valeur militaire des Canadiens qui leur permettra de s'ancrer sur le territoire nord-américain.

Notre étude se tourne maintenant vers la biographie pour vérifier l'importance historique du personnage. Centrée sur son protagoniste, la biographie permet d'étoffer un récit de vie que les grandes synthèses parcourent rapidement. De nouveaux éléments jusqu'ici inconnus feront leur apparition permettant une vue d'ensemble plus juste, parce que plus complète, de ses réalisations. Il sera aussi intéressant de connaître les motivations qui mènent à la publication des différents ouvrages. Du simple exercice de mémoire ou de commémoration, naissant d'une volonté de l'auteur de rappeler les faits marquants d'un personnage que l'on croit injustement oublié, à une utilisation plus politique permettant de transmettre un message, une foule d'éléments peuvent être à l'origine de la biographie.

Un premier survol de la production du XIXe siècle situe la première véritable biographie d'Iberville en 1890, ce qui, en soi, peut confirmer l'importance du



Canadien dans la mémoire collective. Car on ne doit pas voir la production de travaux de peu d'envergure, qui caractérise la période 1850-1890, comme un rejet ou un manque d'intérêt pour le personnage, mais plutôt comme une caractéristique d'une production historique qui, sous le signe de l'ultramontanisme, s'était donnée pour mission de créer un panthéon d'évêques, de martyrs et de religieuses<sup>122</sup>. Il faut attendre la décennie 1880 pour voir l'apparition des premières biographies de héros laïques. Ce fut le cas des fondateurs comme Maisonneuve (1882 et 1886), Cartier (1889) et Champlain (1891), mais aussi de l'interprète et colon Guillaume Couture (1884). Il paraît donc que la biographie d'Iberville écrite en 1890 fut la première se rapportant à un militaire. Il peut, par contre, paraître surprenant de constater que le travail fut effectué par un auteur d'origine française, Adam-Charles-Gustave Desmazures.

La période précédant cette production comprend donc une série de travaux à caractère biographique de moindre envergure consacrés à Iberville ou à sa famille. Plus précisément, l'année 1868 voit la publication d'un court pamphlet, l'année 1875, celle d'une conférence d'abord prononcée à l'Institut canadien de Québec et 1878, celle d'une monographie de la famille Le Moyne à l'intérieur de laquelle d'Iberville occupe une place prépondérante. Malgré leur brièveté, ces études demeurent intéressantes pour la compréhension d'ensemble de la trajectoire mémorielle de notre personnage.

Avant de passer en revue ces récits biographiques, il importe toutefois de rappeler que les auteurs canadiens-français, retenus pour ce mémoire, ne sont pas les seuls à s'intéresser à Iberville, dont les exploits sont remarquables en France et en Amérique

---

<sup>122</sup>Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens, de 1840 à 1920*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1978. p. 124.

anglophone aussi. Deux études semblent avoir particulièrement influencé les biographes et historiens canadiens-français (de naissance ou d'adoption) : celles de Guérin et de Parkman. Elles font l'objet des quelques lignes qui suivent.

### *Les influences extérieures*

En effet, Charlevoix n'aura pas été le seul historien français à influencer les auteurs canadiens. Des écrivains plus contemporains les auront aussi inspirés. De ces sources extérieures, la plus citée pour le XIXe siècle est certainement l'*Histoire maritime de France* de Léon Guérin, publiée entre 1843 et 1848. Quoique cet ouvrage n'étoffe guère le dossier biographique; il semble avoir été apprécié grâce au jugement favorable que livre l'auteur du Canadien. Dans l'*Histoire maritime*, Iberville se retrouve en effet en illustre compagnie. Figure marquante d'une époque glorieuse de l'histoire de la marine française, il évolue en parallèle à d'autres figures mythiques comme Jean Bart, Tourville ou encore Duguay-Trouin. Il n'a cependant rien à leur envier. Guérin n'hésite pas à affirmer qu'Iberville fut « l'un des plus grands marins à la fois et l'un des plus habiles navigateurs que la France ait jamais eus »<sup>123</sup>. Lorsqu'il rapporte la dernière aventure du corsaire canadien, l'auteur conclut par cet éloge qui marquera les esprits de plusieurs auteurs canadiens :

C'était un héros dans toute l'étendue de l'expression. Si ses campagnes prodigieuses, par leurs résultats obtenus avec les plus faibles moyens matériels avaient eu l'Europe pour témoin et non pas les mers sans retentissement des voisinages du pôle, il eût eu, de son vivant et après sa mort, un nom aussi célèbre que ceux des Jean Bart, des Duguay-Trouin et des Tourville, et fût sans aucun doute parvenu aux plus hauts grades et aux plus grands commandements dans la marine<sup>124</sup>.

<sup>123</sup> Léon Guérin, *Histoire maritime de France, contenant l'histoire des provinces et villes maritimes, des combats de mer depuis la fondation de Marseille, 600 ans avant J.-C., de la flibuste, des navigations, voyages autour du monde, naufrages célèbres, découvertes, colonisations, de la marine en général, avant, pendant et depuis le règne de Louis XIV jusqu'à l'année 1850*, tome III, Paris, Dufour et Mulat, 1851. p.426.

<sup>124</sup> *Ibid.*, tome IV, p. 162.

Les historiens canadiens trouvent donc chez Guérin une caution extérieure qui confirme leurs impressions sur la valeur des exploits d'Iberville. À la différence, cependant, qu'il est marin plutôt que soldat et que contrairement aux historiens canadiens, l'historien français trouve surtout dans l'aventure louisianaise et dans l'expédition antillaise matière à contemplation<sup>125</sup>. Ainsi analysée dans un contexte français, la carrière d'Iberville revêt une signification différente. Elle s'inscrit principalement dans un contexte « continental » et dans une politique expansionniste française.

Francis Parkman fait aussi partie de ces écrivains étrangers dont les propos firent réagir les auteurs canadiens-français. À l'instar de Guérin, il ne tarit pas d'éloges pour notre héros. Sans contredit, Iberville est l'un des personnages les plus illustres de la Nouvelle-France<sup>126</sup>. Canadien de naissance, il est pour l'auteur la représentation même de l'aventureuse noblesse canadienne de l'époque<sup>127</sup>. Considérant l'expédition sur Pemaquid et Terre-Neuve comme « the beginning of greater things », Parkman relate principalement cette dernière aventure ainsi que l'épisode du Pélican et la prise du fort Nelson<sup>128</sup>. Une expédition comme celle de Terre-Neuve apparaît aux yeux de

---

<sup>125</sup> Au constat d'échec que collent Garneau et Ferland à la colonisation de la Louisiane, Guérin nous présente plutôt les projets prometteurs d'Iberville. « Il remonta le cours des rivières et nota, avec soin particulier, les contrées qui pouvaient fournir des bois, surtout de beaux mâts à la marine. Parmi les autres richesses du pays qu'il énuméra, le commerce des pelleteries fut mis au premier rang ; il ne l'évalua pas, rendu en France, à un produit moindre de deux millions cinq cent mille livres par an pour les débuts ; il n'oublia point les mines de plomb, de cuivre, non plus celle d'argent qu'il signala comme devant se trouver du côté des Panis, près du Nouveau-Mexique... » et pour y arriver il faudra favoriser l'installation « surtout des laboureurs, afin qu'on ne soit plus obligé d'y faire passer des vivres. On y pourra construire des vaisseaux de telle grandeur que l'on voudra sur l'île du Massacre...Ayant les vivres là à bon compte, on y pourra construire à beaucoup meilleur marché qu'en France, en faisant marché avec les constructeurs... ». *Ibid.*, p.157-158.

<sup>126</sup> Francis Parkman, *Count Frontenac and New-France under Louis XIV*, 13<sup>th</sup> edition. Boston, Little, Brown & Compagny, 1884. p.288.

<sup>127</sup> *Ibidem*.

<sup>128</sup> Pour ce qui est des événements précédents comme l'expédition de 1686 ou encore le raid de Schenectady, Iberville n'est qu'un membre de l'expédition. D'ailleurs, ce raid contre le village américain n'est rien de moins pour Parkman qu'un massacre ignoble. *Ibid.*, p. 214-215.

l'auteur comme phénoménale en raison des rigueurs du climat et de la géographie que durent affronter les Canadiens<sup>129</sup>. Mais lorsqu'il en vient à relater les affrontements entre les belligérants, il semble moins impressionné. Il tient, entre autres, à rappeler que Terre-Neuve ne comptait pas de soldats, seulement des pêcheurs sans dirigeants et souvent sans armes<sup>130</sup>. La situation était semblable au fort Nelson alors qu'on n'y trouvait que des marchands et autres civils de la compagnie de la Baie d'Hudson<sup>131</sup>. De plus, ce même fort n'était pas un obstacle formidable tout comme, d'ailleurs, Pemaquid qui était vulnérable aux tirs de canons français<sup>132</sup>. Il est aussi évident, pour Parkman, qu'Iberville et ses associés avaient des intérêts économiques dans ces expéditions<sup>133</sup>.

Après cette brève excursion en terre étrangère, passons maintenant aux biographies consacrées à Iberville par des écrivains oeuvrant au Canada français.

### *Les études biographiques*

La première étude de ce type est intitulée *D'Iberville ou le Jean-Bart Canadien et la Baie d'Hudson*. Elle est l'œuvre de l'abbé François Daniel<sup>134</sup>. Le titre, en lui-même, est révélateur, à la fois, de l'influence de Guérin quant au portrait des qualités de marin d'Iberville, mais aussi de l'interprétation canadienne qui fait de l'étape hudsonienne l'élément clé de la carrière d'Iberville. Regroupé sur une dizaine de

---

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 390.

<sup>130</sup> *Ibidem.*

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 393.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 380.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 389.

<sup>134</sup> François Daniel, *D'Iberville ou le Jean Bart canadien et la Baie d'Hudson*. Montréal, [s.n], 1868. Né en Normandie en 1820, l'auteur est ordonné prêtre le 29 mai 1847 et envoyé au Canada la même année. À Montréal, il sera catéchiste au Collège de Montréal et vicaire à l'Église Notre-Dame de Montréal. Il dirigera aussi l'Oeuvre de la Propagation de la Foi ainsi celle de la Sainte-Famille. Réginal Hamel et cie, *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*. Montréal, Fides, 1989. p. 362.

pages, ce récit ne se veut réellement qu'un bref rappel des exploits du corsaire canadien. D'ailleurs, la note en page de garde « notice adressée gratuitement aux souscripteurs à l'Histoire des grandes familles du Canada » confirme le peu d'ampleur du travail. C'est justement cette *Histoire des grandes familles du Canada* qui constitue la véritable pièce maîtresse de la carrière de l'historien. Il faut donc s'y rapporter pour comprendre le sens et l'importance que ce dernier donne au travail historique. D'abord pourquoi une étude généalogique sur les grandes (lisez nobles) familles canadiennes ? Parce que « Chaque pays a ses illustrations et s'en glorifie, car elles sont son honneur et sa force ». Descendant de cette antique noblesse appréciée des rois comme François 1<sup>er</sup>, Henri IV et Louis XIV, les membres de ces familles sont bien entendu motivés par les sentiments les plus élevés : « Les autres [nations], pour la plupart ne se sont formées que d'agréments forcés de s'expatrier pour des causes politiques, ou attirées par l'intérêt mercantile. Ici, au contraire, tout est spontané, et ce n'est que guidées par les motifs les plus purs, que les premières familles françaises sont venues s'établir en Canada ». On ne trouve rien de particulier dans cette profession de foi – on comprend simplement qu'Iberville aussi fut guidé par « les motifs les plus purs ». Ce qui la rend cependant intéressante est le contexte dans lequel elle est prononcée, la mise sur pied de la nouvelle Confédération canadienne. Daniel croit pouvoir assurer aux Canadiens français une place enviable dans la nouvelle entité en commémorant les vies édifiantes de la première noblesse du pays<sup>135</sup>. C'est fidèle à cette façon de faire qu'il publiera l'année suivante son étude sur Iberville. Cette fois, c'est une question territoriale qui le motive à écrire.

---

<sup>135</sup> « Ceux au milieu desquels nous vivons, appréciant mieux les hommes remarquables qui les précédèrent dans ce pays, n'auront que plus de sympathies pour les familles qui en sont sorties. ». François Daniel, *Histoire des grandes familles françaises du Canada ou Aperçu sur le chevalier Benoît et quelques familles contemporaines*, Montréal, Eusèbe Sénécal, imprimeur-éditeur, 1867. p. IV.

Le 3 octobre 1868, George-Étienne Cartier et William McDougall s'embarquent pour Londres dans le but de négocier, au nom du nouveau gouvernement canadien, l'acquisition de la Terre de Rupert. Propriété de la Compagnie de la Baie d'Hudson, cet immense territoire amérindien, excellent réservoir de fourrures, s'étendait de la baie d'Hudson aux Rocheuses<sup>136</sup>. Malgré l'importance de cet achat pour le nouveau pays, certaines critiques fusent dans la population. Solitude désertique, terre infertile ou encore gouffre à engloutir les impôts<sup>137</sup>, les qualificatifs ne manquent pas pour contester l'achat de ce territoire. Mais outre cette opposition, des tensions se font sentir chez ceux mêmes en faveur de la transaction. Cartier résume bien le problème : « On dit que d'accord avec mes amis, je m'étais opposé à l'acquisition des territoires du Nord-Ouest. Je n'ai jamais voulu consentir à ce que la province d'Ontario devînt la seule propriétaire de cette immense région, à l'exclusion des autres provinces, c'est la seule objection que j'ai faite... »<sup>138</sup>. François Daniel est du même avis.

D'entrée de jeu, il annonce ses intentions :

Sans entrer dans le mérite ou le démerite des prétentions de la Compagnie qui a le plus profité, jusqu'à ce jour, du vaste pays que d'Iberville avait procuré à la France, disons qu'il ne peut y avoir qu'une voix en Canada pour demander que cette contrée fasse de nouveau partie de l'Empire canadien. Quelques sacrifices qu'il faille faire, notre honneur est engagé

---

<sup>136</sup> La compagnie de la Baie d'Hudson et le gouvernement canadien ne s'entendent pas sur le prix à payer pour ce territoire. Se basant sur le prix de vente de l'Alaska, entre la Russie et les États-Unis, soit 7,2 millions de dollars, la compagnie anglaise avance le prix de 40 millions de dollars. Jugeant ce prix prohibitif, le Canada refuse. Des ministres anglais feront pression sur la compagnie pour qu'elle revoie sa proposition. La compagnie cédera finalement le territoire pour la modique somme de 1,5 million, tout en gardant cependant un vingtième des terres arables. Peter Waite « Un défi continental, 1840-1900 » dans Craig Brown dir., *Histoire générale du Canada*. Montréal, Édition du Boréal, 1990. p.391-392.

<sup>137</sup> Robert Rumilly, *Histoire de la Province de Québec*. volume 1, Montréal, Édition Bernard Valiquette, [s.d.]. p. 156.

<sup>138</sup> Jacques Lacoursière, *Histoire populaire du Québec*, Sillery, Septentrion, 1996. p. 213.

à ne pas laisser passer ce riche héritage en des mains étrangères<sup>139</sup>.

Et il ajoute plus loin :

[P]eut-être laissera-t-on aux concitoyens d'une autre origine le mérite d'apprécier et de faire valoir un travail, fruit de tant de veilles et de déboursés<sup>140</sup>.

Dans ces circonstances, rien ne semblait plus approprié que de rappeler la vie d'Iberville. Ce procédé nous inspire deux observations. D'abord, il véhicule l'impression déjà répandue qui fait de la partie septentrionale des aventures d'Iberville le fait majeur de sa carrière, ce qui est reflété par la division du texte. Mais surtout, il confère un caractère définitif à la conquête de la baie. N'est-il pas surprenant, qu'au nom d'une conquête somme toute éphémère<sup>141</sup>, Daniel puisse se croire légitimé de revendiquer ce territoire au nom des Canadiens français. Pour lui, il ne peut y avoir de doute, Iberville est celui qui aura conquis, aux Français, la Baie d'Hudson.

Nous sommes ici devant un récit militaire où s'enchaînent les victoires d'Iberville. La même disproportion observée auparavant est présente ici. Une seule page résume grossièrement l'aventure louisianaise contre sept pour les premières années. Mais outre cette division, voilà surtout un texte où l'auteur s'efforce de démontrer les services rendus par Iberville au roi de France et la reconnaissance qu'il en avait gagnée. C'est pas moins de quatorze passages (sur un total de dix pages) que nous avons pu répertorier et qui rappellent soit les services rendus à l'État ou encore les marques de reconnaissance venant des autorités métropolitaines (lettres de

---

<sup>139</sup> François Daniel, *D'Iberville ou le Jean Bart canadien et la baie d'Hudson*, Montréal, [s.n], 1868, p.IV.

<sup>140</sup> *Ibidem*.

<sup>141</sup> Dans les faits, Iberville assure la pleine possession du fort Nelson qu'à partir de 1697, et cela, jusqu'au traité d'Utrecht de 1713, mais il ne prend jamais complètement possession de la baie d'Hudson où la compagnie du même nom garde quelques postes.

félicitations, promotions, etc.). Il semble donc y avoir une certaine ambiguïté entre les visées que l'auteur annonce en introduction et la teneur du texte.

Cette contradiction s'explique par la véritable provenance de ce texte. Cette petite brochure est en effet une copie d'un texte beaucoup plus ancien intitulé *Mémoire succinct de la naissance et des services de défunt Pierre Le Moyne, seigneur d'Iberville, Ardilliers et autres lieux, chevalier de Saint-Louis, capitaine des vaisseaux du Roy* publié dans le milieu du 19<sup>e</sup> siècle dans l'*Histoire maritime de France* de Léon Guérin. Guy Frégault nous apprend que ce mémoire avait probablement été écrit en 1714, huit années après la mort de l'aventurier canadien. Il avait pour but avoué de rappeler aux autorités tout ce qu'Iberville avait fait pour la Couronne. Cela dans le contexte du procès qu'on intente à sa succession<sup>142</sup>, pour les fraudes supposées de l'expédition dans les Antilles<sup>143</sup>. Voilà qui explique le ton du texte.

Mais l'auteur ne s'est pas contenté de reprendre mot pour mot le texte original. Il en profite pour effectuer quelques modifications. Outre l'orthographe, le vocabulaire et la syntaxe qu'il actualise ou encore les références au procès qu'il fait disparaître, Daniel en profite pour donner plus d'envergure à son héros. On dénote, entre autres, une tentative de singulariser l'action de son personnage lorsque l'extrait « on y fit un fort et on en prit un sur les Anglais » de la version originale devient « d'Iberville éleva

<sup>142</sup> Guy Frégault, *Iberville le Conquérant*. Montréal, Éditions Guérin, 1996. p.45-46.

<sup>143</sup> Immédiatement après le départ de la flotte pour les Antilles, les autorités françaises entreprennent une enquête sur certaines malversations se rapportant à l'équipement et aux chargements des navires. Iberville sera accusé et condamné d'avoir transporté des marchandises clandestinement, de s'être soustrait au paiement de taxes et d'avoir détourné, à son profit, quantité de vivre fournie par des armateurs. Bernard Pothier, « Le Moyne d'Iberville et d'Ardillères, Pierre » dans *Dictionnaire biographique du Canada*, tome II, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969, p. 415.



un fort et en prit un autre sur les Anglais»<sup>144</sup>. Il rehausse aussi son caractère patriotique lorsqu'il modifie « Comme le sieur d'Iberville fut obligé d'hiverner en Canada, et qu'il étoit toujours prêt de se sacrifier pour le service, il exécuta.... » par « Comme le sieur d'Iberville, de retour en Canada, étoit toujours prêt à se dévouer pour le bien du pays, il exécuta... »<sup>145</sup>. Il ajoute finalement une touche de compassion à son héros lorsque la citation « Il leur fit guerre ouverte et excepté quelques-uns morts de scorbut, il les tua ou prit tous avec leur navire » devient « et, n'épargnant que ceux qui étoient atteints du scorbut, il les tua ou les prit tous avec leur navire et effets »<sup>146</sup>. L'auteur adapte donc le document pour atteindre ses visées.

Plusieurs similitudes existent entre le texte de Daniel et celui publié par un certain Jolicoeur dans l'annuaire de l'Institut canadien de Québec. D'abord, même volonté de faire de la conquête de la baie d'Hudson l'événement phare du récit<sup>147</sup>. Même volonté aussi, mais cette fois plus marquée, de rehausser l'image d'Iberville. On utilise ici deux procédés pour y arriver. À l'instar de Garneau, Jolicoeur rappelle avec insistance les difficultés des périples auxquels a participé son héros. Les difficultés du voyage à la baie d'Hudson<sup>148</sup> et à Schenectady<sup>149</sup> ainsi que les difficultés de

<sup>144</sup> « Mémoire succinct de la naissance et des services de défunt Pierre Le Moine, seigneur d'Iberville, Ardilliers et autres lieux, chevalier de Saint-Louis, capitaine des vaisseaux du Roy » dans Léon Guérin, *Histoire maritime...*, tome IV, p. 471. et Daniel, *D'Iberville...*, p. 3.

<sup>145</sup> « Mémoire succinct... », p. 472 et Daniel, *D'Iberville...*, p. 4.

<sup>146</sup> « Mémoire succinct... », p. 471 et Daneil, *D'Iberville...*, p.4.

<sup>147</sup> Fait plutôt rare, Jolicoeur n'aborde pas la question de la prise de Terre-Neuve, ni du fort de Pemaquid, ni non plus de la première prise du fort Nelson en 1694. La baie d'Hudson est le théâtre d'une série de coups d'éclat. La prise des forts de la baie James en 1686, ou Iberville s'illustre par sa témérité dans la prise du fort Monsipi et par la prise d'un vaisseau en rade du fort Rupert avec seulement quelques compagnons. Il s'illustre de nouveau quelques années plus tard par la ruse qu'il applique à la défense du fort Sainte-Anne et finalement il démontre ses capacités de marin dans la bataille du Pélican. L'auteur ajoute à son récit le raid de Schenectady et quelques lignes sur la Louisiane.

<sup>148</sup> P.J. Jolicoeur, « D'Iberville », dans *Annuaire de l'institut canadien de Québec*, Québec, Imprimeire A Coté et Cie, 1875. p.11.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 14-15.

navigation dans la baie<sup>150</sup> en sont de bons exemples. Mais c'est aussi en exagérant le rôle d'Iberville dans ces expéditions que l'auteur arrive à son but. Alors que la plupart des auteurs attribuent le commandement de l'expédition de 1686 au chevalier de Troyes, Jolicoeur nous présente les choses différemment : « Denonville organisa pour les déloger [les Anglais] une expédition dont il confia l'exécution aux trois frères d'Iberville, de Ste-Hélène et de Maricourt conjointement avec le chevalier de Troyes. »<sup>151</sup>. Plus tard, lorsque son héros se retrouve seul dans la redoute du fort Monsipi, l'auteur ajoute : « les Canadiens accourent plein d'anxiété au secours du chef »<sup>152</sup>. La conclusion que fournit Jolicoeur au raid de Schenectady illustre peut-être encore mieux ce genre de procédé :

Ce hardi coup de main jeta l'épouvante dans la Nouvelle-Angleterre. Les vieillards en parlent encore aujourd'hui. Pendant longtemps on s'attendait à chaque instant ; à voir paraître les bandes canadiennes comme un torrent débordé renversant tout sur son passage et le nom de d'Iberville fut répété avec autant de terreur qu'autrefois celui de Richard-Cœur-de-Lion, chez les habitants de la Palestine.<sup>153</sup>

Ainsi, le récit des exploits d'Iberville forme-t-il une des plus belles pages de l'histoire canadienne<sup>154</sup>, mais il est aussi l'occasion de connaître un personnage aux qualités exceptionnelles. « D'un tempérament fort et vigoureux », personne ne pouvait mieux que lui soutenir l'effort de guerre français en Nouvelle-France, et la renommée d'Iberville soldat n'était surpassée que par celle du marin<sup>155</sup>. Non seulement était-il « brave jusqu'à la témérité », Iberville était aussi « généreux jusqu'au plus pur désintéressement »<sup>156</sup>. Il suffit pour s'en convaincre de rappeler la querelle entre le

---

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>155</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 23.

héros et le gouverneur de Terre-Neuve où Iberville tel un « nouveau Thémistocle »<sup>157</sup> fit taire son juste ressentiment pour la gloire de sa patrie<sup>158</sup>. Voilà justement la destinée du héros et de ses frères : d’agir « avec la voix du devoir et de l’honneur sans espoir de récompense car ils agissaient trop loin de la cour »<sup>159</sup>. En utilisant la citation de Léon Guérin<sup>160</sup> et en insinuant qu’Iberville et ses frères agissaient, sachant très bien qu’ils n’y trouveraient pas d’avancement, Jolicoeur renforce l’idée de désintéressement dans leurs actions.

Tous les ouvrages analysés dans ce chapitre ont aussi cette particularité de présenter en introduction aux faits d’armes d’Iberville, la famille LeMoyne. En se basant principalement sur l’ouvrage de l’abbé Faillon, le lecteur se voit rappeler les principaux exploits de Charles LeMoyne ainsi que les faits marquants des vies des onze frères Le Moyne. Les auteurs peuvent ainsi conclure à une filiation entre les exploits du père et de ses fils. Ainsi construits, les différents textes suggèrent au lecteur, et cela, dès l’introduction, la grandeur des actions d’Iberville d’autant plus qu’on le présente comme le plus brillant des rejetons LeMoyne.

Joseph Marmette<sup>161</sup>, en publiant *Les Machabées de la Nouvelle-France* (1878), est probablement celui qui exploite ce filon au maximum. Cependant, pour quelques raisons, que l’on imagine être un manque de documentation, d’énergie ou un intérêt

<sup>157</sup> Référence à la chute du général athénien Thémistocle qui doit partir en exil après les tractations de ses adversaires politiques.

<sup>158</sup> Jolicoeur, « D’Iberville... », p. 23.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>160</sup> Voir la section : *les influences extérieures*, p. 42.

<sup>161</sup> Né à Saint-Thomas-de-Montmagny (1844), l’auteur entame, sans trop de succès, des études au Petit Séminaire de Québec, au Collège Régional de Kingston et finalement à l’Université Laval. En 1868, il épouse Joséphine Garneau, fille de l’historien François-Xavier Garneau. En plus de s’adonner à l’écriture de romans, Marmette collabore à plusieurs journaux et revues en plus d’occuper quelques postes comme fonctionnaire. En 1882, il participe à la fondation de la Société Royale du Canada. Il décède en 1895. Dans l’ensemble, la critique fut favorable à l’égard de son œuvre d’écrivain qui comprend plusieurs titres publiés entre 1866 et 1891. Hamel, *Dictionnaire des auteurs...*, p. 945-46

plus marqué pour certains personnages, l'auteur traite principalement de Charles Le Moyne père et de Pierre Le Moyne d'Iberville<sup>162</sup>. La première partie de cet ouvrage rappelle donc au lecteur que la famille Le Moyne a pris pied dans la colonie pendant ce que l'auteur qualifie de période héroïque<sup>163</sup>. Marmette y évoque le « climat d'incessantes menaces »<sup>164</sup> qui régnait dans le petit établissement de Ville-Marie. Parmi les vaillants défenseurs de l'établissement, Charles Le Moyne s'illustre par son courage.

Ses fils connaîtront une destinée tout aussi glorieuse. Élevés dans ce contexte, qui favorise le goût des armes<sup>165</sup>, et par cet illustre personnage, ils connaîtront tous d'épatantes carrières. Ainsi, à l'exemple de la première, cette deuxième partie de l'ouvrage est principalement un enchevêtrement d'accrochages militaires entre les « Machabées » et les ennemis de la colonie<sup>166</sup>. Dans cette optique, Iberville fournit beaucoup de matière pour notre auteur.

Le texte que nous propose Marmette incorpore principalement des éléments issus à la fois des ouvrages de Garneau et de Ferland. L'interprétation générale du récit s'inscrit dans celle popularisée par Garneau. L'histoire des Le Moyne rappelle à Marmette ces histoires de l'Ancien Testament où « la justice et le bon droit, bien que souvent représentés par la faiblesse ou par l'infériorité du nombre, finissent par triompher de la force et de la supériorité numérique des méchants »<sup>167</sup>. Elle se

---

<sup>162</sup> Jean-Baptiste de Bienville, gouverneur de la Louisiane et fondateur de la Nouvelle-Orléans reçoit aussi un traitement plus détaillé, mais rien de comparable à Charles et Pierre LeMoyne.

<sup>163</sup> Joseph Marmette, *Les Machabées de la Nouvelle-France : histoire d'une famille canadienne, 1641-1768*. Québec, Imprimerie de Léger Brousseau, 1878. p. 15.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>166</sup> Marmette qualifie l'ambition des frères LeMoyne comme étant « de se trouver partout où il y avait de glorieuses estocades à donner ou à recevoir » *Ibid.*, p. 73-74.

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 7.

compare avantageusement à celle de « Judas Machabée et ses frères luttant avec avantage, quoique toujours en nombre inférieur, contre les puissants rois de Syrie et prodiguant leur sang pour la défense de la religion et de la patrie... »<sup>168</sup>. Il s'agit effectivement ici d'une constante pour l'auteur. Disséminées dans le récit, on retrouve une quinzaine de références au petit nombre de Canadiens qui doivent défendre la colonie. Les actions de notre sujet accèdent cette vision<sup>169</sup>.

L'influence de Ferland vient cependant relativiser quelque peu le caractère prodigieux et désintéressé des exploits d'Iberville. C'est ainsi que Marmette ne se gêne pas pour rappeler que le Canadien s'est occupé des affaires d'un tiers parti, ici la Compagnie du Nord ou encore que les conquêtes du corsaire lui rapportèrent plusieurs butins<sup>170</sup>. Il n'hésite pas, non plus, à mettre en doute la qualité des adversaires du Canadien en deux occasions, soit lors de la prise du fort Nelson en 1694<sup>171</sup> et lors de la prise de Pemaquid<sup>172</sup>. Des phrases comme « La garnison se composait de cinquante hommes, assez mal commandés il est vrai. »<sup>173</sup> viennent donc relativiser celles qui célèbrent la bravoure du héros (par exemple : « passer trente-six hommes au fil de l'épée, et rester maître de la place, fut pour d'Iberville l'affaire de quelques instants. »<sup>174</sup>).

Au niveau de la structure même du texte, l'on aurait pu s'attendre à ce que l'auteur souligne l'importance du raid de Schenectady puisqu'il y avait consacré un roman dans les années 1860<sup>175</sup>. Il demeure cependant plutôt discret en abordant cet épisode.

---

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 85, 97, 128, 130, 134, 135.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 90, 103, 116, 121, 162, 163.

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>175</sup> Voir chapitre 3.

Se référant plutôt à Ferland qu'à Garneau, il résume les difficultés du voyage pour conclure que plusieurs hommes, femmes et enfants furent massacrés<sup>176</sup> en représailles à l'attaque sur Lachine. Ce sera plutôt la bataille du Pélican qui symbolisera les actions d'Iberville. « Trois contre un, la partie est facile à gagner ! » fera dire le gendre de Garneau aux Anglais. D'ailleurs, voulant probablement rendre plus dramatique son récit, Marmette revient ici, à son style de prédilection, le romanesque. Il enrichit ainsi sa narration de quelques dialogues<sup>177</sup>.

Mais contrairement à la majorité des textes canadiens, celui de Joseph Marmette se démarque en partie par son ouverture envers la colonisation de la Louisiane. En cela, Marmette est fortement redevable à Léon Guérin, chez qui il puise la plupart de ses informations. En plus d'être « un vaillant homme de guerre et habile marin », l'Iberville du périple louisianais est un « bon administrateur »<sup>178</sup>. L'auteur reprend ce que Guérin avance concernant les possibles richesses de la nouvelle colonie et de sa capacité de production de bâtiments navals sous condition de pouvoir établir dans celle-ci, une agriculture viable, rendant la colonie autosuffisante<sup>179</sup>. Toujours redevable à l'historien français, Marmette est le premier historien canadien à rapporter le raid sur l'île de Nevis et l'énorme butin qu'on y accumule.

*Adam-Charles-Gustave Desmazures et l'Histoire du Chevalier d'Iberville 1663-1706*

Lorsque, en 1890, est publiée à Montréal la première véritable biographie de Le Moyne d'Iberville, son auteur, le sulpicien Adam-Charles-Gustave Desmazures<sup>180</sup>

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 101-102.

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 131-139.

<sup>178</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>180</sup> Docteur en droit, Desmazures fut vicaire à l'Église Notre-Dame de Montréal. Il anima le cercle de littérature jeunesse tout comme il s'occupera du catéchisme pour les jeunes filles. Il prononça aussi des

habite le Canada depuis 39 ans. Arrivé en 1851, il a déjà à son actif deux autres livres. Le premier s'intitule *M. Faillon, prêtre de St. Sulpice : sa vie et ses œuvres* et le deuxième, *Colbert et le Canada*. Lorsqu'il s'attaque à celui que les historiens canadiens considéraient comme le « Cid canadien », l'historien d'origine française est loin de suivre les interprétations de ses collègues nord-américains. Première constatation, Iberville n'est pas seulement un Canadien, il est tout autant un Français et ses actions doivent d'abord être vues comme contribuant à une politique d'agrandissement, par la métropole, de ses territoires coloniaux<sup>181</sup>. Deuxièmement, quoique publiée à Montréal, cette biographie est plutôt adressée aux lecteurs français.

Mais à quoi bon rappeler, à ces derniers, les actions de ce corsaire canadien ?

Desmazes l'annonce en introduction :

A une époque comme la nôtre, où l'on a sagement reconnu l'importance des entreprises coloniales et des établissements lointains : dans un temps où l'on revient à ces œuvres, on peut trouver intéressant et souverainement utile de considérer comment une domination si grande a été conquise, établie et développée<sup>182</sup>.

Dans cette mécanique de colonisation, Iberville est un « colonisateur incomparable »<sup>183</sup>. Il est l'homme le plus remarquable de la période d'accroissement « où la petite colonie du Saint-Laurent atteint l'étendue d'une domination presque aussi vaste que l'Europe »<sup>184</sup>. Il se démarque des autres corsaires par son travail de colonisation.

---

conférences sur l'art religieux et sur l'archéologie. Maurice Lemire, *La vie littéraire au Québec*, tome IV. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1999. p.141.

<sup>181</sup> Adam-Charles-Gustave Desmazes, *Histoire du chevalier d'Iberville, 1663-1706*. Montréal, J.M. Valois libraire-éditeur, 1890. p. VII.

<sup>182</sup> *Ibidem*.

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. IX.

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. VII.

En offrant ainsi l'exemple d'un colonisateur, l'auteur veut ajouter sa voix aux tenants d'une nouvelle colonisation française et, par la même, prouver qu'il est faux d'affirmer que les Français sont un peuple incapable de coloniser<sup>185</sup>. En France, la troisième république est caractérisée par une accélération de l'entreprise colonisatrice. Sous l'impulsion d'hommes politiques comme Jules Ferry et dans un contexte d'une course effrénée entre les puissances européennes pour s'accaparer de l'Afrique et de l'Asie, le pays, à partir de la décennie 1880, renforce son influence sur plusieurs territoires comme la Tunisie, l'Annam, le Tonkin, le Soudan, le Congo, Madagascar, la Somalie, la Polynésie et le Maroc<sup>186</sup>. Malgré un certain retour en arrière avec l'élection d'une chambre anticoloniale en 1885, il semble que, en 1890, année de la parution du livre de Desmazures, l'opposition à la colonisation se soit effacée<sup>187</sup>.

Il est facile d'imaginer, dans ce contexte, que la structure du texte du sulpicien diffère de ce que nous avons pu observer chez les auteurs canadiens. Logiquement, la colonisation de la Louisiane reprend ses droits dans le récit sans pour autant faire ombrage aux premières années du corsaire. Il n'y a pas non plus d'événements que l'on pourrait considérer comme plus marquants ou plus aptes que les autres à montrer les qualités du héros. Cela s'explique d'abord parce qu'il ne s'agit plus ici de prendre la mesure des exploits d'Iberville en s'en tenant à la témérité de l'action ou au nombre de bâtiments, de positions, de prisonniers ou de victimes. Il s'agit plutôt de saisir les avantages économiques potentiels que ses conquêtes, fussent-elles éphémères, représentent pour la France. Voilà ce qui fait la véritable renommée d'Iberville aux yeux de son biographe sulpicien.

---

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 287.

<sup>186</sup> Denise Blouche, *Histoire de la colonisation française*, tome II, Paris, Fayard, 1991, 54.

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 56.



Apôtre de la colonisation, il n'est pas surprenant de le voir vanter les richesses du territoire américain<sup>188</sup>. Ainsi, chaque aventure du corsaire est précédée par un état des lieux, qui fait comprendre au lecteur l'importance de la conquête que le héros est sur le point d'effectuer. La baie d'Hudson est par exemple présentée comme un bassin naturel de fourrures, mais aussi comme une inépuisable réserve d'arbres d'essences diverses<sup>189</sup>. Et ces ressources représentent un potentiel économique énorme : « Depuis ce temps, l'exploitation [forestière] a commencé à s'étendre, et elle a continué depuis deux siècles avec une activité toujours croissante, en sorte que, actuellement, elle produit chaque année cent millions de francs de revenu »<sup>190</sup>. Même conclusion en ce qui concerne la traite des fourrures : « Il y avait des années où l'on avait pu recueillir jusqu'à 800.000 pièces. C'était un revenu de plusieurs millions que l'on pouvait percevoir, et, de nos jours, malgré la diminution du gibier, on a recueilli à la baie d'Hudson, en castor, en orignaux, en renards bleus, et en martres jusqu'à vingt millions de francs par année »<sup>191</sup>. Remarquez comme l'auteur est plus préoccupé de quantifier la valeur du commerce avec les chiffres de son époque plutôt que par les données de l'époque d'Iberville ou du moins de la Nouvelle-France. Il tente ainsi de démontrer les énormes pertes qu'a engendrées la négligence de la France dans la conservation de ses colonies américaines<sup>192</sup>.

Terre-Neuve est aussi l'un de ces bastions de richesses naturelles. L'énorme quantité de poissons disponible au large de cette île en faisait un territoire clé nord-

---

<sup>188</sup> L'auteur se démarque ainsi de Garneau par une description plus sympathique de l'environnement. À la dureté de la géographie qui rendait la vie des colons difficile, Desmazures préfère plutôt parler de son potentiel économique.

<sup>189</sup> Desmazures, *Histoire du chevalier...*, p. 81.

<sup>190</sup> *Ibidem*

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 281.

américain<sup>193</sup>. En particulier, la morue « offrait des ressources inépuisables pour la nourriture des populations européennes. »<sup>194</sup>. Et cette importance ne se dément pas même à l'époque contemporaine de l'auteur : « Aujourd'hui les pêcheries ont une importance plus grande que jamais. Chaque année, près de cent quatre-vingt-dix bâtiments viennent se fixer sur le banc de Terre-Neuve [...] Pas moins de vingt-cinq à trente mille pêcheurs, largement rétribués, sont ainsi employés à la pêche. Cette occupation est une école tout à fait précieuse pour la préparation de la marine française »<sup>195</sup>. La Louisiane ne fait pas exception à la règle. En plus de posséder nombre de richesses naturelles<sup>196</sup>, elle offre aussi une grande variété de cultures<sup>197</sup> ainsi qu'une situation géographique avantageuse pour le commerce avec les Antilles<sup>198</sup>.

Tout est donc articulé autour de la recherche et du contrôle de richesses, comme nous le prouve cette citation : « il importait d'arriver avant que les vaisseaux anglais du printemps fussent venus ravitailler les stations anglaises et enlever les pelleteries »<sup>199</sup>. D'ailleurs, l'historien porte scrupuleusement à l'attention du lecteur les nombreux et importants butins qu'Iberville amassa pour la France<sup>200</sup>. Il lui semble aussi évident que le corsaire et ses compagnons se sont enrichis<sup>201</sup>.

---

<sup>193</sup> L'auteur rapporte les paroles d'Iberville et explique clairement que le commerce de la pêche sur l'île pouvait rendre les Anglais assez puissants pour s'emparer de la colonie. *Ibid.*, p.145.

<sup>194</sup> *Ibidem*

<sup>195</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 218, 225, 237, 242.

<sup>197</sup> *Ibid.*, p. 207-209.

<sup>198</sup> *Ibid.*, p. 209.

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>200</sup> C'est le cas pour presque toutes les aventures de notre héros. *Ibid.*, p. 104, 116, 129, 135, 166, 173-174, 273.

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. 170.

Lorsque vient le temps de conclure sur les actions de son héros, Desmazures renchérit avec quelques exagérations : « Il avait doté son pays de conquêtes immenses, il avait assuré le commerce des produits les plus variés et les plus riches, il s'était rendu maître de tout un immense continent, et était parvenu à détruire complètement le prestige militaire et naval de deux grandes puissances, l'Angleterre et l'Espagne »<sup>202</sup>.

Mais derrière cette histoire vantant les mérites de la colonisation, se cache aussi un historien religieux tout aussi intéressé à appliquer à son récit une grille d'analyse découlant de son état. Iberville est plus qu'un simple corsaire, il est ni plus ni moins qu'un de ces héros chrétiens « plaçant au-dessus de tout, le but religieux qui les guidait dans leurs entreprises »<sup>203</sup>. Pour en arriver à une telle conclusion, Desmazures se base sur quelques données. D'abord parce que le héros s'accompagne dans chacune de ses expéditions d'un aumônier, Desmazures y voit un signe incontestable de la foi religieuse du héros. L'aumônier s'occupe à la fois des besoins spirituels des membres de l'expédition, mais aussi de l'évangélisation des peuples autochtones<sup>204</sup>. Ainsi, aux missions militaire et colonisatrice, est ajoutée une mission spirituelle<sup>205</sup>. Et notre héros ne se contente pas de s'adjoindre les services d'un religieux, il participe lui-même, avec entrain, à cette mission providentielle<sup>206</sup>. Le sulpicien nous parle de « la dévotion incomparable du brave d'Iberville »<sup>207</sup> ou encore du « zèle religieux du Chevalier d'Iberville »<sup>208</sup>.

---

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 273.

<sup>203</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 197-198

<sup>205</sup> « c'est que tout ce qu'on faisait avait pour but principal d'avoir des relations avec les sauvages et de leur donner la connaissance de la vraie religion. » *Ibid.*, p. 106.

<sup>206</sup> « À bord, il assistait aux prières, aux neuvaines et à la sainte messe. Il secondait l'aumônier dans toutes les dispositions de son zèle ». *Ibid.*, p. 197-198.

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 131

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 260.

Le caractère chrétien du héros est aussi visible dans la modération dont il fait preuve. La querelle entre Iberville et Brouillan en est encore un excellent exemple. De son côté, l'expédition de 1686 est représentative de la façon de combattre d'Iberville. Puisque la prise des trois forts de la baie James s'est faite sans grande perte humaine, Desmazures y voit là l'exemple de la douceur et de la modération des Français. Il conclut : « ils évitaient de verser le sang, et au milieu de leurs succès, ils avaient horreur de ces massacres outrés et odieux qui viennent parfois de l'enivrement et de l'entraînement de la victoire »<sup>209</sup>. À la lecture de cette affirmation, on devine l'embarras de l'auteur devant d'autres comptes rendus d'expéditions comme celui sur Schenectady<sup>210</sup>.

Qu'Iberville ait fait preuve d'un tel caractère chrétien, n'avait rien pour surprendre le sulpicien qui voyait dans l'enfance du héros, passée à Ville-Marie, les fondements de tant de qualités. Ayant grandi au « milieu de cette réunion de chrétiens exemplaires, de gentilshommes choisis, de militaires intrépides »<sup>211</sup>, le bon tempérament de Pierre Le Moyne était assuré. Dès sa jeunesse, il « annonçait un esprit vif et hardi », une force physique extraordinaire<sup>212</sup>, un « tempérament infatigable » et une habilité dans les exercices corporels<sup>213</sup>. Doté « d'une figure ovale et agréable, teint clair, très blond, avec des cheveux abondants », il avait le maintien noble et un caractère obligeant, généreux, modeste, doux<sup>214</sup>, ainsi qu'heureux et pieux<sup>215</sup>. L'Iberville de Desmazures est donc la quintessence du héros.

---

<sup>209</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>210</sup> Voici à quoi se résume la description des événements : « Le village fut entouré, les habitations envahies, 60 habitants furent tués et 80 faits prisonniers ». Pour embellir cette situation l'auteur rappelle à ses lecteurs qu'à travers cette furie, Iberville avait tout le moins épargné la vie du gouverneur de l'endroit. *Ibid.*, p.114.

<sup>211</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>212</sup> *Ibidem*

<sup>213</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 38.

L'auteur affirme vouloir faire œuvre de réparation vis-à-vis d'un héros trop ignoré<sup>216</sup>. Il appert cependant que cette affirmation ait été faite à la suite de celle de Léon Guérin et donc plutôt en regard de la production historique française. Au Québec, l'absence d'une réelle biographie produite par un auteur canadien-français relève plutôt du contexte général de la production historique qui, au XIXe siècle, ne vit que très peu de biographies de personnages laïques<sup>217</sup>. Il semble qu'à la suite des synthèses générales, la production d'un certain nombre d'études biographiques démontre un intérêt certain pour le personnage chez les auteurs canadien-français. D'ailleurs, comme nous le verrons au chapitre suivant, ces auteurs choisiront plutôt le roman historique et la biographie romancée pour commémorer plus amplement la vie de leur compatriote<sup>218</sup>.

La possibilité de comparer la production canadienne à certains éléments d'une production étrangère nous permet de mieux voir certaines caractéristiques dans le traitement de notre héros. Si l'on se fie à la biographie de Desmazures et à la synthèse de Léon Guérin, la colonisation de la Louisiane constitue un élément important de la carrière d'Iberville, contrairement à ce que pensent bien d'autres auteurs enclins à faire évoluer le héros surtout sur le territoire canadien. En favorisant la partie septentrionale de l'œuvre du Canadien, et plus particulièrement la baie d'Hudson, ces derniers trahissent un imaginaire géographique qui se rapproche plutôt du Canada de l'après-1867 que du Canada de la fin du XVIIe siècle. Parallèlement, des auteurs français, comme Desmazures, parlent des actions du corsaire comme

---

<sup>215</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>216</sup> *Ibid.*, p. IX.

<sup>217</sup> Bien que Desmazures réside au Canada depuis 39 ans lors de la publication de son ouvrage, son récit s'intègre plutôt dans la production française.

<sup>218</sup> La première biographie « canadienne » d'Iberville sera finalement publiée en 1937.

d'autant de contributions à l'agrandissement du territoire des colonies françaises. À cette notion d'expansion, les auteurs canadiens opposent une notion de défense du territoire. Les Anglais ont-ils pris la baie d'Hudson par la trahison de deux renégats français? Iberville va les chasser. Leurs alliés iroquois ont-ils lâchement massacré les habitants de Lachine? il ira en représailles attaquer les colonies... etc. Mais encore : les auteurs français, en incluant ici Charlevoix, ont vu comme principale conséquence aux actions du corsaire le commerce qu'il put établir ou rétablir. Plus discrets auront été les auteurs canadiens sur ce sujet. Outre l'aspect géographique, il est probable que la Louisiane paraisse inintéressante aux historiens canadiens, adeptes de l'histoire bataille, parce qu'Iberville n'y a pas participé à des actions militaires d'éclat.

Il reste que ces travaux historiques et biographiques ont comme point commun de vouloir glorifier le personnage. Péchant par enthousiasme, on exagère le rôle du Canadien dans certaines occasions. C'est ainsi que l'on n'hésite pas, pour l'expédition de 1686, à lui attribuer un rôle de chef, alors que les sources sont plutôt discrètes sur ses actions. Même chose pour le raid de Schenectady dont Desmazures lui attribue jusqu'à la paternité<sup>219</sup>. Ces ouvrages témoignent cependant des tensions entre la vision acritique établit par Garneau et celle plus nuancée issue des écrits de Charlevoix et Ferland.

Néanmoins, à la fin du XIXe siècle, les principaux éléments de la commémoration d'Iberville sont donc en place. Personne ne semble remettre sérieusement en doute son importance dans l'histoire de la Nouvelle-France. Mais nul ne doute que certains aspects de la vie du héros posent ici et là problème. Les véritables motifs derrière les

---

<sup>219</sup> Desmazures, *Histoire du chevalier...*, p. 113.

expéditions et leur caractère brutal ont, entre autres, amené certains auteurs à relativiser le portrait grandiose dressé par Garneau et ses disciples. Nous verrons dans le chapitre suivant que ces préoccupations furent plus clairement exprimées à travers un autre type d'ouvrage, le récit romancé, qui par sa nature facilitait la réfutation des accusations contre le corsaire canadien.

### Chapitre 3

#### Les romans historiques

L'engouement créé par la parution des œuvres de Garneau et Ferland ne se dément pas et rapidement le nombre d'ouvrages à caractère historique se multiplie. Bien ancrées dans le récit historique, les aventures d'Iberville n'échappent pas à cette progression de la production historique. Contrairement à notre première impression, ce ne sera pas par la biographie, mais plutôt par le roman historique que les exploits du Canadien seront plus largement abordés.

Le roman historique fut sans doute un des plus puissants médias utilisés par les auteurs canadiens-français pour faciliter la transmission de l'histoire canadienne<sup>220</sup>. Évoluant dans une société où la culture de la lecture en est encore à ses balbutiements, le roman historique, de lecture plus facile que les ouvrages d'érudition, facilita probablement la diffusion de connaissances historiques chez une plus grande partie de la population. Et cet intérêt pour ce genre de production ne semble pas se démentir dans la population, comme le démontre cette citation d'Edmond Rousseau de 1888, qui justifie son choix de produire un roman historique plutôt qu'un ouvrage historique « conventionnel » :

Chaque page de notre histoire renferme un drame. Eh bien ! dramatisons l'Histoire du Canada, faisons mouvoir devant les yeux de notre peuple ces grandes figures de nos annales avec leurs vertus, leurs passions et le peuple nous lira. Puisqu'il veut du roman moderne, puisqu'il est gâté sous ce rapport, eh bien ! donnons lui du roman, mais du roman vraiment bon, honnête, vertueux, national<sup>221</sup>.

---

<sup>220</sup> Maurice Lemire, *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1970. p. X.

<sup>221</sup> Edmond Rousseau, *Les exploits d'Iberville*. Québec, Typographie de C. Darveau, 1888. p. IX.



Pas tenu, comme l'historien, de suivre de près ses sources, l'auteur du roman historique n'échappe pourtant pas aux contraintes, imposées par tout un corset de conventions littéraires, à commencer par le devoir de vraisemblance.<sup>222</sup> Il lui reste néanmoins une marge de manœuvre lui permettant, à travers un personnage haut en couleurs tel Iberville, de transmettre sa vision idéalisée de l'histoire et de ses acteurs.

Quatre romans publiés entre 1866 et 1934 nous serviront de documentation pour analyser la transmission de l'image d'Iberville dans ce type d'ouvrage<sup>223</sup>. Il y a d'abord *Charles et Eva* (1866), de Joseph Marmette, première tentative de vulgarisation de l'histoire canadienne<sup>224</sup>. Ce roman, qui a comme trame de fond historique le raid sur Schenectady en 1690, débute avec le rassemblement des forces à Montréal. On y rencontre les jeunes officiers chargés de l'opération, Mantet, de Sainte-Hélène, Iberville, etc., mais aussi Charles, personnage fictif et héros du roman. Après avoir décrit la marche difficile des Canadiens, Marmette nous raconte la destruction de Schenectady et la rencontre entre Charles et Éva, jeune française et catholique de surcroît, exilée en Nouvelle-Angleterre. Rapidement, Charles sauve sa nouvelle flamme du massacre à la suite duquel, la troupe canadienne reprend le chemin de Montréal dans un voyage que l'auteur rend encore plus effroyable, la famine accablant les Canadiens à chaque pas. Bien entendu, cette « traversée du désert » aura comme conclusion prévisible, l'union de la destinée de Charles et Éva après leur arrivée au Canada.

---

<sup>222</sup> *Ibidem*.

<sup>223</sup> Ces quatre romans sont les principaux écrits de ce genre littéraire consacrés à Iberville pour le XIXe siècle. Cependant, il se peut que certains titres plus obscurs nous aient échappés.

<sup>224</sup> Maurice Lemire, dir. *La vie littéraire au Québec*, tome III, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991. p.412.

D'une mouture semblable, *Les exploits d'Iberville* d'Edmond Rousseau publié en 1888, nous permet de découvrir une partie de la carrière d'Iberville à travers les aventures rocambolesques d'Urbain et Yvonne. Cette dernière, kidnappée lors du massacre de Lachine, est emmenée en Iroquoisie où elle est sauvée par un officier anglais qui lui permet de se rendre en Nouvelle-Angleterre d'où elle finira par s'échapper et rejoindre son amoureux. Parallèlement, on suit les aventures d'Urbain qui fait partie de l'équipage d'Iberville et dont les aventures culmineront à la bataille du Pélican et lors des retrouvailles avec Yvonne. Soucieux de mettre en évidence le plus d'exploits d'Iberville possible, Rousseau n'hésite pas à « briser » le rythme de son roman pour rapporter des événements n'ayant pas grand rapport à son récit.

Dans ces deux romans, Iberville n'est pas le personnage central. Il fait plutôt partie de la trame historique à l'intérieur de laquelle évoluent les protagonistes fictifs des auteurs. Néanmoins, comme ces ouvrages veulent, en définitive, favoriser la connaissance de l'histoire et ses exploits, leur analyse demeure pertinente.

Plus détaillés, les deux autres ouvrages reflètent l'évolution du style littéraire. Le roman historique fait maintenant place à la biographie romancée, remettant ainsi le personnage historique à l'avant-plan du récit en place et lieu de l'intrigue fictive. La structure de ses ouvrages rejoint celle d'une biographie « traditionnelle » avec des divisions de textes faites en fonction des différentes campagnes militaires. Malgré ce caractère biographique, il nous semblait cependant peu pertinent d'analyser ces deux ouvrages avec les autres biographies en raison, principalement, de leurs parties fictives. L'exemple du travail du prêtre Pascal Potvin<sup>225</sup> est, ici, révélateur puisque la

---

<sup>225</sup> Pascal Potvin, *Le chevalier des mers*. Québec, Ateliers de l'action catholique, 1934.

création de dialogues et d'un journal de voyage lui permet d'échapper partiellement à l'histoire bataille que constitue en plusieurs points la carrière d'Iberville pour dresser un portrait plus personnel du héros en lui attribuant des sentiments, des ambitions et un ensemble de valeurs. Chez ces auteurs, la volonté de s'écarter de la simple narration et de doter Iberville d'une personnalité est évidente. Elle se manifeste par la présentation d'un héros résolument patriote et moralement supérieur.

Nous terminerons ce chapitre par une analyse séparée de la deuxième biographie romancée, celle de Pierre Daviault<sup>226</sup> qui diffère des trois premiers ouvrages et dont l'interprétation de la carrière d'Iberville marque un changement dans le discours nationaliste.

### *Iberville le patriote*

Pour l'heure, les auteurs de ces ouvrages recherchent sensiblement le même but que les auteurs précédents : démontrer la valeur militaire d'Iberville et par ricochet des Canadiens en général. Par exemple, les intentions de Joseph Marmette – comme c'était le cas dans les *Macchabées de la Nouvelle-France* – n'étaient que celles exprimées une dizaine d'années auparavant par Garneau. La lecture d'événements « glorieux » permettait aux Canadiens français de reconsidérer leur passé. Ces derniers n'avaient plus à rougir de leur histoire puisque les pages de cette histoire sont remplies de faits glorieux<sup>227</sup>. Le raid de Schenectady représentait, de nouveau, cette

---

<sup>226</sup> Pierre Daviault, *La grande aventure de Le Moyne d'Iberville*. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1934.

<sup>227</sup> Joseph Marmette, *Charles et Éva*, Montréal, Éditions Lumen, 1945. p. 173.

capacité militaire impressionnante que pouvaient montrer les Canadiens devant l'adversité<sup>228</sup>.

Avec vingt ans d'écart, les motivations d'Edmond Rousseau, en rappelant les exploits d'Iberville, ne sont guère différentes. Inclus dans une trilogie publiée entre 1886 et 1890, le choix de ce personnage comme protagoniste d'un des romans s'explique aisément à la lumière des préoccupations politiques de l'auteur. Il suffit de lire la préface de son premier ouvrage *Le château de Beaumanoir* pour s'en convaincre. « En face d'insinuations malveillantes et des injures qui ont été dites et écrites depuis quelques mois contre la population canadienne-française, contre nos milices, il n'est pas meilleure réponse, croyons-nous, de réfutation plus facile et plus complète, que de rappeler les actions héroïques de nos pères, leur courage dans l'adversité, leur vaillance sur le champs de bataille »<sup>229</sup>. On soupçonne le père Potvin d'avoir entretenu des pensées semblables<sup>230</sup>.

Mais contrairement à ce que l'on retrouvait dans les ouvrages des chapitres précédents, il ne s'agissait pas, ici, de se contenter de présenter les exploits militaires du corsaire. Devant l'enchaînement de dates et de lieux géographiques, les auteurs présentent un personnage plus humain dont les agissements sont conditionnés par un système de valeurs. Invariablement, cette démarche amène une ébauche d'un personnage plus complet.

---

<sup>228</sup> Plusieurs interprétations de Marmette trahissent l'influence de son beau-père sur ses écrits. *Ibid.*, p. 32-33, 51, 61, 171.

<sup>229</sup> Edmond Rousseau, *Le château de Beaumanoir*. Québec, Le Soleil, 1916. p.VI.

<sup>230</sup> Pascal Potvin, *Le chevalier des mers...*, p. 197.

Pour ces auteurs, il ne faut pas chercher loin pour connaître la personnalité d'Iberville. Ce dernier est Canadien de naissance et en cela, il incarne un ensemble de valeurs qui définissent la patrie. À cet égard, le livre d'Edmond Rousseau est révélateur. Ce que veut faire Rousseau, d'abord et avant tout, c'est dépeindre une société canadienne idyllique imbue de valeurs chrétiennes et patriotiques. L'image que l'auteur se fait de cette société se voit à travers le portrait des protagonistes de ses trois romans historiques. Les jeunes hommes sont fougueux, énergiques et patriotiques et ils effectuent avec enthousiasme leur service militaire dans les régiments de la colonie. Mais il ne faudrait pas les considérer pour autant comme des gens assoiffés de violence, car « la modestie et le bon sens de tempérament »<sup>231</sup> sont des traits qu'ils partagent. Les jeunes demoiselles ne sont pas en reste, elles sont, bien entendu, vertueuses, imprégnées d'une « pureté virginale »<sup>232</sup>. Mais surtout, elles sont dévouées : à leur père, à leur famille et, ultimement, à leur amoureux. Armés de telles valeurs, les jeunes héros de Rousseau sortent vainqueurs d'une panoplie d'aventures rocambolesques, non pas tant par leur mérite personnel, qu'en raison de leur nationalité aux valeurs qui les condamnent à triompher.

Ainsi, si ces auteurs ne semblent pas douter de leur héros, c'est en raison de ses valeurs canadiennes, au coeur du message nationaliste qui oriente leurs écrits. Inspirés par les thèses de Garneau, ils reprennent l'idée d'un esprit de corps entre tous les Canadiens face aux différentes menaces extérieures<sup>233</sup>. C'est ainsi que l'on retrouve les jeunes héros fictifs de Rousseau qui côtoient les grands personnages canadiens comme d'Iberville et Vaudreuil. Voici par exemple ce bon gouverneur canadien « qui ralliait à lui les honnêtes gens parmi la noblesse et le peuple » face à

<sup>231</sup> Rousseau, *Les exploits d'Iberville...*, p.6.

<sup>232</sup> *Ibid.*, p.7.

<sup>233</sup> Voir la section se rapportant à l'histoire du Canada de Garneau au premier chapitre, p.18.

l'infâme intendant Bigot et « la nombreuse kyrielle des dilapidateurs des deniers publics, les rongeurs et les rongés, les exploiters et les exploités »<sup>234</sup>. Ou encore, dans le cas qui nous intéresse, Iberville et les marins canadiens en face de la double menace anglo-iroquoise. En créant des liens d'amitié entre ses héros fictifs, représentant le Canadien typique, et ses héros historiques, représentant l'élite canadienne, on met en évidence leurs valeurs communes. Vigoureux, patriotique et tempéré dans ses actions, voilà l'image du héros que l'on veut promouvoir.

Mais aucun n'aura tenté, avec autant d'insistance, de présenter Iberville sous son meilleur jour que le prêtre Pascal Potvin. Il faut dire qu'entre la publication du roman d'Edmond Rousseau et la biographie romancée du prêtre de nouveaux documents ont été découverts, compliquant la tâche des biographes voulant présenter le Canadien en modèle à ses compatriotes. Ainsi, le prêtre-historien ne peut conclure, de prime abord, que son héros est sans faille, comme l'avaient fait ses prédécesseurs. Certains éléments troubles (accusations de cupidité et tempérament violent) entachent désormais la réputation du marin. Loin de les ignorer, l'auteur les confronte et les explique pour ainsi rassurer ses lecteurs. En fait, il les impute à des erreurs de jeunesse. Partant du constat que son personnage ne fut pas toujours irréprochable, le prêtre-historien va tenter de démontrer qu'au fil du temps et de ses aventures, Iberville va se conformer de plus en plus à l'image d'un héros accompli. Ainsi, il peut, lui aussi, présenter une vision patriotique de son héros malgré un contexte commémoratif plus difficile.

---

<sup>234</sup> Rousseau, *Le château de Beaumanoir...*, p.32.

À l'instar des auteurs du chapitre précédent, il fait remonter jusqu'à la plus tendre enfance d'Iberville les valeurs chevaleresques qui l'animent. Né à Ville-Marie, dans cet environnement où les « leçons montent des bastions et des palissades » et qui est empreint d'une « sorte de contagion d'héroïsme qui soulève les plus tièdes »<sup>235</sup>, d'Iberville grandit avec son père, le toujours magnanime Charles Le Moyné<sup>236</sup> dans un atmosphère mythique<sup>237</sup> où on lui enseigna cette « doctrine d'héroïsme qui transforme l'esprit d'aventure en dévouement patriotique »<sup>238</sup>. En idéalisant les débuts de Ville-Marie, Potvin donne l'impression à ses lecteurs qu'un jeune homme élevé dans une telle atmosphère ne pouvait faire autrement que de devenir un authentique héros.

Ainsi, une seule cause peut vraiment motiver ce soldat de Ville-Marie, c'est-à-dire un ardent patriotisme. « Je voyais surtout une occasion de courir des dangers, de donner des coups et d'en recevoir ! Maintenant, j'y cherche une occasion de servir mon pays. Pourquoi pensé-je surtout à la Nouvelle-France, à nos terres de Ville-Marie, à nos côtes du Saint-Laurent plutôt qu'à la France de l'au-delà ? »<sup>239</sup>. Cette citation est particulièrement révélatrice de la méthode de l'auteur : Iberville passe d'un jeune bagarreur au soldat qui se bat pour son pays, comme si son patriotisme rachetait ses erreurs de jeunesse, aussi grave furent-elles.

Si l'auteur se concentre sur cet aspect de la personnalité de son héros, c'est surtout pour nier qu'il ait pu être motivé par l'attrait du commerce et de l'argent. Bien que l'auteur fasse preuve d'une certaine honnêteté intellectuelle en précisant qu'Iberville

---

<sup>235</sup> Potvin, *Le chevalier des mers...*, p.11.

<sup>236</sup> *Ibid.*, p.10.

<sup>237</sup> *Ibid.*, p.15.

<sup>238</sup> *Ibid.*, p.16.

<sup>239</sup> *Ibid.*, p.41.

avait effectivement acquis dans sa jeunesse « le sens des affaires dans le commerce de la fourrure »<sup>240</sup> ou en rappelant que le but de l'expédition du chevalier de Troyes, en 1686, fut d'abord d'aider les commerçants de fourrures du Canada<sup>241</sup>. Il reprend rapidement son schéma évolutif, et Iberville passe au niveau supérieur en laissant les querelles entre les commerçants pour faire la guerre pour le roi et pour sa patrie<sup>242</sup>. « Je serai marin plus que jamais. Flibustier ou corsaire, comme dit de Sainte-Hélène pour me taquiner ? Non pas ! Mais marin au service du Roy pour agrandir notre Nouvelle-France »<sup>243</sup>. Ainsi, les aventures commerciales ou commanditées par les commerçants ne sont que préludes à sa véritable vocation.

Quelques analyses de Potvin sont particulièrement révélatrices à cet égard. Par exemple, lorsqu'Iberville demande l'aide de la Cour pour ses aventures dans la Baie d'Hudson, Potvin affirme qu'il tente de transformer une lutte entre commerçants en un épisode de la guerre européenne<sup>244</sup>. Suggérant que la deuxième vocation est plus noble, l'auteur renchérit : « D'Iberville ira toujours en grandissant son rôle. Il aurait pu être un flibustier, coureur d'aventures sur mer ; son caractère le portera constamment à donner à ses actes une portée supérieure »<sup>245</sup>. À au moins deux autres reprises, Potvin exprimera clairement cette évolution du corsaire vers le marin. Lors de l'attaque sur Schenectady, Potvin écrit : « Il ne sera plus le représentant de la Compagnie du Nord qui guerroye pour quelques pelleteries. Il va défendre son pays et faire la *vraie* guerre »<sup>246</sup>. Dans le même sens il ajoute lors de l'attaque de Terre-

---

<sup>240</sup> *Ibid.*, p.27.

<sup>241</sup> *Ibid.*, p.37-38.

<sup>242</sup> *Ibid.*, p.29.

<sup>243</sup> *Ibid.*, p.68.

<sup>244</sup> *Ibid.*, p.95.

<sup>245</sup> *Ibidem.*

<sup>246</sup> *Ibid.*, p.97. Les italiques sont de nous.



Neuve : « D'Iberville entraînait donc tout à fait dans les cadres de la marine militaire. Il ne serait plus le corsaire qui défend en même temps ses intérêts et ceux du pays »<sup>247</sup>.

Le terme « corsaire » déplait particulièrement à Potvin, d'où cette explication, plutôt maladroite, de la vraie nature du travail d'Iberville :

Parlons d'un héros, d'un défenseur des droits français, d'un gouverneur de postes. Soit. Mais il est *corsaire* surtout. Le mot n'a pas le sens de bandit sur mer, à cette époque. On est corsaire parce que l'on *court* les mers comme tant d'autres sont coureurs de bois. Corsaire, c'est synonyme de chevalier des mers<sup>248</sup>.

Il restait alors à expliquer comment Iberville avait amassé une si grande fortune s'il n'était pas vraiment un commerçant. Voici l'explication que fournit Potvin dans les dernières pages de son ouvrage : « Sans doute, il n'était pas complètement désintéressé en travaillant à son œuvre. Il y trouvera l'occasion de gains assez considérables. Mais il les fera surtout dans des exploitations à Saint-Domingue »<sup>249</sup>. En affirmant, sans trop de preuves, qu'Iberville a surtout fait sa fortune dans l'exploitation de la terre, Potvin sous-entend que cette façon de faire est plus acceptable. Il tente ainsi de rétablir l'image du Canadien en la séparant de celle d'un commerçant de fourrure. Miroir de son époque, l'auteur accrédite la thèse proposant l'agriculture comme la seule occupation légitime des Canadiens français. Il est ainsi plus acceptable de parler d'Iberville, seigneur exploitant un domaine terrien, plutôt qu'Iberville commerçant de fourrure.

Si nous avons surtout porté attention au livre de Pascal Potvin, c'est principalement en raison de l'évidence de sa démarche qui facilite la démonstration de notre argumentation. Comme il cherchait à discréditer des interprétations, plutôt que de les

---

<sup>247</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>248</sup> *Ibid.*, p.84.

<sup>249</sup> *Ibid.*, p. 185.

ignorer comme ses prédécesseurs, il tend à démontrer autant ce que n'était pas Iberville que ce qu'il était.

On retrouve donc dans cette analyse, la confirmation de deux points précédemment observés. La commémoration des actions du héros demeure un moyen efficace pour promouvoir la valeur des armes canadiennes françaises. Deuxièmement, Iberville, et les Canadiens de son époque, n'avaient d'intérêts que dans la défense et la survie de la Nouvelle-France constamment assiégée.

### *Iberville le tempéré*

« Les auteurs français nous représentent d'Iberville comme une espèce de corsaire. Je pense qu'il en avait la hardiesse et le laisser-aller, sans être trop sanguinaire »<sup>250</sup>.

Cette citation de James Macpherson Le Moine résume bien la volonté de certains auteurs de vouloir dépeindre un Iberville foncièrement chrétien dans ses agissements.

Dorénavant, pour ces auteurs, les aventures d'Iberville sont d'autant plus remarquables qu'elles se font le plus souvent sans effusion de sang<sup>251</sup>. N'est-ce pas ce qu'il fit dans ces aventures dans la Baie d'Hudson ? Lorsque les choses tournent

---

<sup>250</sup> Cette citation de Le Moine nous est fournie par Edmond Rousseau. Nous avons cependant été incapables de retrouver l'original. Nous vous fournissons donc celle-ci tel que présentée dans : Rousseau, *Les exploits d'Iberville...*, p.109.

<sup>251</sup> Le cas de l'expédition de Terre-Neuve est particulièrement intéressant. Potvin conclut : « Cette campagne vaut toutes les batailles du monde pour un Iberville : il apprécie ses succès au prix qu'ils lui coûtent. Du dévouement, du courage, de la hardiesse, il peut en donner et en demander à ses hommes. Mais de leur sang, le moins possible. Il a donc le droit d'être fier de ses hommes comme de lui-même : ce qu'il a surtout prouvé cet hiver, c'est la maîtrise de soi jusqu'à la magnanimité. ». Il fait cependant abstraction des 200 morts anglais de cette campagne et se contente, à l'instar de ce qu'avait fait J.B.A. Ferland, de rapporter les quelques 700 prisonniers fait par les Canadiens. Potvin, *Le chevalier des mers...*, p. 145 et 164

Rousseau utilisera le même procédé dans sa présentation des événements de Terre-Neuve. Rousseau, *Les exploits d'Iberville...*, p.71

mal, Iberville et les Canadiens ont de la difficulté à supporter les pertes humaines<sup>252</sup>. Les Anglais, aux prises avec le soldat et ses compagnons, doivent-ils craindre du sort qu'on leur réserve ? Selon Potvin, aucunement : « Au fort on a déjà une peur horrible de ces « diables », qui doivent massacrer et torturer. Mais Iberville est sûr de ses hommes : ce sont des lions dans l'assaut, mais n'ont pas un grain de cruauté ; quand ils seront dans la place, il n'aura jamais à lutter pour empêcher le massacre »<sup>253</sup>. Ainsi que ce soit lors de la prise de forts anglais ou dans des conflits personnels comme celui qui l'oppose au gouverneur de Terre-Neuve, la plus grande qualité dont fera preuve Iberville est la maîtrise de soi<sup>254</sup>. « Dans l'ensemble on sent une maîtrise de soi, une ardeur réfléchie, moins un génie transcendant qu'une hardiesse sans peur ni hésitation, que le danger stimule, sans la faire tomber dans la témérité : de la force et de la bonté »<sup>255</sup>.

Le procès intenté contre Iberville pour « rapt et séduction » est certainement un des événements les plus troubles auxquels doivent faire face les auteurs. Ignoré par la majorité d'entre eux, seul Potvin tente une défense, quoique boiteuse, de son héros. Il affirme que même si « on excuse pas même un jeune homme d'une faute si grave »<sup>256</sup> et même si le jeune Iberville fut quelque peu violent et rude<sup>257</sup>, on peut tout de même lui donner « le bénéfice de la dénégation formelle, qu'il a toujours opposée. Et la séquestration de la jeune fille à l'Hôtel-Dieu de Québec pour sa vie durant, ne témoigne guère de sa vertu à toute épreuve et peut-être pas plus de sa sincérité dans

---

<sup>252</sup> Potvin, *Le chevalier des mers...*, p. 134, 169 et Rousseau, *Les exploits d'Iberville...*, p. 209.

<sup>253</sup> Potvin, *Le chevalier des mers...*, p. 158.

<sup>254</sup> *Ibid.*, p. 105-106, 151-153, 155, 164, 175.

<sup>255</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>256</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>257</sup> *Ibid.*, p. 28.

l'accusation »<sup>258</sup>. Tout le machisme de cette citation ne peut dissimuler l'embarras du prêtre-historien.

On tente donc par tous les moyens de présenter Iberville comme un modèle de vertu. Ainsi, la présence d'aumônier dans ses expéditions devient de nouveau le signe de ses qualités religieuses. Encore plus, on amplifie le caractère religieux du personnage en déduisant systématiquement une amitié réelle et profonde entre le commandant et les nombreux aumôniers qui l'accompagneront au fil de ces aventures<sup>259</sup> et qui lui feront découvrir son rôle en tant que soldat chrétien<sup>260</sup>.

Mais rien ne semble mieux démontrer cette volonté de présenter un personnage plus « propre » que le traitement que reçoit le raid de Schenectady. Il semble, en effet, que nous soyons – sauf chez Marmette – devant un rejet de l'utilisation de cet événement comme symbolique de la carrière d'Iberville. D'un côté, Edmond Rousseau rappelle que les événements de Schenectady n'étaient en fait que « justes représailles »<sup>261</sup> pour le massacre de Lachine. Il enchaîne : « Notre intention n'est cependant pas de raconter les exploits de ces braves qui répandirent par toutes les colonies de la Nouvelle-Angleterre la terreur du nom français, qu'il suffise de dire que ces hommes seuls étaient capables d'entreprendre pareilles expéditions au milieu de l'hiver, la raquette aux pieds, un sac de vivres sur le dos et leurs armes »<sup>262</sup>. En quelques lignes, l'auteur se contente de rappeler, sans plus, l'interprétation qu'avait donnée Garneau à l'événement.

---

<sup>258</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>259</sup> *Ibid.*, p. 46, 130, 138, 185.

<sup>260</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>261</sup> Rousseau, *Les exploits d'Iberville...*, p. 72.

<sup>262</sup> *Ibidem.*

Devant la brièveté de cette narration, deux observations s'imposent. D'abord, n'est-il pas surprenant de voir Rousseau, qui n'hésite pas à interrompre l'évolution de son intrigue pour présenter les exploits d'Iberville<sup>263</sup>, censurer cet événement ? Et deuxièmement, puisque l'intrigue de son roman débute avec le massacre de Lachine, n'est-il pas tout aussi surprenant qu'il ne glisse que quelques mots sur ce qu'il considère lui-même comme de « justes représailles » ?

Mais encore plus significative est l'interprétation que fait de ces événements son successeur Pascal Potvin. N'y consacrant que 6 pages, l'auteur laisse rapidement disparaître qu'il n'est pas d'accord avec le sort que subiront les habitants du petit bourg :

Les habitants sont peut-être des plus paisibles et n'ont rien à voir avec le massacre de Lachine. C'est une de ces tristes nécessités de la guerre que des innocents soient coupables avec toute leur race<sup>264</sup>.

Jusque ici rien de bien novateur. À une situation irrationnelle, l'auteur nous propose une explication rationnelle. Mais comment expliquer qu'Iberville, personnage qu'on nous présente comme si vertueux, ait pu prendre part à une aventure aussi immonde. Voici l'explication qui nous est fournie : « Les responsables, ce ne sont pas eux qui vont par ordre accomplir une besogne si odieuse. Il faut se remettre dans l'état d'esprit où se trouvaient les colons du Canada »<sup>265</sup>. En replaçant dans leur contexte militaire ces gestes embarrassants, l'auteur trouve un moyen commode d'exclure Iberville de sa responsabilité comme participant<sup>266</sup>.

<sup>263</sup> L'auteur consacre d'ailleurs le chapitre VI (page 61 à 71) à la narration des exploits du héros

<sup>264</sup> Potvin, *Le chevalier des mers...*, p.102.

<sup>265</sup> *Ibidem*.

<sup>266</sup> Ce ne sera pas la seule fois que Potvin utilisera ce concept du « devoir » pour expliquer certains gestes d'Iberville. Il explique de la façon suivante l'échec de la prise du fort Nelson en 1690 : « Il faut donc renoncer au fort Nelson encore une fois. Du reste, on l'a envoyé plus pour commercer que pour conquérir. Il va faire son devoir. » *Ibid.*, p.107. Le concept du devoir semble donc devenir une sorte de sortie utile lorsque Potvin est embarrassé par certains événements ou qu'il n'y trouve aucune

L'auteur pousse encore plus loin sa logique et dément tout geste sanguinaire de la part de son héros. Non seulement Iberville est-il dans cette aventure par la contrainte du devoir, encore est-il le gardien de la morale :

Il veut surtout qu'on prenne le village sans verser de sang. N'a-t-il pas ainsi pris les forts de la Baie du Nord sans presque tuer d'Anglais ? Sa préoccupation dans cette marche de nuit autour des maisons endormies, c'est de surveiller les sauvages alliés qui sont moins chevaleresques. Quand la clameur est poussée, et que l'assaut des maisons commence, d'Iberville est débordé. Il prend possession des maisons, mais pour les défendre contre le pillage et le massacre. Sur le seuil, il met un de ses fidèles Canadiens et court à une autre. Peine perdue, on massacre même quelques femmes, et l'on incendie. D'Iberville dut regretter d'être venu à cette expédition qui devient une horreur : cette guerre lui répugne. Il l'a prouvé déjà et le prouvera encore dans ses courses où presque jamais il n'ordonne un assaut dont il ne peut faire un coup de surprise<sup>267</sup>.

Ainsi, pris dans cette fâcheuse situation, Iberville devient le garant de la morale devant ceux qui sont les vraies brutes sanguinaires, les Amérindiens ! De plus, entre conclure qu'Iberville se sert d'un effet de surprise pour se faciliter la tâche lors de la prise de forts isolés, et en déduire qu'il agissait ainsi par morale chrétienne, il n'y a qu'un pas que le père Potvin franchit allègrement.

Il est évident que cet événement, naguère un élément symbolique (chez Garneau, par exemple), ne pouvait plus avoir la même importance. Seul Marmette dans *Charles et Éva* utilise le raid comme trame historique. Mais comme nous l'avons observé au chapitre précédent, il délaissa lui aussi cet événement, quelques années plus tard, dans les *Machabées de la Nouvelle-France*.

---

explication. On retrouvera cette utilisation du concept du « devoir » principalement pour réfuter l'hypothèse d'Iberville commerçant ou encore d'Iberville brute sanguinaire (par exemple, p. 111).

<sup>267</sup> *Ibid.*, p.103

### Le combat du Pélican

De ce rejet de la symbolique du raid de Schenectady émerge un nouvel événement phare. La bataille du Pélican qui eut lieu dans la baie d'Hudson en 1697 reprenait plusieurs éléments symboliques associés au raid de Schenectady, le massacre en moins. Les Canadiens sont de nouveau inférieurs en nombre : un vaisseau contre trois, une quarantaine de canons contre une centaine, une centaine d'hommes contre quelques centaines, etc. Du reste, aucun problème pour Iberville et ses hommes qui n'ont jamais appris à compter leurs adversaires<sup>268</sup>.

Si les Canadiens s'étaient portés volontaires sans se faire prier pour participer au raid sur Schenectady, c'est avec autant d'empressement qu'ils choisissent ici de faire face à la menace malgré l'aspect désespéré de la situation<sup>269</sup>. Entre se rendre à l'ennemi ou se sacrifier pour la patrie, les Canadiens choisissent le sacrifice<sup>270</sup>. Si, chez Potvin, Iberville, grand humaniste, songe quelques instants à fuir le combat, ce n'est que pour épargner la vie à ses braves hommes<sup>271</sup>. De leur côté, les Anglais ne se méfient pas. Devant le petit nombre de leurs adversaires, ils pensent l'emporter aisément<sup>272</sup>. Et encore une fois, leur cécité leur coûtera cher.

Chez Rousseau et Potvin, la bataille occupe une telle place que le lecteur finit par oublier la raison de la présence du Canadien dans la baie, la reprise du fort Nelson. Les deux auteurs rappelleront bien, quoique très brièvement, que la bataille fut suivie de la prise du fort Nelson, mais cet événement relève plutôt du détail que du fait

<sup>268</sup> Rousseau, *Les exploits d'Iberville...*, p.188.

<sup>269</sup> *Ibid.*, p. 185, 197-198.

<sup>270</sup> *Ibid.*, p.191, 195, 201 et Potvin, *Le chevalier des mers...*, p.168.

<sup>271</sup> Potvin, *Le chevalier des mers...*, p.169.

<sup>272</sup> Rousseau, *Les exploits d'Iberville...*, p.204 et 211.

marquant<sup>273</sup>. Dans les deux cas, cette bataille sert aussi de point final aux romans<sup>274</sup>. Cette structure renforce l'impression qu'il s'agit ici de l'apothéose de la carrière du corsaire canadien. Ce n'est pas autre opinion qu'exprime le père Potvin lorsqu'il pose cette question : « Était-ce donc sa vocation désormais de livrer de véritables combats sur mer, au lieu des prises hardies d'autrefois ? »<sup>275</sup>.

Ce changement d'événement phare peut expliquer le changement de contexte dans lequel évolue Iberville. Pour la première fois, chez des auteurs canadiens, on nous présente le Canadien comme étant, d'abord et avant tout, un marin. Le prêtre avance que la vocation du Canadien ne fut jamais celle d'être un soldat, mais bien d'être un marin<sup>276</sup>. Il ajoute même qu'Iberville n'est motivé à faire l'expédition à la Baie d'Hudson en 1686 que dans la perspective de pouvoir ensuite naviguer cette baie<sup>277</sup>. Même interprétation chez Rousseau qui introduit son héros entouré des ses braves Canadiens impatientes de prendre la mer<sup>278</sup>. Que ce soit pour être conséquent avec le choix de la bataille du Pélican comme apothéose de sa carrière ou plus simplement pour faire écho aux auteurs français, Iberville est maintenant un marin.

### *Iberville le visionnaire*

Nous terminons ce chapitre par l'analyse de *La grande aventure de Le Moyne d'Iberville* (1934), de Pierre Daviault<sup>279</sup>, auteur influencé par le personnalisme,

<sup>273</sup> *Ibid.*, p. 228-299 et Potvin, *Le chevalier des mers...*, p. 171-172.

<sup>274</sup> Dans les faits, Potvin aborde l'aventure louisianaise après l'épisode du Pélican mais la brièveté de la narration (p. 175 à 186) ne permet pas de conclure à un réel intérêt de l'auteur.

<sup>275</sup> Potvin, *Le chevalier des mers...*, p. 172.

<sup>276</sup> *Ibid.*, p. 21 et Rousseau, *Les exploits d'Iberville...*, p. 55.

<sup>277</sup> *Ibid.*, p.36, 52, 70, 75.

<sup>278</sup> Rousseau, *Les exploits d'Iberville...*, p. 49-60.

<sup>279</sup> Né à Saint-Jérôme le 9 novembre 1899, Pierre Daviault, qui utilisa aussi le pseudonyme de Pierre Hartex, étudia les lettres à l'Université de Montréal et à la Sorbonne. D'abord journaliste, puis courriériste parlementaire (1920), il aboutit finalement comme traducteur des *Débats* en 1925, domaine dans lequel il laissera sa marque. Fondateur de la *Nouvelle revue canadienne*, professeur de traduction



philosophie popularisée par des auteurs français comme Maritain et Mounier<sup>280</sup>. On sait que les tenants du personnalisme proposent une réinterprétation de la place de l'individu dans l'histoire. L'individu reprend une place plus importante au détriment de la nation<sup>281</sup>. Ainsi pour Daviault, le travail d'Iberville ne s'inscrit plus dans un « programme national ». Non plus représente-t-il un ensemble de valeurs associé à la nation canadienne, comme le proposaient les précédents auteurs. Bien que l'idée de nation ne soit pas entièrement évacuée, le personnalisme n'étant pas synonyme d'individualisme, Iberville devient un individu à part entière dont les réussites sont liées à ses efforts et à sa personnalité.

Ainsi, et malgré le fait que pour Daviault, les Canadiens incarnent toujours une force militaire impressionnante<sup>282</sup>, ils ne représentent plus ce groupe sans défauts dépeint chez les auteurs précédents. Ils sont, entre autres choses, jaloux<sup>283</sup> et indisciplinés<sup>284</sup>. Tant de défauts desquels Iberville pourra se défaire lors de sa formation militaire<sup>285</sup>.

Mais outre cette volonté de vouloir individualiser notre héros, la principale nouveauté de cet ouvrage se retrouve dans l'interprétation générale de la carrière du corsaire

---

à l'Université d'Ottawa et critique littéraire au journal *Le Droit*, il se méritera la médaille de l'Académie française en 1934 et celle de l'Académie canadienne-française en 1962. Il devient directeur du Centre de Terminologie en 1964, quelque temps avant son décès le 18 novembre 1964. En plus de ces travaux concernant la traduction, Daviault publia quelques romans et des travaux de nature historique comme *La Grande aventure de Lemoyne d'Iberville* (1934) et *Le Baron de Saint-Castin, chef Abénakis* (1939). Il publiera également deux autres recueils de textes historiques *Artistes, aventuriers, grands hommes* (1932) et *Histoires, légendes, destins* (1945). Maurice Lemire, dir. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, 2<sup>e</sup> édition, Tome II. Montréal, Fides, 1980. p. 736.

<sup>280</sup> Nous avons décidé d'analyser cet ouvrage séparément des autres justement en raison de l'idéologie qui l'oriente et qui le distingue des ouvrages précédents. Même si en plusieurs points, son interprétation ressemble à celle de Guy Frégault (que nous analysons au chapitre suivant), nous l'analysons ici puisqu'elle demeure une biographie romancée.

<sup>281</sup> Pour plus de détails, voir l'article de Christian Roy, « Le personnalisme de l'*Ordre Nouveau* et le Québec » *Revue d'histoire d'Amérique française*, 46, 3 (hiver 1993), p. 463-484 et vous réferez à la section concernant Guy Frégault au chapitre suivant.

<sup>282</sup> Pierre Daviault, *La grande aventure...*, p. 25, 85-87.

<sup>283</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>284</sup> *Ibid.*, p. 26, 37.

<sup>285</sup> *Ibid.*, p. 26.

canadien. Ce dernier n'est plus célébré pour la valeur de ses exploits militaires, mais plutôt pour le plan d'ensemble dans lequel s'insèrent ces actions. Iberville n'est plus tant un soldat qu'un visionnaire, voire un bâtisseur d'empire.

C'est par la fortune d'une rencontre entre notre héros et Cavelier de La Salle que l'auteur fait remonter les projets de grandeur d'Iberville. Ces deux personnages ont un point en commun, ils sont de ces hommes qui ont une vision pour l'immensité du territoire qui se trouve devant eux. « À tout le monde, ces pays apparaissent comme des terres d'exploitation, où l'on établira des postes aux points stratégiques pour en tirer des richesses à l'usage des vieilles contrées civilisées. Qu'il puisse s'y fonder une nation, personne n'y songe »<sup>286</sup>. Étendre les frontières de la nation canadienne, construire un empire, voilà le projet qui unira les deux héros.

Et c'est bien sûr les épaules de simples individus que repose ce projet d'envergure imposante. Que ce soit en raison de son manque de vision, de ces officiers qui ne cherchent dans la colonie qu'à prendre du galon, de la négligence dont elle fait preuve et de son manque chronique de ressources qui fragilisent les positions de la colonie, la France est présentée généralement comme un frein au développement du territoire. Ainsi est renforcée l'idée que l'agrandissement du territoire français en Amérique est l'affaire de quelques hommes visionnaires.

L'expédition à la baie d'Hudson en 1686 est donc la première occasion pour Iberville de mettre en action son plan d'empire nord-américain. Que cette expédition ait été financée par la Compagnie du Nord et qu'il s'agisse plutôt d'une querelle entre

---

<sup>286</sup> *Ibid.*, p. 13.

commerçants voulant s'approprier le lucratif commerce de la fourrure, notre héros s'en accommodera. Voilà surtout une occasion de déplacer vers le nord les jalons de la frontière septentrionale de la colonie française.

Il est vrai, Iberville a profité de cette manne que constitue le commerce de la fourrure. Mais contrairement à ceux qui profitent des ressources de la colonie pour se construire des fortunes personnelles, le héros de Daviault réinvestit le tout dans son projet. En fait, a-t-il d'autres choix ? La France ne soutient que misérablement la colonie. Ce revenu sera particulièrement nécessaire pour la colonisation de la Louisiane.

Autre nouveauté, l'ensemble des actions septentrionales est considéré comme un échec. Il ne peut en être autrement puisque les positions prises par d'Iberville retourneront du côté anglais quelques années plus tard. Avec le Traité d'Utrecht, la France sacrifiait « au dieu de la politique continentale » le travail du Canadien. Ne cherchant plus à démontrer à tout prix les capacités militaires du corsaire, l'auteur ne s'attarde ni sur le raid de Schenectady, ni sur la bataille du Pélican qui prennent plus allure d'anecdotes. Le premier événement parce qu'il ne s'inscrit pas dans la logique de construction qu'avance l'écrivain et le deuxième, parce qu'il sert de prélude à la prise du fort Nelson. À l'encontre de ce qui fut la tendance générale chez les auteurs canadiens jusqu'ici, les véritables capacités d'Iberville s'exprimeront par la construction de la Louisiane.

Notre héros va reprendre le projet initié par LaSalle. Les réussites du Canadien seront de plusieurs ordres. Ils sont d'abord scientifiques. Par sa rigueur, il rectifie

une foule de données géographiques erronées concernant la position du Mississippi, mais aussi de plusieurs villages amérindiens. Mais Daviault célèbre avant tout les talents de colonisateur et de visionnaire du corsaire. Qu'entrevoit Iberville pour le développement de sa colonie ? L'auteur nous apprend qu'il ne s'intéresse pas outre mesure aux mines et au commerce des fourrures. Malgré les plaintes des marchands montréalais, il n'encouragera jamais véritablement ce trafic. Il voit plutôt un développement agricole prospère et une solide activité de construction navale.

Mais le véritable objet de l'existence de la colonie se résume dans la concurrence qu'elle pourra faire aux colonies anglaises. Le Canadien est clair sur ce point : si rien n'est fait, les colonies anglaises prendront bientôt le contrôle du continent. Il met ainsi sur pied le projet de déplacer 24 000 familles amérindiennes à des positions stratégiques, comme un véritable rempart contre l'expansionnisme anglais. Daviault s'emporte. Le projet est grandiose et avant-gardiste. Voilà Iberville qui projette de s'emparer de Boston et New York. Mais avant, il ira attaquer les Antilles. Pour l'auteur, nul doute que les colonies anglaises sont sérieusement menacées. Iberville ne peut échouer. Mais voilà, devant la mort, le héros ne peut rien et l'échec de l'armada en Caroline assurera la survie des colonies anglaises. L'auteur est si envoûté par les réussites de son héros qu'il n'hésite pas à conclure : « la mort d'Iberville sonnait le glas de la puissance française en Amérique »<sup>287</sup>.

En définitive, Daviault pousse le culte de son héros encore plus loin. Du simple soldat, pratiquement invincible, il est vrai, et qui représentait tout le potentiel militaire de ses compatriotes, il devient un personnage incontournable de l'histoire de la

---

<sup>287</sup> *Ibid.*, p. 208.

colonie. Ses qualités de soldat et de marin, ajoutées à une vision géopolitique lucide, à des capacités d'administrateur, de politique et de diplomate, en font un personnage quasi surhumain. Devant un tel étalage de capacités, l'auteur s'enflamme. Iberville ne peut échouer. Seuls ses épigones peuvent anéantir ses efforts. La mort du Canadien l'empêche d'attaquer les principaux ports des colonies anglaises, voilà la chance qui sourit aux colons anglais. Car pour Daviault, la conclusion est évidente. Les colonies anglaises auraient été lourdement touchées. À tel point, que l'auteur suggère que la mort du héros est un coup fatal pour la survie de la Nouvelle-France.

Ainsi, les points discordants que l'on avait pu observer dans le premier chapitre s'expriment plus clairement chez les auteurs d'ouvrages romancés. Malgré une certaine unanimité sur ce que représentent les actions du « Jean Bart canadien », sa mémoire connaît une évolution. Principalement pour discréditer des accusations venant d'auteurs étrangers, mais surtout des documents historiques incriminants, certains auteurs canadiens voudront démontrer le caractère moral de leur personnage. Ils rejeteront ainsi une partie de l'interprétation garnélienne en minimisant l'importance d'un événement comme celui du raid de Schenectady pour rehausser celle d'un autre plus « propre », la bataille du Pélican. Nous sommes d'ailleurs en mesure de conclure à une communion d'intentions chez les auteurs religieux (Ferland, Desmazures et Potvin) ou qui leur sont sympathiques (Rousseau) sur cette question.

La fondation des premiers établissements louisianais demeure sans intérêt pour ces auteurs. Elle est d'une « monotonie énervante » car sans « coups d'éclat »<sup>288</sup>. Ceci confirme que l'on commémore Iberville exclusivement pour ses actions militaires,

---

<sup>288</sup> Potvin, *Le chevalier des mers...*, p.183.

celles-ci servant à démontrer les capacités des Canadiens de la Nouvelle-France. Mais il y a aussi une volonté de faire évoluer Iberville dans un cadre géographique plus familier. Que pouvait représenter cette lointaine Louisiane maintenant que le Canada était définitivement confiné au nord du 49<sup>e</sup> parallèle ?

Faisant bande à part, Pierre Daviault changeait les règles du jeu en présentant le Canadien plutôt comme un visionnaire, un rêveur, un bâtisseur d'empire que comme un soldat. Sans nier pour autant les qualités militaires de son héros, il bouleversait les fondements de base de sa commémoration. Ce faisant, il actualisait de manière frappante l'image de son héros en s'éloignant quelque peu de la simple image du héros-soldat si souvent présentée par l'historiographie canadienne-française<sup>289</sup>. Il annonçait aussi une évolution du message nationaliste inhérent aux actions d'Iberville. On ne fait plus que défendre la colonie devant les voisins anglais et amérindiens. On projette maintenant une domination pleine grandeur du continent et le confinement dans un espace restreint, voire l'élimination des colonies anglaises. Cette vision nationaliste plus « grandiose » connaîtra son apogée avec la publication, une dizaine d'années plus tard, d'*Iberville le conquérant* de Guy Frégault.

---

<sup>289</sup> Nous sommes alors à l'apogée du culte de Dollard Des Ormeaux, mais aussi d'autres personnages comme Madeleine de Verchères.

## Chapitre 4

### Le XXe siècle : grandeur et destruction du mythe Iberville

Le traitement de l'historiographie du XIXe siècle fournit ainsi les bases d'une critique qui servira, finalement, à la destruction du mythe Iberville. Pourtant, même si les germes de cette contestation sont présents depuis les années 1860, elle ne s'est pas encore matérialisée. Le mythe Iberville demeure entier. Quelques années seulement après la publication de la biographie de Desmazures, voilà qu'une statue du héros surplombe l'intersection des rues Saint-Jacques et Sainte-Cunégonde<sup>290</sup>. Et le début du vingtième siècle n'allait pas changer cet état de fait. Pourtant, pour les nouvelles générations d'historiens, l'heure de la description purement événementielle tire à sa fin. Maintenant que les principaux aspects de la carrière du corsaire sont établis, les auteurs portent le processus commémoratif au niveau suivant<sup>291</sup>. Il ne suffisait plus de simplement décrire les exploits d'un héros, il fallait maintenant en mesurer l'impact sur l'histoire nationale. Alors que Lionel Groulx articulait au début du siècle sa vision de l'exploit de Dollard des Ormeaux au Long-Sault autour de l'idée qu'il avait assuré la sauvegarde de la colonie, le plus célèbre biographe d'Iberville, Guy Frégault allait lui aussi tenter, au milieu du siècle, de donner une telle importance à son héros.

Parallèlement, la méthode historique se raffine et les sources sont de plus en plus accessibles, rendant ainsi plus difficile – comme nous l'avons vu au chapitre précédent – la dénégation des éléments troubles de la vie d'Iberville. En définitive la faillite du projet de Frégault, combinée avec l'effet pervers de l'étude de nouvelles

---

<sup>290</sup> L'inauguration officielle eut lieu en 1898 bien que la construction ait été achevée en 1894. Denis Martin, *Portraits de héros de la Nouvelle-France. Images d'un culte historique*, Montréal, Hurtubise, 1988, p.125. Une statue d'Iberville ornera aussi la façade du parlement de Québec à partir de 1923.

<sup>291</sup> L'aspect événementiel de la production historique ne disparaît pas complètement. Chez des auteurs comme Guy Frégault, par exemple, il existe toujours une volonté de vouloir rectifier certains faits, certaines dates.

sources sur la mémoire du héros, auront tôt fait de sérieusement entamer le mythe de l'aventurier canadien. Bien qu'à lire un ouvrage paru en 1930, l'image du héros semble encore à l'abri de tels outrages...

*Vers une refonte de l'image du héros*

Avec *Une épopée canadienne* (1930) de Charles de La Roncière (1870-1941), l'héroïsation d'Iberville et de ses frères atteint un sommet. En cela, l'auteur reflète tout à fait son époque et l'analyse qu'il propose, tout Français qu'il soit, s'inscrit parfaitement dans la production canadienne-française du début du 20<sup>e</sup> siècle. Reprenant plusieurs éléments qui avaient servi à la construction du mythe de Dollard, De la Roncière allait tenter de les appliquer aux actions d'Iberville et de ses frères.

Les points de comparaison sont nombreux. D'abord, il y a le lieu, d'où provient l'héroïsme des Le Moyne, Ville-Marie. Haut lieu mythique, la petite habitation n'est peuplée que par des personnages d'une vertu et d'un courage exemplaire. Influencé par la nature missionnaire de l'établissement et par les nombreux dangers qui le guettent, les habitants n'ont crainte d'aller au-devant de la mort pour le protéger. Les deux idées de base de la commémoration de la bataille du Long Sault, menace d'anéantissement de la colonie et le sacrifice des habitants pour la protéger, orientent le livre de la Roncière. Ainsi entre le père et ses fils en passant par Dollard, le but de toute action est le même : la sauvegarde de la colonie.

Les citations qui accréditent cette interprétation abondent dans le texte. Il y a d'abord Charles Le Moyne fils, qui, en 1689, après le massacre de La Chine, arrête la progression des assaillants iroquois. « Un contre dix, avec 100 soldats et 50 sauvages,



Charles Le Moyne de Longueuil allait à la boucherie ». Il se bat en désespéré. Sa troupe est décimée et lui blessé. « Mais, en brisant l'élan des Iroquois, il avait sauvé Montréal »<sup>292</sup>. La même idée de sacrifice aurait habité Iberville lors de la bataille du Pélican où l'auteur le dit prêt à mourir plutôt qu'à capituler<sup>293</sup>. Les membres de l'expédition de Schenectady sont eux aussi, toujours selon l'auteur, pris de tels sentiments : tous étaient « résolus à périr en cas d'insuccès »<sup>294</sup>.

Encore une fois, ce dernier événement demande une certaine clarification. Si, dans le cas de l'exploit de 1660, la responsabilité du massacre pouvait être imputée aux Amérindiens, l'idée que les Canadiens aient pu se rendre coupables de pareilles exactions à Schenectady en 1690 semble forcer l'auteur à les justifier. D'abord, il conclut à une certaine supériorité de la cause canadienne sur toute autre cause et propose ainsi une argumentation qui pourrait bien se rattacher au vieil adage selon lequel la fin justifie les moyens. Mais surtout il tient à comparer ces actions avec ceux que commirent – et que commettront – les Anglais. Pour mieux appuyer son argumentation, l'auteur enchaîne immédiatement avec le récit du siège de Québec de 1690 où les frères Le Moyne se signalent encore. Les hommes de Phips, convaincus de leur victoire, pensent déjà au butin qu'ils trouveront dans la ville et particulièrement chez les jésuites. « Qu'ils essayent, gondèrent les frères Le Moyne, nous nous ferons plutôt tous tuer à la porte de ces religieux que de souffrir qu'on leur fasse la moindre insulte »<sup>295</sup>.

---

<sup>292</sup> Charles Germain Marie Bourel de la Roncière, *Une épopée canadienne*, Paris, La Renaissance du Livre, 1930. p. 35.

<sup>293</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>294</sup> *Ibid.*, 39.

<sup>295</sup> *Ibid.*, p. 45.

À l'instar de ses compatriotes français, De la Roncière est plus volubile que la moyenne des auteurs canadiens sur la colonisation de la Louisiane. Admiratif des talents de notre personnage, le voilà qu'il qualifie la Louisiane de « l'une de nos plus belles aventures coloniales », précisément « parce qu'elles [les aventures] s'adressent au Cid Canadien »<sup>296</sup>. Il est particulièrement impressionné par la tentative du corsaire de conclure une alliance avec les nations amérindiennes de la région. Pour imager son propos, il parlera, en termes très contemporains, d'une Société des Nations amérindiennes<sup>297</sup>. Mais surtout, de la Roncière admire les plans de conquêtes qui permettraient d'anéantir définitivement la menace anglaise qui plane sur le Canada<sup>298</sup>. L'idée lui semble grande au point où il se sent à l'aise de dire : « Lui [Iberville], il ne rêve qu'à la grandeur de son pays. À l'ampleur de ses desseins, on dirait qu'il a bu de la poussière du cœur d'Alexandre »<sup>299</sup>. Le salut des colonies françaises est entre ses mains<sup>300</sup>. Malheureusement, la mort du héros amène l'échec de la tentative et « New York, qui tremblait à son approche, passait de la défensive à l'attaque »<sup>301</sup>.

Inlassablement, de la Roncière oriente son récit en fonction de la défense du Canada. S'inspirant visiblement du culte de Dollard des Ormeaux, l'auteur reprend les notions de perpétuel danger et de sacrifices individuels pour illustrer l'importance de la vie de ses héros. La seule différence se retrouve dans l'ennemi à affronter. Mais l'idée est claire :

Une colonie avait été sauvée par eux [les Le Moyne]; une autre leur avait dû la naissance ; une Société des Nations sauvage avait mis en relief leur diplomatie ; les colonies

---

<sup>296</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>297</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>298</sup> *Ibid.*, p.179-180.

<sup>299</sup> *Ibid.*, p.179.

<sup>300</sup> *Ibid.*, p.181.

<sup>301</sup> *Ibid.*, p.187.

britanniques avaient tremblé devant une poignée de Canadiens ; le Cid, parmi eux, avait trouvé un émule<sup>302</sup>.

Loin d'avoir trouvé écho chez cet historien français, les éléments troubles sont plutôt escamotés au profit de la glorification d'Iberville. Glorification qui, semble-t-il, ne pourrait être atteinte sans cette censure.

Mais le développement d'une méthode historique plus rigoureuse, combinée avec un imposant corpus de sources condamnait à court terme ces constructions de héros sans failles. Ainsi, le résultat est quelque peu différent avec la biographie de l'oblat Louis-Marie Le Jeune<sup>303</sup> parue sept ans après l'ouvrage de De la Roncière et ce malgré une réelle volonté de l'auteur de glorifier Iberville. Ici, les notions de sacrifice et de patriotisme sont tempérées, et cela, malgré les sympathies évidentes de l'auteur pour son héros. La différence se trouve justement dans la méthodologie employée. Loin de vouloir réinterpréter les sources se rapportant à son personnage, Le Jeune préfère les laisser parler. Or comme nous l'avons évoqué précédemment, ces sources ne sont pas toujours flatteuses pour la mémoire du corsaire.

Ainsi, il n'hésite pas à citer de grands pans de ses sources. Par exemple, la narration qu'il fait de l'expédition de 1686 est truffée de plusieurs pages de citations provenant de la relation du Chevalier de Troyes. Le récit de l'occupation des postes de la baie d'Hudson recèle, pour sa part, de nombreuses citations venant des rapports d'Iberville envoyés chez le ministre de la Marine, des journaux des aumôniers et autres participants aux expéditions. Pour ce qui est de la Louisiane, les nombreux

---

<sup>302</sup> *Ibid.*, p.246.

<sup>303</sup> Louis Le Jeune, *Le chevalier Pierre Le Moyne sieur d'Iberville*. Ottawa, les éditions de l'Université d'Ottawa, 1937. 252 pages.

documents rassemblés et publiés par Pierre Margry semblent alimenter l'histoire racontée par Le Jeune<sup>304</sup>.

Avec comme conséquence que le lecteur fait face à de nouveaux éléments, ces derniers jetant un éclairage différent sur la vie du héros. Ce que certaines de ces sources révèlent, c'est un Iberville qui combine affaires militaires et affaires commerciales. Nombre de documents qu'utilise le professeur de l'université d'Ottawa nous présentent un personnage qui ne craint pas de négocier auprès des autorités les conditions de ces expéditions; à savoir à qui reviendront les frais d'armement et des hommes, mais aussi le butin et le commerce. Aussi découvre-t-on les montants touchés par le Canadien et ses miliciens lors de certaines expéditions ainsi que les butins faits lors de la prise de navires marchands. Mais notre héros ne se contente pas de butin. Le voilà qui accapare le monopole de la compagnie du Nord et prend les traits d'un marchand de fourrures.

Il est évident que ces nouveaux éléments remettaient en cause l'interprétation nationaliste jusqu'ici prédominante. D'ailleurs à propos de l'ouvrage de Le Jeune, Maurice Lemire affirmait :

À l'époque où l'abbé Lionel Groulx proposait Dollard comme héros national à la jeunesse canadienne-française, il apparaît évident que l'oblat n'entendait pas susciter un antagoniste au vaincu du Long-Sault. En bon archiviste, il se laissait guider par les documents sans toujours songer à taire les petits côtés de son héros<sup>305</sup>.

<sup>304</sup> Pierre Margry, *Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique septentrionale, 1614-1698*, New-York, AMS Press, 1974 (1879-1888). 6 tomes. Le 4<sup>e</sup> tome est consacrée entièrement à l'aventure louisianaise d'Iberville.

<sup>305</sup> Maurice Lemire, « Le chevalier Pierre Le Moyne sieur d'Iberville, essai du père Louis-Marie Le Jeune », dans Maurice Lemire, dir. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. tome 2, Montréal, Fides, 1978. p. 223.

Pourtant dans les rares moments où l'auteur s'éloigne des sources, il tend à reproduire les exagérations de ces prédécesseurs. Il décrit ainsi son héros : « Sa constitution, de taille moyenne ou grande, a dénoté dans la suite la solide trempe du fer ou de l'acier [...] il a été remarquable par l'équilibre et la pondération de ses facultés : il possédait la maîtrise de soi et il dominait à son gré ses inclinaisons inférieures qu'il savait soumettre aux puissances supérieures »<sup>306</sup>. Le Jeune est tellement convaincu de la moralité de son héros qu'il doute de sa culpabilité dans son procès : « Malgré cet arrêt définitif, les effets de la sentence restèrent vains et caducs. De semblables litiges se peuvent produire et susciter, sans aboutir à nulle conclusion de certitude positive contre le véritable délinquant »<sup>307</sup>. Aussi, et malgré un portrait général qui démontre le double intérêt des campagnes d'Iberville, l'auteur n'en conclut pas moins à un magnanime patriotisme et à un désintéressement absolu<sup>308</sup>.

Il semble alors évident, qu'il y a une certaine opposition entre une volonté d'interprétation de l'auteur et sa méthode historique, qui tend à démontrer la difficulté de la commémoration de notre personnage en raison des trop nombreuses, ou trop explicites, sources disponibles. L'ouvrage de Le Jeune marque ainsi le début d'une transition entre la vision acritique du XIXe siècle et celle hyper critique de la fin du XXe siècle. La difficulté à concilier le travail des sources et une vision idéalisée du personnage devient une constante dans le traitement de la vie du Canadien. Le prochain biographe du corsaire, Guy Frégault, n'échappe pas à cette difficulté. Pourtant, il réussira – avec plus d'aplomb que Le Jeune – à nous présenter un héros tout aussi imposant.

---

<sup>306</sup> Le Jeune, *Le chevalier Pierre Le Moyne...*, p. 29.

<sup>307</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>308</sup> *Ibid.*, p. 230.

### *Iberville le Conquérant*

Selon plusieurs, *Iberville le Conquérant* demeure, encore aujourd'hui, l'ouvrage le plus important consacré à la carrière du Canadien. Best-seller dès sa publication en 1944, cette version remaniée de la thèse de doctorat du jeune Guy Frégault souleva l'enthousiasme chez plusieurs lecteurs<sup>309</sup>. On en apprécie d'abord la forme qui est celle d'une histoire « scientifique » et moderne, mais aussi l'interprétation générale qui permet de classer définitivement Iberville dans la catégorie des grands personnages de l'histoire canadienne.

Cette double appréciation des observateurs est le résultat d'un savant mélange d'influences qui orienteront les premiers pas de la carrière du jeune helléniste quelque peu forcé, par les circonstances internationales, à embrasser la profession historique<sup>310</sup>. Orienté par Lionel Groulx vers l'Université Loyola de Chicago et vers la tutelle de Jean Delanglez, l'apprenti historien découvre la méthodologie historique<sup>311</sup>. Plongé dans l'environnement historique américain, Frégault découvre une profession en mal de reconnaissance scientifique et qui institue des normes et des méthodes qui lui permettront de s'éloigner du littéraire pour se rapprocher du

---

<sup>309</sup> Plusieurs comptes rendus de cet ouvrage furent publiés dont : Georges Courrières, « Iberville le conquérant », *la Presse*, 3 juin 1944, p.32 ; Paul Ledouc, « D'Iberville le conquérant » *le Devoir*, 13 mai 1944, p.8 ; André Roy, « Iberville le conquérant », *l'Action catholique*, 13 juin 1944, p.4.

<sup>310</sup> Protégé de Mgr Chartier qui le voyait comme son successeur à titre de professeur de Grec à l'Université de Montréal, Frégault se voit contraint d'abandonner ce projet lorsque l'offensive allemande en France lui ferme les portes des universités françaises. Dans l'impossibilité de terminer son parcours académique, il se voit contraint de se tourner vers l'offre du chanoine Lionel Groulx – qui veut faire de lui son successeur comme professeur d'histoire – et quitte Montréal pour Chicago où il se familiarise avec les bases de la discipline historique. Jean Lamarre, *Le devenir de la nation québécoise : selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet (1944-1969)*. Sillery, Septentrion, 1993. p. 233-238.

<sup>311</sup> Jean Lamarre rappelle qu'aucun cours de cette nature n'était offert à cette époque par l'université de Montréal. *Ibid.*, p.235.

scientifique<sup>312</sup>. Il n'est donc pas faux d'affirmer que les premiers ouvrages de Frégault marquent un tournant dans l'historiographie québécoise<sup>313</sup>.

La deuxième influence, celle se rapportant à la signification des événements, est celle de Lionel Groulx. Bien qu'il faille se garder de conclure à une communion d'idées parfaite entre le maître et l'élève, il demeure que l'idée de base qui permet de comprendre la signification générale des actions d'Iberville découle d'un postulat primaire pensé par le chanoine. La Nouvelle-France – ou nous devrions dire la civilisation de la Nouvelle-France – progresse sous « l'impulsion de la double force toujours active dans notre histoire : force de stabilité et force d'expansion »<sup>314</sup>. Si avec *La Civilisation de la Nouvelle-France*, Frégault démontre la capacité de la nation canadienne à s'enraciner et à se développer comme une société « normale », avec *Iberville le Conquérant* il nous démontre sa volonté d'expansion. En soi, cette seule interprétation nous permet de situer l'ouvrage de Frégault en regard aux différents courants observés jusqu'à présent, en nous faisant supposer de l'importance de la colonisation de la Louisiane.

Traditionnellement, nous avons évoqué ce point précédemment, les auteurs canadiens avaient négligé de traiter de la Louisiane. Considérant notre héros avant toute chose comme un militaire, ils ne pouvaient que boudier cette aventure par son absence de coups d'éclat. Mais maintenant qu'Iberville ne représentait plus seulement « un bon

---

<sup>312</sup> Sur ce sujet, on peut consulter : Peter Novick, *That Noble Dream. The « Objectivity Question » and the American Historical Profession*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.

<sup>313</sup> Yves Zoltvany, « Iberville, Le Conquérant, essai de Guy Frégault », dans Maurice Lemire, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. tome 3, Montréal, Fides, 1978. p.490.

<sup>314</sup> Lamarre, *Le devenir de la nation...*, p. 246 et Guy Frégault, *Iberville le Conquérant*, Montréal, Guérin, 1996 [1944]. p.27.

animal de combat qui s'élançait tête baissée contre des positions ennemies... »<sup>315</sup>, mais incarnait plutôt une tendance nationale, celle de l'expansion, la colonisation de la Louisiane devait maintenant être située au cœur même de sa carrière. Clairement pour l'historien montréalais, les auteurs précédents n'avaient pas saisi l'importance des actions du corsaire. Raconter les exploits d'Iberville, aussi spectaculaires soient-ils, demeurait dans l'ordre du fait divers<sup>316</sup>.

Que doit-on retenir d'Iberville ? Selon Frégault, c'est sa lucidité<sup>317</sup>. Ses connaissances de la réalité géopolitique en font un visionnaire, comme en fait fi cette citation du corsaire :

Si la France ne saisit pas cette partie de l'Amérique, qui est la plus belle, pour avoir une colonie assez forte pour résister à celle de l'Angleterre qu'elle a dans la partie de l'est depuis Pescadoué jusques à la Caroline, la colonie anglaise qui devient très considérable s'augmentera de manière que dans moins de cent années, elle sera assez forte pour saisir de toute l'Amérique et en chasser toutes les autres nations<sup>318</sup>.

Ce document est à la base de toute l'interprétation de l'historien. D'abord, il identifie l'ennemi à abattre, les colonies anglaises. Ensuite il dévoile l'utilité – du moins l'une d'entre elles, que l'on devine la plus importante – de l'occupation de la vallée du Mississippi.

Ce n'est pas dans le seul but d'étendre l'empire français sur une nouvelle partie du continent américain qu'il désire une colonie de peuplement dans le Mississippi. Il voit le Canada menacé par la croissance redoutable des colonies anglaises et il sent que, si l'on ne rétablit pas l'équilibre des forces, tout est perdu<sup>319</sup>.

<sup>315</sup> Frégault, *Iberville...*, p. 64.

<sup>316</sup> *Ibid.*, p.28.

<sup>317</sup> *Ibid.*, p. 306.

<sup>318</sup> *Ibid.*, p. 305-306. Frégault propose aussi ce document dans l'histoire du Canada par les textes : Guy Frégault et Marcel Trudel. *Histoire du Canada par les textes*. 2<sup>e</sup> édition, Tome I. Ottawa, Fides, 1963. p. 59-61.

<sup>319</sup> *Ibid.*, p.361.



Ce que recherche le héros, c'est une Angleterre amoindrie « parce qu'ainsi l'exige la sécurité du Canada, sa patrie »<sup>320</sup>. Si la portée nationaliste de ce message est évidente, il faut surtout y voir le changement d'attitude observé précédemment chez Daviault. D'un nationalisme, que nous qualifierons de traditionnel, véhiculant des notions de survivance et de défense du territoire laurentien, nous évoluons vers un nationalisme plus triomphant, plus actif, plus conquérant<sup>321</sup>.

C'est ainsi que Frégault articule sa vision des actions de son héros autour de l'idée de la conquête prochaine du Canada par des colonies voisines démographiquement plus importantes. Lorsque l'on connaît toute l'importance accordée par l'école néo-nationaliste aux conséquences désastreuses de la Conquête, la rencontre d'un personnage historique qui tente d'éviter l'inévitable<sup>322</sup> dut laisser une forte impression sur l'auteur. De plus, cette idée qu'un Canadien ait pu agir en conquérant plutôt qu'en « survivant » s'inscrivait entièrement dans sa pensée historique, inspirée par le personnalisme issu de l'*Ordre Nouveau*.

Pour résumer grossièrement, à l'instar de Lionel Groulx, Frégault projette dans l'histoire le futur de la nation canadienne de son temps. Pour le premier la lente appropriation du sol avait permis à la nation canadienne de survivre à la conquête. Par conséquent, les Canadiens devaient rester en tout point fidèles à leur tradition. À cette idée de continuation s'oppose une urgence de vivre et d'agir chez le jeune historien<sup>323</sup>. L'interprétation de la carrière du corsaire prend tout son sens.

---

<sup>320</sup> *Ibid.*, p.362.

<sup>321</sup> Christian Roy, « Le personnalisme de l'*Ordre Nouveau* et le Québec » *Revue d'histoire d'Amérique française*, vol.46, no 3 (hiver 1993) : p. 475-476.

<sup>322</sup> *Ibidem*.

<sup>323</sup> Lamarre, *Le devenir de la nation...*, p. 241. et Roy, « Le personnalisme... », p. 476.

Autre caractéristique de cette influence : il ne s'agit plus de faire de son héros un personnage sans faille. Frégault tient à ramener son personnage à une dimension plus humaine<sup>324</sup>. Iberville est un être déterminé. Que cette détermination « s'affirme avec une dureté impitoyable et anime des campagnes conduites avec la dernière vigueur, on n'a qu'à se rappeler les événements du raid de Schenectady ou de l'expédition de Terre-Neuve pour en demeurer convaincu »<sup>325</sup>. D'ailleurs, il ajoute : « C'était la guerre avec ses inévitables conséquences pour les vaincus. Iberville c'est clair, acceptait ces conséquences comme il acceptait la guerre elle-même, en soldat »<sup>326</sup>. « Iberville n'était ni un saint ni un croisé, mais tout simplement un homme de guerre intrépide et intelligent »<sup>327</sup>. Nous nous retrouvons devant un net rejet du portrait tracé précédemment même si, en définitive, le héros ne perd rien de son intrépidité. De plus, la culpabilité du marin dans l'affaire de « rapt et séduction » ne fait pas de doute ici : « il paraît bien difficile de ne pas donner tort à d'Iberville. Le clan Le Moyne ne manquait pas de puissance à l'époque. Il fallait que l'évidence fût nettement contre Pierre Le Moyne pour qu'il se vît condamner après un procès qui avait duré deux ans »<sup>328</sup>.

Néanmoins, s'il fallait décrire Iberville, en peu de mots, l'équilibre serait le mot clé : « équilibre entre audace et sens pratique, entre lucidité et détermination »<sup>329</sup>. En cela Frégault fait de son héros le Canadien idéal du XVIIIe siècle, ni agriculteur,

<sup>324</sup> Lamarre, *Le devenir de la nation...*, p. 245.

<sup>325</sup> Frégault, *Iberville...*, p. 63.

<sup>326</sup> *Ibid.*, p. 234

<sup>327</sup> *Ibid.*, p. 233

<sup>328</sup> *Ibid.*, p. 60

<sup>329</sup> *Ibid.*, p. 62.

explorateur ou missionnaire, mais plutôt « une sorte d'homme idéal, véritable modèle d'équilibre »<sup>330</sup>.

Pour le reste, le livre de Frégault demeure une « biographie événementielle »<sup>331</sup> qui ne se démarque pas énormément des autres productions. Outre l'impressionnant travail de source qui permet à l'auteur de rectifier nombre de dates et d'interprétations de ses prédécesseurs, l'ouvrage laisse une impression de déjà vu. La structure même de l'ouvrage reflète un traitement événementiel. Ainsi, non seulement chaque chapitre correspond-il à une campagne, à une expédition, mais une bonne partie du premier chapitre est consacrée à la vie de Charles Le Moyne<sup>332</sup>. D'ailleurs, si l'historien avait pu tirer de la partie méridionale de la carrière du corsaire une ligne directrice, la partie septentrionale le laisse perplexe. Incapable de retrouver une même ligne directrice, il est condamné à faire ce que ses prédécesseurs avaient fait avant lui, du fait divers.

Il est très probable que cette incapacité reflète les convictions nationalistes qui orientent son écriture. Loin d'être dupe, Frégault réalise bien toute l'importance des enjeux économiques qui motivent la plupart des expéditions d'Iberville et des intérêts que ce dernier en retire. N'ira-t-il pas jusqu'à dire que l'État avive l'intérêt du commandant, pour la campagne de Terre-Neuve, « en faisant intervenir sa cassette dans l'affaire »<sup>333</sup>. Pourtant, l'impression qui subsiste est que l'auteur n'a pas poussé

---

<sup>330</sup> Lamarre, *Le devenir de la nation...*, p. 245.

<sup>331</sup> *Ibid.*, p.246.

<sup>332</sup> Les titres des chapitres en disent long sur la structure traditionnelle de l'ouvrage : De père en fils, Campagnes à la Baie James et à la Baie d'Hudson, Raids et tentatives, Campagnes au nord et à l'est, La dernière campagne à la Baie d'Hudson, L'exploration du Mississippi, Les dernières années. Les sous-titres qui divisent ces mêmes chapitres sont tout aussi révélateurs, car ils indiquent presque uniquement des événements militaires.

<sup>333</sup> Frégault, *Iberville ...*, p. 178.

sa logique à fond. Car effectivement, si le corsaire est à la recherche de possibilités de commerce comme l'affirme l'auteur à quelques reprises, pourquoi continuer la narration dans une optique purement militaire ? Yves Zoltvany a affirmé que l'impossibilité devant laquelle se retrouvait l'étudiant de pouvoir consulter les archives françaises l'aura empêché de voir l'ampleur du phénomène<sup>334</sup>. Cette hypothèse est fort plausible. Mais il est tout aussi probable qu'une certaine idéologie nationaliste, cherchant à démontrer l'utilité des actions d'Iberville pour la nation, aura influencé Frégault. Voilà ce qui expliquerait la tendance de l'auteur à vouloir ramener les coups de son héros à des considérations militaires et stratégiques<sup>335</sup>.

Lors d'une entrevue accordée à Jean Lamarre dans le cadre de la production du livre *Le devenir de la nation québécoise*, Lilliane Frégault, la veuve de Guy, a affirmé que pour son mari, Iberville, Canadien de naissance, devait être substitué à Dollard des Ormeaux comme héros national. La signification qu'il donne à l'aventure « ibervillienne » confirme sans doute cette volonté. À l'image de Dollard qui, selon une narration héroïque, s'était porté au-devant de la menace pour sauver la colonie, Iberville voyant venir le danger de l'accroissement des colonies anglaises allait, par l'établissement de la Louisiane, tenter, lui aussi de sauver le Canada. Somme toute, voilà un portrait certes plus lucide, mais engendré dans une volonté tout aussi importante de vouloir donner à l'histoire canadienne un héros !

---

<sup>334</sup> Zoltvany, « Iberville, le conquérant... », p.490.

<sup>335</sup> Le cas de Terre-Neuve est probant à cet égard. Alors que Frégault nous entretient sur la volonté qu'avait Iberville, depuis quelques années, de profiter du commerce de la morue, sa conclusion semble quelque peu contradictoire sur la réelle portée de l'aventure : « Or en réalité – et c'est là que la situation devient grave – ces deux menaces qui se précisent de part et d'autre du golfe n'en font qu'une. Ce qui est en péril, c'est là liberté de navigation dans l'entrée du Saint-Laurent. » Frégault, *Iberville...*, p. 410.

*La fin du mythe Iberville*

*Iberville le Conquérant* allait être la dernière grande tentative d'interprétation des actions du Canadien. Il n'est pas question ici d'affirmer que notre héros disparaît de la production historique canadienne<sup>336</sup>, mais plutôt que personne ne songe sérieusement à sortir des sentiers battus. Au contraire : une majorité d'auteurs de manuels scolaires, d'histoires générales et d'ouvrages jeunesse opteront pour une vision plus traditionnelle. La carrière du Canadien se résume à une série de faits d'armes qui dans l'ensemble transmettent l'image du soldat invincible. Néanmoins, certains traitements méritent que l'on s'y attarde brièvement. Au premier rang vient la série télévisée *Iberville* produite par Radio-Canada qui fera connaître, à une nouvelle génération de Canadiens, leur compatriote. Mais auparavant, terminons notre analyse de la production écrite.

Il est difficile, voire tout simplement impossible, de s'intéresser à l'historiographie du 20<sup>e</sup> siècle sans s'arrêter aux écrits de Lionel Groulx. Dans le contexte de notre étude, il est d'autant plus intéressant de le faire, compte tenu du parti pris de l'historien pour cet autre héros de la Nouvelle-France qu'est Dollard des Ormeaux. Sa vision d'Iberville s'est construite et élaborée sur plusieurs années et nous avons ainsi pu retracer des écrits sur le héros entre 1941 et 1958. Le chanoine est d'abord impressionné par les capacités physiques du soldat et de ses compatriotes. Voilà pourquoi il consacre, en 1941, un article à l'expédition de 1686 à la baie James. Ainsi, cette expédition, « l'une des plus audacieuses accomplies sous le régime français » permet-elle d'admirer « l'endurance morale » et la « vigueur physique de

---

<sup>336</sup> La « popularité » d'Iberville semble se maintenir pendant une bonne partie du 20<sup>e</sup> siècle. La consultation d'ouvrages généraux et de revues, comme le *Bulletin de recherches historiques*, confirme nos dires.

cette race de mangeurs de routes »<sup>337</sup>. D'ailleurs, Groulx consacre une plus grande partie de cet article au voyage entre Montréal et la baie James qu'à la prise des trois forts<sup>338</sup>. Cette interprétation est réitérée dans son *Histoire du Canada*, où elle sera notamment appliquée à la conquête de Terre-Neuve<sup>339</sup>.

Contrairement à Frégault, Groulx ne tente pas d'analyser la portée des exploits d'Iberville. Dans les faits, il semble douter de l'impact qu'ils auront vraiment sur l'évolution de la colonie. La lecture de *Notre grande aventure*, ouvrage d'abord paru en 1958 qui rassemble des notes et cours et de petits textes publiés antérieurement, confirme cette analyse. Malgré sa connaissance du travail de Frégault, Groulx y va de cette affirmation significative : « Que resterait-il de l'étonnante expédition [Terre-Neuve] ? Un souvenir à peine [...] À quoi servait de reprendre aux Anglais tant de places et de territoires si l'on n'avait ni les moyens, ni la volonté de les garder ? »<sup>340</sup>. Pour l'auteur, ce n'est que « dépense d'héroïsme en pure perte »<sup>341</sup>. Bien que cette conclusion fasse allusion à l'expédition sur Terre-Neuve, on comprend qu'elle pourrait tout aussi bien s'appliquer aux exploits de la baie d'Hudson. D'ailleurs, le chanoine n'aborde pas le sujet de la colonisation de la Louisiane, évitant ainsi de se prononcer sur l'interprétation de celui qui sera son successeur à l'Université de Montréal. Contrairement à ce dernier, Groulx propose une vision résolument centrée sur le territoire laurentien et revient à une vision que cherchait à éviter Frégault en faisant un récit à portée géographique et stratégique plus large.

<sup>337</sup> Lionel Groulx, « L'expédition du Chevalier de Troyes, en 1686, à la baie d'Hudson », *l'Action nationale*, 17 (avril 1941), p. 275.

<sup>338</sup> Les pages 275 à 281 sont consacrées au voyage et les pages 282 à 286 à la prise des forts.

<sup>339</sup> Lionel Groulx, *Histoire du Canada français depuis la découverte*. Montréal, l'Action nationale, 1950. p. 168 et 180.

<sup>340</sup> -----, *Notre grande aventure*, Montréal, Fides, 1976 [1958], p.212.

<sup>341</sup> *Ibidem*.

Si Groulx considère Iberville comme un des héros de la période de guerre de 1686-1730, il n'est pas dupe des visées personnelles du corsaire<sup>342</sup>. Il dira dans *Notre grande aventure* : « Esprit à la fois idéaliste et pratique, il fera mentir la légende qui veut que les héros meurent pauvres. L'éparpillement de son effort ne l'empêche pas de laisser à sa veuve et à ses enfants un héritage princier »<sup>343</sup>. Double portrait qui nous présente un homme de guerre et un homme d'affaires. Voilà qui pourrait nous faire conclure que le deuxième aspect n'empêche plus une certaine glorification du premier et cela même chez les auteurs les plus nationalistes. L'enrichissement ne serait finalement qu'un autre signe des qualités supérieures du héros.

Semblable son de cloche chez Gustave Lanctôt (1963) qui, en plus du sempiternel retour sur les capacités militaires d'Iberville, rappelle les autres aspects de ses conquêtes. Tout comme Frégault et Groulx, il conclut que le véritable intérêt des campagnes de la Baie d'Hudson et de Terre-Neuve est commercial. D'ailleurs, c'est Iberville qui *dirige* le commerce des fourrures et sa demande pour obtenir le poste de gouverneur de Plaisance répond à cette même volonté d'établir un commerce, cette fois autour de la pêche à la morue. Lanctôt remet aussi en cause la hardiesse du héros en proposant que ce dernier n'avait pas pris part à l'expédition de 1686 seulement pour s'occuper des intérêts familiaux, mais aussi pour échapper à son procès pour « rapt et séduction »<sup>344</sup>. Ainsi, sans vouloir diminuer le personnage, l'on n'hésite plus à évoquer ses côtés plus troubles.

---

<sup>342</sup> « Une seule frontière tient bon : celle de la Baie d'Hudson où Iberville, assisté de ses frères, inaugure sa prodigieuse fortune ». Groulx, *Histoire du Canada...*, p. 170-171.

<sup>343</sup> Groulx, *Notre grande aventure...*, p.200.

<sup>344</sup> Gustave Lanctôt, *Histoire du Canada*. Tome II. Montréal, Librairie Beauchemin, 1963. p. 127.

Référence ultime pour bien des personnages de l'histoire canadienne, le Dictionnaire biographique du Canada contient probablement la dernière véritable tentative de compréhension de la carrière du héros. Le changement de ton est manifeste. Critique des productions précédentes, la notice écrite par Bernard Pothier (1969) propose une série de pistes de recherche capables de remettre sérieusement en cause la réputation d'Iberville. À la base de l'article, une constatation qui le démarque des travaux que nous venons de voir : « il serait sans doute opportun d'entreprendre une nouvelle biographie exhaustive de Le Moyne d'Iberville »<sup>345</sup>. Pothier rejette *de facto* que les contributions précédentes – comme la sienne d'ailleurs – puissent être considérées comme définitives. Pour motiver cette affirmation, il renvoie aux intérêts commerciaux d'Iberville qu'il ne peut totalement cerner, mais qu'il juge incontournables pour la compréhension de la carrière du Canadien<sup>346</sup>. De la baie d'Hudson jusqu'à la Louisiane, où lui et ses frères « décidèrent apparemment d'accaparer toutes les branches du commerce », cet élément joua un rôle important dans leurs actions. Voilà pourquoi il est convaincu de la nécessité d'« une compréhension plus exacte des ambitions commerciales d'Iberville et une relation plus complète des transactions auxquelles il se livra dans ce domaine »<sup>347</sup>. Autant d'éléments qui ne furent jamais réellement abordés par ses prédécesseurs.

Outre cette profession de foi, l'auteur revient sur un des plus vieux tabous de la commémoration, la teneur morale des expéditions. Il parle ainsi de trahison et de

---

<sup>345</sup> Bernard Pothier, « Le Moyne d'Iberville et d'Ardillères, Pierre » dans *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969. p. 416.

<sup>346</sup> « Bien qu'il ne soit pas facile de découvrir avec exactitude l'importance de ses intérêts, ni jusqu'à quel point ses projets commerciaux affectèrent ses opérations militaires, il est évident qu'ils étaient considérables et remontaient au moins à l'époque de ses premières armes à la baie d'Hudson. » *Ibid.*, p. 415.

<sup>347</sup> *Ibid.*, p.416.



bassesse, domaines dans lesquels « Iberville lui-même se tailla une réputation... »<sup>348</sup>. Il ajoute que les méthodes utilisées avaient si bien été calquées sur celles des Amérindiens qu'« ils étaient devenus aussi impitoyables, sinon plus, que les Iroquois eux-mêmes »<sup>349</sup>.

À défaut de pouvoir lui-même mener à bien une biographie plus exhaustive, Pothier avait bien su mettre en lumière les aspects oubliés ou censurés de la vie du marin. Mais sa conclusion fait aussi voir un autre problème de commémoration que nous laissions deviner déjà les écrits du chanoine Groulx. Sans détour, il amène le problème : « Le fait le plus étonnant lorsqu'on analyse la carrière de cet homme remarquable est que, malgré son énergie indomptable, ses capacités exceptionnelles et ses actes d'un héroïsme incroyable, il soit resté si peu de chose pouvant servir à assurer la permanence de la domination française en Amérique »<sup>350</sup>. Ainsi, dans l'optique de notre étude sur la trajectoire mémorielle du héros, l'article de Pothier fait presque office de bilan.

Ce dernier point se rapportant à l'aspect éphémère des conquêtes d'Iberville s'inscrit désormais parmi les problèmes associés à sa commémoration. Presque imperceptible dans les écrits du XIXe siècle, ce thème est beaucoup plus présent au XXe. N'en déplaise à Guy Frégault, Pothier nie avec autorité la portée à long terme des exploits d'Iberville.

Mais à l'heure où l'histoire devient sociale et économique et où la population et la vie quotidienne prennent le devant de la scène historique, au détriment des héros et de

---

<sup>348</sup> *Ibid.*, p. 408.

<sup>349</sup> *Ibid.*, p. 409.

<sup>350</sup> *Ibid.*, p.417.

leurs exploits, l'attrait commémoratif d'Iberville décline rapidement. Quoique les nouveaux éléments mis en lumière, tel l'aspect économique, auraient pu intéresser quelques historiens de la nouvelle génération, rien de tel ne se produit. Ainsi, à l'instar de bien d'autres parmi ses confrères et consœurs du panthéon des gloires canadiennes, Iberville disparaît presque totalement de l'historiographie sinon pour quelques mentions.

Mais nous ne pouvons constater une disparition complète puisque, comme nous le mentionnions précédemment, certains ouvrages – principalement des ouvrages écrits pour la jeunesse – continueront d'héroïser Iberville durant cette période<sup>351</sup>. La plus importante contribution dans ce registre se fera par l'entremise d'un autre médium. C'est ainsi, qu'il nous faut absolument aborder la production télévisuelle *Iberville* qui contribua sûrement plus que la majorité des œuvres jusqu'ici analysées dans ce chapitre à faire connaître le héros canadien. Produite à grands frais, ce téléroman historique devait être, en 1968, la première série produite en couleur par Radio-Canada / CBC et il fut diffusé dans les deux langues officielles<sup>352</sup>.

Écrite par Jean Pellerin, la dramatique relate les années qui ont précédé l'expédition de 1686, mais surtout les années à la baie d'Hudson. Elle culmine avec la bataille du Pélican et la prise du fort Nelson. Iberville y évolue comme un justicier. Devant les injustices et les intrigues, il intervient pour que justice soit faite. La conquête des

---

<sup>351</sup> Il faut compter trois ouvrages jeunesse : Alphonse Fortin, *Une famille de héros*, Montréal, Fides, 1958. 53 pages ; Jacques A. Lamarche, *Pierre Le Moyne d'Iberville*, Montréal, Lidec, 1999. 62 pages ; Louis-Martin Tard, *Pierre Le Moyne d'Iberville : le conquérant des mers*, Montréal, XYZ, 1995. 208 pages ; ainsi qu'un ouvrage de vulgarisation anglophone : Nellis Maynard Crouse, *Le Moyne d'Iberville : Soldier of New-France*, Toronto, Ryerson Press, 1954. 280 pages.

<sup>352</sup> Nous n'avons pu visionner qu'une infime partie de la série. Notre analyse est plutôt issue d'écrits (livre et manuscrit) produits en marge de la série. Puisque ces écrits sont à la base de la série télévisée, nous ne croyons pas que notre analyse souffrira de cette contrainte.

postes de la Baie d'Hudson répond à cette dynamique alors qu'il faut rétablir la vérité compromise par la supercherie de Radisson. Le groupe des intrigants comprend bien sûr les Anglais et les Iroquois, mais aussi des autorités coloniales (La Barre, Perrot, Callières) et des instances métropolitaines affligées d'une incompréhension étonnante des réalités canadiennes. On revient donc à un schéma d'opposition déjà vu précédemment, entre les Canadiens et les autres. En 1690, lorsqu'après de nombreux contretemps, la couronne propose finalement à Iberville la prise du fort Nelson, il hésite. Pourquoi ? Parce qu'on lui adjoint des soldats réguliers. Or seuls les Canadiens peuvent mener à bien une telle entreprise<sup>353</sup>. L'échec de l'expédition est d'ailleurs imputé à ces soldats métropolitains<sup>354</sup>.

La férocité militaire des Canadiens est de nouveau confirmée. Les Canadiens ne connaissent pas le principe de la négociation. Pour eux, seule une conquête pure et simple est envisageable<sup>355</sup>. Lorsque le gouverneur La Barre hésite à répliquer à la suite d'une attaque des Iroquois, Iberville entreprend de faire signer dans la population canadienne une requête en faveur de la guerre. Signe, une fois de plus, que la population et les autorités ne sont pas sur la même longueur d'onde.

L'intrigue de cette fiction nous ramène donc sur des sentiers battus. Nous sommes devant un récit qui s'articule autour des événements de la baie d'Hudson, autour de la notion de défense du Canada et qui évite le plus possible les points sensibles. En digne représentant du peuple canadien, Iberville semble posséder la vérité. Il ne s'implique que dans des causes justes et le résultat de ses actions ne peut qu'être

---

<sup>353</sup> Jean Pellerin, *Pierre Le Moyne d'Iberville, héros canadien*, Montréal, Ici Radio-Canada, 1968 p. 82 et 91.

<sup>354</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>355</sup> *Ibid.*, p. 64 et 97.

bénéfique pour ses compatriotes. Ni plus, ni moins, il devient l'ultime défenseur du Canada et de ses habitants.

### *Une dernière polémique*

Avec la notice biographique de Pothier, qui semblait mettre la table pour une réinterprétation du personnage que fut Iberville, l'heure ne semble plus à sa glorification. Bien au contraire, ses « petits côtés » auront bientôt tendance à monopoliser sa mémoire.

Le phénomène prend particulièrement de l'ampleur à la fin du XXe siècle au point de susciter une petite polémique ; polémique qui devait cependant se tenir en dehors des cercles professionnels. Dans une série d'ouvrages, d'une portée plus ou moins importante, des événements comme le procès pour « rapt et séduction », mais aussi des aspects comme la cruauté de ses actions noirciront l'image du personnage.

Il y aura d'abord la publication en 1987 du roman *Le Moyne Picoté*<sup>356</sup>, de Agnès Guitard. Bien que l'analyse de ce récit n'amène pas de nouveaux éléments à notre étude, le seul fait qu'il soit articulé autour du procès contre Iberville est signe de cette nouvelle tendance à exposer les petits côtés du héros. Il y a aussi l'ethnologue Guy Giguère qui, une quinzaine d'années plus tard, s'intéressa au côté plus sombre de l'histoire du Québec. Après avoir publié en 2002, *La scandaleuse Nouvelle-France : histoires scabreuses et peu édifiantes de nos ancêtres*, il récidive l'année suivante en publiant *Honteux personnages de l'histoire du Québec*, dans lequel il n'épargne pas Iberville. S'intéressant lui aussi au procès pour « rapt et séduction », il raconte

---

<sup>356</sup> Agnès Guitard, *Le Moyne Picoté : Un procès pour rapt et séduction contre Pierre Le Moyne d'Iberville*, Montréal, Québec/Amérique, 1987. 470 pages.

comment l'accusé a pu facilement échapper aux procédures judiciaires en raison du prestige de sa famille et de l'importance des actions qu'il menait dans le nord de la colonie<sup>357</sup>. Giguère revient à la charge quelque temps après dans un hebdomadaire montréalais<sup>358</sup> lorsqu'on lui demande de faire un palmarès des personnages scandaleux de l'histoire du Québec. S'y trouvent l'intendant François Bigot, Madeleine de Verchères, Iberville, John Caldwell et Adolphe Tourangeau. Au sujet du corsaire, l'ethnologue ajoute qu'il est scandaleux d'avoir retardé le procès pour ne pas entacher sa réputation. Il s'explique : « Ce que d'Iberville a fait est monstrueux. Il a séquestré une femme, lui a fait un enfant...Son histoire montre que même s'il fait partie de l'élite, un humain demeure un humain »<sup>359</sup>.

Beaucoup plus préjudiciable à la mémoire du héros sera le prochain ouvrage, intitulé *Nouvelle-France. La grande aventure*. Dans ce recueil de textes d'abord publiés dans le quotidien *Le Soleil* de Québec, le journaliste Louis-Guy Lemieux, retrace à travers une série de chroniques, l'histoire de la Nouvelle-France de sa fondation jusqu'à la bataille fatidique des plaines d'Abraham. S'il est capable d'admiration devant certains personnages de l'histoire de la Nouvelle-France, il n'est que peu enthousiaste devant Iberville. Le titre de sa chronique *Grandeur et misère d'un héros* reflète bien son embarras devant la vie du corsaire.

Il faut cependant lire l'introduction de la chronique pour comprendre sa portée assassine. Nous la présentons intégralement :

L'histoire officielle le présente ainsi : Pierre Le Moyne d'Iberville, soldat, capitaine de vaisseau, explorateur,

<sup>357</sup> Guy Giguère, *Honteux personnages du Québec*, Montréal, Stanké, 2002. p. 48-51.

<sup>358</sup> *Dernière Heure*.

<sup>359</sup> Benoit Voyer, « Le top 5 de la honte au Québec » dans *Dernière Heure*, vol. 9, no. 44 (18 janvier 2003), p. 21-23.

colonisateur, chevalier de Saint-Louis, corsaire et trafiquant. La même histoire ajoute qu'il est le fils le plus célèbre de la Nouvelle-France. Pour faire un portrait plus pointu, on pourrait ajouter qu'il a sur les mains le sang de dizaines de civils innocents de la Nouvelle-Angleterre, qu'il servait à ses ennemis une médecine de guerre encore plus cruelle que celle apprise auprès de ses amis indiens et que sa loyauté à la Couronne de France n'était surpassée que par sa cupidité. Enfin, pour dire toute la vérité, notre héros a commencé sa brillante carrière en violant une jeune fille de bonne famille de Montréal.<sup>360</sup>

La grandeur du héros, c'est la bataille du Pélican. Ses misères sont ses actions envers Picoté de Belestre et l'impitoyabilité de ses actions militaires. La condamnation de l'auteur est sans appel :

Sa grandeur ne peut cacher la misère qui entache ses exploits. Le corsaire se bat comme un pirate, il ne fait pas de quartier. Il ne fait pas toujours la différence entre un soldat en armes et un pauvre paysan et sa famille. Bien avant la déportation des Acadiens, d'Iberville et ses féroces miliciens canadiens raseront des villages entiers en Nouvelle-Angleterre et à Terre-Neuve<sup>361</sup>.

Dans l'esprit de l'auteur, l'intrépidité du personnage n'est surpassée que par ses mœurs douteuses, sa cruauté et sa cupidité.

Mécontent de ce genre de traitement, l'écrivain Claude-Marc Bourget publiera, en 2006 dans les pages de la revue conservatrice *Égards*, une virulente réplique, dans une volonté de réhabiliter le personnage. Il dira de son travail que « le point central n'est pas d'attester la teneur d'Iberville en altruisme et en humanité, ni de lui pardonner quoi que ce soit et ses offenses. Pierre Le Moyne, en son corps, son esprit, son sang, l'homme Iberville, ses guerres ou sa légende ont peu de place, en réalité, dans cette affaire éminemment contemporaine »<sup>362</sup>. Affirmant que certaines facettes de son héros peuvent choquer « en ces temps de pacifisme transcendantal, de

<sup>360</sup> Louis Guy Lemieux et André Philippe Côté, *Nouvelle-France, la grande aventure*, Septentrion, Sillery, 2001. p.79.

<sup>361</sup> *Ibid.*, p.82.

<sup>362</sup> Claude Marc Bourget, « Lumières et réactions sur Le Moyne d'Iberville », *Égard*, no.11 (printemps 2006), p. 91.

*cocooning* et d'asthénie, spécialement au pays des forces désarmées, des serpents-pleureurs et des hommes joyeux »<sup>363</sup>, l'auteur articule sa réplique autour de quatre points. Il cherche, entre autres choses, à replacer dans leur contexte historique et à atténuer l'impact des accusations, trouvées dans les articles de Pothier et Lemieux, de cruauté, de piraterie, de viol et de cupidité.

Cette réplique, dont la nature semble nous ramener plusieurs années en arrière, aura néanmoins le mérite de rappeler que les questions de morales et d'intérêts personnels auront durablement été associées à l'image du marin et un frein à son édification.

À ces éléments qui relèvent plutôt du XIXe et du début du XXe, s'ajoute au cours du XXe siècle un autre problème commémoratif : la réelle importance dans l'histoire canadienne des réalisations du corsaire. Malgré la volonté d'un auteur, comme Guy Frégault, de réinterpréter l'impact de la carrière d'Iberville pour en faire un des plus grands héros de cette histoire, nous ne pouvons que constater l'échec de ce traitement nationaliste nouveau genre.

---

<sup>363</sup> *Ibid.*, p. 66.

## Conclusion

D'emblée, une conclusion s'impose, Pierre Le Moyne d'Iberville laissa peu d'historiens indifférents. Personnage imposant, il s'inscrit rapidement, dans les premières histoires du Canada, comme un acteur incontournable d'une époque mouvementée. À première vue, tous les éléments nécessaires à une belle carrière posthume semblent réunis. À commencer par la vie même du héros empreinte d'une vitalité impressionnante et remplie d'exploits pour le moins spectaculaires. De plus, puisqu'Iberville et ses acolytes furent volubiles sur leurs exploits, plusieurs documents furent disponibles pour les chercheurs, ce qui devait, en théorie, assurer sa renommée. D'ailleurs, l'ouvrage qui servit de référence à plusieurs auteurs du XIXe siècle, *Histoire et description de la Nouvelle-France* de François-Xavier Charlevoix (1744) trace un portrait somme toute flatteur du Canadien.

La commémoration du héros démarre d'ailleurs sur les chapeaux de roue. Grâce à François-Xavier Garneau, Iberville devient une figure centrale de l'histoire dès les années 1840. Le corsaire représente l'exemple parfait des capacités militaires du peuple canadien. Le petit nombre de participants aux expéditions et les difficiles voyages dans des pays inhospitaliers étaient pour l'historien des signes de la détermination et de la force de caractère de ses compatriotes. En ce milieu de XIXe siècle où nombre d'intellectuels canadiens-français craignaient pour la survie du groupe francophone en Amérique, la présentation de telles aventures illustre brillamment la capacité de survie du groupe. Ainsi, jusqu'aux années 1930, les principales interprétations ne font que reprendre et étoffer – souvent d'exagérations – celle élaborée par Garneau.



Cas intéressant, la mémoire d'Iberville en est une parsemée d'ambiguïtés où la démesure des exploits du sujet ne suffit pas à lui assurer une égale grandeur posthume. Dès 1865, avec la publication du *Cours d'histoire du Canada* de Jean-Baptiste-Antoine Ferland, la célébration de la mémoire du héros connaît ses premiers aléas. D'abord timidement visible chez l'historien religieux, ces « problèmes commémoratifs » s'articulaient autour de deux grands pôles, soit les motivations du héros et ses qualités morales. Quoique qu'il serait sans doute exagéré de croire que ces éléments négatifs aient pu grandement nuire à la mémoire du héros, jusqu'au début du XXe siècle, ils embarrassèrent certainement bon nombre d'historiens et d'auteurs. Au premier rang, il faut voir les auteurs religieux qui, plus que tous autres, tentèrent de peindre un personnage dont les qualités personnelles égalaient ou même surpassaient ses qualités de militaire<sup>364</sup>. La tendance également observée de vouloir utiliser la bataille du Pélican (1697) plutôt que le raid sur Schenectady (1690) comme événement phare de sa carrière reflète aussi cette volonté de vouloir présenter un personnage plus « propre ».

Il semble cependant évident que la mémoire d'Iberville perd inexorablement la symbolique que lui avait inculquée Garneau. En marge de la commémoration d'autres héros de la Nouvelle-France (lire Dollard des Ormeaux), l'étoile d'Iberville pâlit. Placé devant le choix entre deux militaires au sort exceptionnel, il semble maintenant plus commode aux historiens de préférer le premier au second comme exemple du soldat typique de la Nouvelle-France.

---

<sup>364</sup> En ce sens, l'ouvrage de Pascal Potvin (1934) est sans doute le plus significatif.

Si les « problèmes commémoratifs » identifiés dans les écrits du XIXe siècle jouèrent un rôle dans ce demi-rejet, les écrits du XXe siècle fournirent un autre élément d'explication particulièrement pertinent. Jusqu'à ce moment (début du XXe siècle) la commémoration d'Iberville s'était faite seulement sur la valeur militaire de ses exploits. Que la majorité de ses conquêtes furent éphémères, personne ne semblait s'y être sérieusement attardé. Mais la construction de la mémoire de l'exploit du Long-Sault autour de l'idée que les dix-sept avaient assuré la survie de la colonie française semble avoir remis en question l'impact des exploits du corsaire. Ainsi, si la défaite du Long Sault devait être vue comme une victoire, celle, durable, de la civilisation sur la barbarie, les victoires d'Iberville sur les voisins anglais, qui permirent d'étendre le territoire français, n'étaient que temporaires. Ils ne permirent pas, à plus long terme, d'éviter la domination de ces derniers sur le continent. Il ne restait que peu de choses (des conquêtes d'Iberville) auxquelles pouvaient s'identifier les Canadiens français. Même sa contribution la plus durable – l'établissement des premiers établissements européens de la Louisiane – ne permit pas d'entretenir de façon importante un culte du héros.

En définitive, c'est le peu d'écho fait à l'interprétation de Frégault ainsi qu'une réévaluation des actions du Canadien qui devait entamer sérieusement le mythe du héros. Presque entièrement exclu – comme la majorité des héros de la Nouvelle-France – de la production professionnelle, Iberville se trouve malmené à l'intérieur d'une production d'amateurs plus intéressés aux côtés scabreux de l'histoire canadienne. Influencé par la notice biographique de Pothier (1969), voilà que ces auteurs exposent publiquement les accusations de cupidité et de violence injustifiée.

Il est donc évident que la mémoire d'Iberville fut presque constamment entachée de ces éléments négatifs. Éléments que l'examen des pratiques d'autres chefs militaires de l'époque réussiraient à rendre moins singuliers, peut-être, sans pourtant les banaliser. Quoi qu'il en soit, il faut d'abord voir derrière ces « problèmes commémoratifs » les discours nationalistes et religieux qui orientèrent longtemps la construction de la mémoire des héros canadiens. La volonté constante de dépeindre une société « idéale » exempte de toute forme de vices ne pouvait qu'aboutir à la construction de héros sans faille.

Mais il faut surtout voir poindre une autre question : celle des sources. Le grand nombre de sources disponibles se rapportant à Iberville a sans doute rendu sa commémoration plus difficile. Cet aspect, qui lui permit une renommée précoce, finit par être un poids sur sa commémoration. Ainsi, l'analyse de la trajectoire mémorielle d'Iberville pourrait confirmer le mot de l'historien français Philippe Hrodej comme quoi « le néant est propice à l'édification de la légende »<sup>365</sup>. Encore une fois, la comparaison avec la construction du mythe de Dollard des Ormeaux est probante.

Quoi qu'il en soit, celui qui fut surnommé le « Cid canadien », le « Jean Bart canadien » ou encore le « premier grand Canadien » n'atteindra vraisemblablement pas le niveau de commémoration auquel la lecture de ses exploits aurait pu nous faire croire. Paradoxalement, il fut probablement victime d'une carrière trop bien remplie, mais surtout trop bien documentée.

---

<sup>365</sup> Philippe Hrodej, *Jacques Cassard. Armateur et corsaire du Roi-Soleil*, Rennes, Presses de l'université de Rennes, 2002. p. 7.

## Bibliographie

### Sources

Nous n'avons pas effectué de dépouillements exhaustifs des sources disponibles concernant Iberville. Voici tout de même une brève liste :

On retrouve probablement le plus grand nombre de documents dans :

Canada. Ottawa. Archives des colonies, série C 11A : Correspondance générale, volume 5 à 25 et série B, volume 10 à 27.

mais aussi dans :

Canada. Ottawa. Archives de la marine, série B-2 et B-4.

Canada. Ottawa. Archives de la Charente-Maritime, série A-2.

... *Le procès de Pierre Lemoine, sieur d'Iberville, accusé du rapt et séduction de Jeanne Geneviève Picotté de Belestre à Québec, le 6 novembre 1687.* Montréal, Édition Quesnel de Fomblanche, 1976. 49 pages.

... *Voyage d'Iberville : journal du voyage fait par deux Frégattes du Roi, La Badine, commandée par M. d'Iberville et Le Marin, par M.E. Chevalier de Surgères, qui partirent de Brest le vendredi, 24 octobre 1698, où elles avaient relâché, étant parties de Larochele, le 5 septembre précédent.* Québec, Dawson et Middelton, 1871. 48 pages.

Bacqueville de La Potherie, Claude-Charles. *Histoire de l'Amérique septentrionale : divisée en quatre tomes.* Paris, Chez Jean-Luc Nion : François Didot, 1722. 4 volumes.

Beaudoin, Jean. *Les Normands au Canada : D'Iberville-Journal de l'expédition de D'Iberville en Acadie et à Terre-Neuve.* Evreux, L'imprimerie de Leure, 1900. 86 pages.

Margry, Pierre. *Découvertes et établissements.* New York, Am Press, 1977 [1881]. 6 volumes.

Troyes, Pierre, chevalier de. *Journal de l'expédition du chevalier de Troyes à la Baie d'Hudson, en 1686,* Beauceville, Éclaireur, 1918. 136 pages.

Tyrrell, Joseph Burr. *Documents relating to the early history of Hudson Bay.* Toronto, The Champlain Society, 1931. 419 pages.

*Iberville chez les historiens*Monographies

- Achard, Eugène. *Le Corsaire de la Baie d'Hudson*. Montréal, Librairie générale canadienne, 1941. 59 pages.
- Arès, Richard. *D'Iberville*. Montréal, Le messager canadien, 1941. 30 pages.
- Crouse, Nellis Maynard. *Lemoyne d'Iberville : soldier of New France*. Toronto, Ryerson Press, 1954. 280 pages.
- Daviault, Pierre. *La grande aventure de Lemoyne d'Iberville*. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1934. 215 pages.
- Daniel, François. *D'Iberville ou le Jean Bart Canadien et la Baie d'Hudson*. Montréal, [s.n], 1868. 10 pages.
- David, Laurent, Oliver. *D'Iberville et la conquête de la Nouvelle-Angleterre*. Montréal, Beauchemin, 1926. 107 pages.
- Desmazures, Adam Charles Gustave. *Histoire du chevalier d'Iberville*. Montréal, J.M. Valois libraire-éditeur, 1890. 291 pages.
- Le Jeune, Louis. *Le chevalier Pierre Le Moyne d'Iberville sieur d'Iberville*. Ottawa, Éditions de l'Université, 1937. 252 pages.
- Fortin, Alphonse. *Une famille de héros*. Montréal, Fides, 1958. 53 pages.
- Frégault, Guy. *Iberville le conquérant*. Montréal, Guérin, 1996 [1944]. 420 pages.
- Guitard, Agnès. *Le Moyne Picoté*. Montréal, Québec, Québec Amérique, 1988. 470 pages.
- Lamarche, Jacques A. *Pierre Le Moyne d'Iberville*. Montréal, Lidec, 1999. 62 pages.
- Marmette, Joseph. *Charles et Éva : roman historique canadien*. Montréal, Éditions Lumen, 1945. 187 pages.
- Marmette, Joseph. *Les Machabées de la Nouvelle-France : histoire d'une famille canadienne, 1641-1768*. Québec, Imprimerie de Léger Brousseau, 1878. 180 pages.
- Pellerin, Jean. *Iberville*. Montréal, éditions Ici Radio-Canada, 1967. 124 pages.
- Pellerin, Jean. *Pierre Le Moyne d'Iberville, héros canadien*. Montréal, Ici Radio-Canada, 1968. 112 pages.

- Potvin, Pascal. *Le chevalier des mers*. Québec, Atelier de l'Action Catholique, 1934. 197 pages.
- Rogers, Norman Mcleod. *Pierre Lemoyne d'Iberville*. Toronto, Ryerson Press, 1929. 28 pages.
- Reed, Charles Berr. *The first great Canadian : the story of Pierre LeMoynes, Sieur d'Iberville*. Chicago, McGlurg, 1910. 265 pages.
- Roncière, Charles Germain Marie Bourel de la. *Une épopée canadienne*. Paris, La renaissance du livre, 1930. 255 pages.
- Rousseau, *Les exploits d'Iberville*. Québec, Typographie de C. Darveau, 1888. 254 pages.
- Tard, Louis-Martin. *Pierre Le Moyne d'Iberville : le conquérant des mers*. Montréal, XYZ, 1995. 208 pages.
- Ville, Léon. *L'héroïque d'Iberville*. Paris Tolra 1928. 156 pages.

#### Histoires générales

- Bergeron, Léandre. *Petit manuel d'histoire du Québec*. Montréal, Éditions québécoises, 1971. 253 pages.
- Bibaud, Michel. *Histoire du Canada sous la domination française*. Montréal, imprimerie Lowell et Gibson, 1843. 414 pages.
- Bruchési, Jean. *Épopée canadienne*. Montréal, Librairie Granger et frères Limitée, 1934. 203 pages.
- Bruchési, Jean. *Histoire du Canada pour tous*. Montréal, éditions Albert Lévesque, 1933. 2 volumes.
- Bruchési, Jean. *Canada, Réalités d'hier et d'aujourd'hui*. Montréal, Les éditions variétés, 1948. 407 pages.
- Charlevoix, François Xavier. *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*. Paris, Rollin et fils, quay des Augustins, 1744. 6 volumes.
- Cornell, Paul G. et al. *Canada : unité et diversité*. Toronto, Holt, Rinehart et Winston, 1971. 622 pages.
- De Kastner, Frédérick. *Héros de la Nouvelle-France*. Québec, La cie d'imprimerie commerciale, 1902. 3 volumes.
- Dickinson, John A. et Young Brian, *Brève histoire socio-économique du Québec*. Sillery, Septentrion, 1995. 395 pages.

- Ferland, Jean-Baptiste Antoine. *Cours d'histoire du Canada*. Québec, Augustin Côté éditeur-imprimeur, 1861-65. 2 volumes.
- Frégault, Guy et Marcel Trudel. *Histoire du Canada par les textes*. 2<sup>e</sup> édition. Tome I. Ottawa, Fides, 1963. 264 pages.
- Lacoursière, Jacques. *Histoire populaire du Québec*. Sillery, Septentrion, 1995. 4 volumes.
- Lemieux, Louis Guy et André Philippe Côté, *Nouvelle-France, la grande aventure*, Septentrion, Sillery, 2001. 112 pages.
- Garneau, François-Xavier. *Histoire du Canada, depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Québec, Imprimerie N. Aubin, 1845-1852. 4 volumes.
- Giguère, Guy. *Honteux personnages du Québec*, Montréal, Stanké, 2002. 239 pages.
- Groulx, Lionel. *Histoire du Canada Français*. Montréal, Action Française, 1950. 3 volumes.
- Groulx, Lionel. *Notre Grande Aventure*. Montréal, Fides, 1976 [1958]. 299 pages.
- Guérin, Léon. *Histoire maritime de France, contenant l'histoire des provinces et villes maritimes, des combats de mer depuis la fondation de Marseille, 600 ans avant J.-C., de la flibuste, des navigations, voyages autour du monde, naufrages célèbres, découvertes, colonisations, de la marine en général, avant, pendant et depuis le règne de Louis XIV jusqu'à l'année 1850*, Paris, Dufour et Mulat, 1851. 6 volumes.
- Havard, Gilles et Cecil Vidal. *Histoire de l'Amérique française*. Paris, Flammarion, 2003. 560 pages.
- Lamontagne, Roland. *La Baie James dans l'histoire du Canada*. Montréal, Beauchemin, 1974. 115 pages.
- Lanctôt, Gustave. *Le Canada*. Montréal, éditions Albert Lévesque, 1934. 295 pages.
- Lanctôt, Gustave. *Histoire du Canada*. Montréal, Librairie Beauchemin, 1963. 3 volumes.
- Larue, Hubert. *Histoire populaire du Canada*. Montréal, Librairie Beauchemin, 1924 [1875]. 125 pages.
- Mathieu, Jacques. *La Nouvelle-France : Les français en Amérique du nord XVIe-XVIIIe siècle*. Belin, Québec, Presses de l'université Laval, 1991. 254 pages.
- Parkman, Francis. *Count Frontenac and New-France under Louis XIV*, 13<sup>th</sup> edition. Boston, Little, Brown & Compagny, 1884. 463 pages.

- Rumilly, Robert. *Histoire du Canada*. Paris, La clé d'Or, 1951. 590 pages.
- Salone, Emile. *La colonisation de la Nouvelle-France : étude sur les origines de la nation canadienne française*. Paris, Guilmoto, 1905. 467 pages.
- Sulte, Benjamin. *Histoire des Canadiens-Français, 1608-1880 : origine, histoire, religion, guerres, découvertes, colonisation, coutumes, vie domestique, sociale et politique, développement, avenir*. Montréal, Wilson et cie éditeurs, 1882-1884. 8 volumes.
- Tessier, Albert. *Neuve-France*. Trois-Rivières, Édition du bien public, 1956. 356 pages.
- Tessier, Albert. *Neuve-France. Histoire du Canada*. Tome I. 2<sup>e</sup> édition. Québec, édition du Pélican, 1958. 232 pages.

#### Manuels scolaires

- \_\_\_\_\_. *Histoire du Canada*. Montréal, Frères des écoles chrétiennes, 1914. 634 pages.
- Bédard, Louise. *Canada, mon pays, mon héritage*. Montréal, Lidec, 1989. 314 pages.
- Bibaud, Maximilien. *Catéchisme de l'histoire du Canada à l'usage des écoles*. Montréal, P. Gendron, 1853. 112 pages.
- Bourgeois, P.Ph.-F. *L'histoire du Canada, depuis sa découverte jusqu'à nos jours*. Montréal, Librairie Beauchemin, 1925 [1902]. 206 pages.
- Charland, Jean-Pierre. *À l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle : histoire du Québec et du Canada : manuel de l'élève, 4<sup>e</sup> secondaire*. Montréal, Lidec, 1997. 523 pages.
- Charpentier, Louise. *Découvrir l'histoire du Québec et du Canada : cahier d'apprentissage, 4<sup>e</sup> secondaire*. Anjou, Édition CEC, 1999. 192 pages.
- Farley, Paul-Émile et Gustave Lamarche. *Histoire du Canada : Cours supérieur*. 2<sup>e</sup> édition. Montréal, Librairie des Clercs de St-Viateur, 1935. 551 pages.
- Filteau, Gérard. *La civilisation catholique et française au Canada*. Montréal, Centre de psychologie et de pédagogie, 1960. 503 pages.
- Francoeur, André. *Histoire 412 : de la Nouvelle-France, du Canada, du Québec*. Montréal, Guérin, 1976. 170 pages.
- Garneau, François-Xavier. *Abrégé de l'histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à 1840 à l'usage des maisons d'éducation*. Montréal, C.O. Beauchemin et fils, 1881.



- Gauthier, L.O. *Histoire du Canada à l'usage des écoles primaires et des maisons d'éducation*. Québec, J.A. Langlais et fils Libraires, [s.d.]. 156 pages.
- Laverdière C.-H. *Histoire du Canada à l'usage des maisons d'éducation*. Québec, Presses Augustin Côté, 1869. 230 pages.
- Lavolette, Guy. *Histoire du Canada : l'épopée canadienne*. Laprairie, Procure des Frères de l'instruction chrétienne, 1954. 329 pages.
- Leblond de Brumath, A. *Précis d'histoire du Canada à l'usage des écoles primaires*. Montréal, Cadieux et Derome, 1885. 112 pages.
- Miles Henry H. *Histoire du Canada pour les enfants à l'usage des écoles élémentaires*. Montréal, Dawson Frères, 1888. 155 pages.
- Plante, Hermann et Louis Martel. *Mon Pays : synthèse d'histoire du Canada*. Québec, Édition du Pélican, 1963. 414 pages.
- Provancher Léon. *Histoire du Canada*. Québec, J-A Langlais Libraire-Éditeur, 1884. 84 pages.
- Rutché, Joseph et Anastase Forget. *Précis d'histoire du Canada pour les élèves des classes supérieures de l'enseignement secondaire*. Montréal, Libraire Beauchemin, 1924. 206 pages.
- Toussaint, F.X. *Abrégé d'histoire du Canada à l'usage des jeunes étudiants de la province de Québec*. Québec, C. Darveau, 1882. 102 pages.
- Viens, Gilles. *Bâtir la nation canadienne*. Montréal, Guérin, 1991. 300 pages.
- Vaugois, Denis. *Canada-Québec ; synthèse historique : Cahier d'histoire*. Montréal, Éditions du Renouveau Pédagogique, 1971. 2 volumes.

### Articles

- Bourget, Claude Marc. « Lumières et réactions sur Le Moyne d'Iberville ». *Égards*, no.11 (printemps 2006), p. 65-91.
- Bourget, Claude Marc. « Lumières et réactions sur Le Moyne d'Iberville ». *Égards*, 12 (été 2006), p. 71-100.
- Garneau, François-Xavier. « Exposé présenté à la société de discussion le 20 mai 1844 » dans Gilles Gallichan et al. dir, *François-Xavier Garneau : une figure nationale*, Québec, Nota bene, 1998, p.247-262.
- Groulx Lionel. « L'expédition du Chevalier de Troyes, en 1686, à la baie d'Hudson ». *L'Action nationale*, 17 (avril 1941). p. 275-286.

- Jolicoeur, P.J. « D'Iberville ». dans *Annuaire de l'institut canadien de Québec*, Québec, Imprimeirie A Coté et Cie, 1875, p.5-25.
- Pothier, Bernard. « Le Moyne d'Iberville et d'Ardillères, Pierre » dans *Dictionnaire biographique du Canada*, tome II, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969, p. 405-417.
- Voyer, Bernoit. « Le top 5 de la honte au Québec » dans *Dernière Heure*, vol. 9, no. 44 (18 janvier 2003), p. 21-23.

*Historiographie, mémoire collective et commémoration*

Monographies

- Bentley, Michael. *Companion to historiography*. Londres, Routledge, 1997.  
997 pages.
- Bergeron, Gérard. *Lire François-Xavier Garneau, 1809-1866 : historien national*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994.  
244 pages.
- Bernard, Jean-Paul. *Les idéologies québécoises au 19<sup>e</sup> siècle*. Montréal, Boréal, 1973.  
149 pages.
- Coates, Colin et Cecilia Morgan. *Heroines and history : representations of Madeleine de Verchères and Laura Secord*. Toronto; Buffalo, Toronto University Press, 2002. 368 pages.
- Evans, Richard J. *In Defence of History*. New York, W.W. Norton, 1999.  
287 pages.
- Gagnon, Serge. *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*. Québec, PUL, 1978. 474 pages.
- Gagnon, Serge. *Quebec and its historians : the twentieth century*. Montréal, Harvest House, 1985. 205 pages.
- Gagnon, Serge. *Le passé composé de Ouellet à Rudin*. Montréal, VLB édition, 1999.  
190 pages.
- Gallichan, Gilles. *François Xavier Garneau : une figure nationale*. Québec, Nota Bene, 1998. 398 pages.
- Groulx, Patrice. *Pièges de la mémoire. Dollard des Ormeaux, les Amérindiens et nous*. Hull, Vents d'Ouest, 1998. 436 pages.

- Halbwachs, Maurice. *La mémoire collective*. Paris, Presses de l'université de France, 1968 [1950], 204 pages.
- Hamel, Réginald et cie, *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*. Montréal, Fides, 1989. 1364 pages.
- Jain, Geneviève Laloux. *Les manuels d'histoire du Canada au Québec et en Ontario, de 1867 à 1914*. Québec, Presse de l'Université Laval, 1974. 250 pages.
- Lamarre, Jean. *Le devenir de la nation québécoise : selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet (1944-1969)*. Sillery, Septentrion, 1993. 561 pages.
- Le Goff, Jacques. *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, 409 pages.
- Lemire, Maurice, dir. *La Vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy, Presse de l'Université Laval, 1991. 5 volumes.
- Lemire, Maurice. *Les écrits de la Nouvelle-France*. Québec, Éditions Nota Bene, 2000. 189 pages.
- Lemire, Maurice. *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1970. 281 pages.
- Lemire, Maurice dir. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Montréal, Fides, 1978. 7 volumes.
- Le Moine, Roger. *Joseph Marmette sa vie, son oeuvre ; suivi de A travers la vie : roman de moeurs canadiennes*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968. 250 pages.
- Létourneau, Jocelyn. *Passer à l'avenir. Histoire, mémoire identité dans le Québec d'aujourd'hui*. Montréal, Boréal, 2000. 194 pages.
- Martin, Denis. *Portraits des héros de la Nouvelle-France : images d'un culte historique*. Lasalle, Québec, Hurtubise, HMH, 1988. 176 pages.
- Mathieu, Jacques et Jacques Lacoursière, *Les mémoires québécoises*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991. 383 pages.
- Monière, Denis. *Le développement des idéologies au Québec des origines à nos jours*. Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1977. 381 pages.
- Nelles H.V. *L'Histoire spectacle. Le cas du tricentenaire de Québec*. Montréal, Boréal, 2003. 427 pages.
- Noiriel, Gérard. *Sur la « crise » de l'histoire*. Paris, Belin, 1996. 343 pages.
- Nora, Pierre, dir. *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984-1992. 7 volumes.

- Novick, Peter. *That Noble Dream : the « objectivity question » and the American historical profession*. Cambridge, Cambridge University Press, 1988. 648 pages.
- Robin, Régine. *Le roman mémoriel : de l'histoire à l'écriture du hors-lieu*, Longueuil, Le Préambule, 1989. 196 pages.
- Roy, Fernande. *Histoire des idéologies au Québec aux XIXe et XXe siècles*. Montréal, Boréal, 1993. 127 pages.
- Rudin, Ronald. *Faire l'histoire au Québec*. Sillery, Septentrion, 1998. 278 pages.
- Rudin, Ronald. *The Founding Fathers, the celebration of Champlain and Laval in the streets of Quebec, 1878-1908*. Toronto, Toronto University Press, 2003. 290 pages.
- Trudel, Marcel et Geneviève Laloux Jain. *L'histoire du Canada : enquête sur les manuels*. Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1969. 129 pages.
- White, Hayden. *Metahistory : The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*. Baltimore, JHUP, 1973. 448 pages.

#### Articles et Compte-rendus

- Beaudreau, Sylvie. « Déconstruire le rêve de nation : Lionel Groulx et la Révolution tranquille » *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 56, 1 (été 2002), p. 29-61.
- Blain, Jean. « Économie et société en Nouvelle-France », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 26, 1 (juin 1972), p. 3-31.
- Blain, Jean. « Économie et société en Nouvelle-France : L'historiographie des années 1959-1960 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 28, 2 (septembre 1974), p. 163-186.
- Blain, Jean. « Économie et société en Nouvelle-France : L'historiographie au tournant des années 1960 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 30, 3 (décembre 1976), p. 323-362.
- Bouchard, Gérard. « L'histoire sociale au Québec. Réflexion sur quelques paradoxes » *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 51,2 (automne 1997), p. 243-270.
- Cliche, Marie-Aimée. « Histoire et description générale de la Nouvelle-France, du père François-Xavier de Charlevoix », dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, 2<sup>e</sup> édition. Tome I, Montréal, Fides, 1980, p. 373.
- Cliche, Marie-Aimée. « Histoire de l'Amérique septentrionale, de Claude-Charles Le Roy, dit Bacqueville de La Potherie » dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, 2<sup>e</sup> édition. Tome I, Montréal, Fides, 1980, p. 322-325.

- Courrières, George. « Iberville le Conquérant ». *La Presse*, 3 juin 1944, p. 32.
- Duchesneau, Alain. « La vérité avant tout : Gustave Lanctôt et l'histoire ». *Cap aux Diamants*, 5, 2 (été 1989), p. 63.
- Gagnon, Serge. « Ferland, Jean-Baptiste-Antoine », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, tome IX. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1977, p. 279-282.
- Gagnon, Serge. « Cours d'histoire du Canada, de l'abbé Jean-Baptiste-Antoine Ferland », dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, 2<sup>e</sup> édition. Tome I, Montréal, Fides, 1980, p.160-165.
- Gordon, Alan. « Heroes, History, and Two Nationalisms : Jacques Cartier ». *Journal of the Canadian Historical Association / Revue de la société d'histoire du Canada*, 10, (1999), p.81-102.
- Lamonde, Yvan. « Quelle histoire racontons-nous : fiction littéraire et histoire au Québec », *Les Cahiers des dix*, 55 (2001), p. 103-115.
- Lebel, Marc. « François-Xavier Garneau et le caractère national des Canadiens », dans Gilles Gallichan et al. dir, *François-Xavier Garneau : une figure nationale*. Québec, Nota bene, 1998, p.223-245.
- Ledouc, Paul. « D'Iberville le Conquérant ». *Le Devoir*, 13 mai 1944, p. 8.
- Lemire, Maurice. « L'ambiguïté Garnélienne » dans Gilles Gallichan et al. dir, *François-Xavier Garneau : une figure nationale*. Québec, Nota bene, 1998, p.263-277.
- Lemire, Maurice. « Le chevalier Pierre Le Moyne sieur d'Iberville, essai du père Louis-Marie Le Jeune », dans Maurice Lemire, dir. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. tome 2, Montréal, Fides, 1978, p. 223.
- Marcotte, Hélène. « Sulte, Benjamin » dans Ramsay Cook et Réal Bélanger dir., *Dictionnaire biographique du Canada*, tome XV. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1994, p.1093-1095.
- Plante, Hermann. « Histoire des Canadiens français (1608-1880), de Benjamin Sulte », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, 2<sup>e</sup> édition. Tome I, Montréal, Fides, 1980, p. 341-344.
- Régimbald, Patrice. « La disciplinarisation de l'histoire au Canada français, 1920-1950 ». *La revue de l'histoire de l'Amérique française*, 51, 2 (automne 1997), p.163-200.
- Roy, André. « Iberville le conquérant ». *l'Action catholique*, 13 juin 1944. p.4.
- Roy, Christian. « Le personnalisme de l'Ordre Nouveau et le Québec » *Revue d'histoire d'Amérique française*, 46, 3 (hiver 1993), p. 463-484.

- Roy, Fernande. « Une mise en scène de l'histoire », *Revue de l'histoire de l'Amérique française*, 46, 1 (été 1992), p. 7-36.
- Rudin, Ronald. « La quête d'une société normale. Critique de la réinterprétation de l'histoire du Québec », *Bulletin d'histoire politique*, 3, 2 (hiver 1995), p. 9-42.
- Rule, John C. « L'historiographie du Canada français », *Transactions of the Royal Society of Canada*, 2 (1964), p. 97-103.
- Savard, Pierre. « Gustave Lanctôt et la Société Royale du Canada » *Les Cahiers des Dix*, 48 (1993), p. 225-254.
- Savard, Pierre et Paul Wyczynski, « Garneau, François-Xavier » dans *Dictionnaire biographique du Canada*. Tome IX. Sainte-Foy, Presse de l'Université Laval, 1977, p.327-336.
- Savard, Pierre et Paul Wyczynski, « Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours, de François-Xavier Garneau », dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, 2<sup>e</sup> édition. Tome I, Montréal, Fides, 1980, p. 347-355.
- Trépanier, Pierre. « Notre historiographie vue par Serge Gagnon ». *L'action nationale*, 69, 2 (octobre 1979), p. 145-152.
- Zoltvany, Yves. « Iberville, Le Conquérant, essai de Guy Frégault », dans Maurice Lemire, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. tome 3, Montréal, Fides, 1978, p.490.

#### *Autres*

#### Monographie

- Borins, Edwards H. *La compagnie du nord ; 1682-1701*, Thèse de M.A. (histoire), McGill University, 1968. 248 pages.
- Daniel, François. *Histoire des grandes familles françaises du Canada ou Aperçu sur le chevalier Benoist et quelques familles contemporaines*, Montréal, Eusèbe Sénécal, imprimeur-éditeur, 1867. 613 pages.
- Hrodej, Philippe. *Jacques Cassard. Armateur et corsaire du Roi-Soleil*, Rennes, Presses de l'université de Rennes, 2002. 315 pages.
- Linteau, Paul André et al. *Histoire du Québec contemporain*. Montréal, Boréal, 1989. 2 volumes.
- Pluchon, Pierre et Denise Blouche. *Histoire de la colonisation française*. Paris, Fayard, 1991. 2 volumes

Rousseau, Edmond. *Le château de Beaumanoir*. Québec, Le Soleil, 1916 [1886].  
234 pages.

Rumilly, Robert. *Histoire de la Province de Québec*. volume 1, Montréal, Édition  
Bernard Valiquette, [s.d.]. 358 pages.

#### Articles

Farrel, D.R., « Private Profit and Public Interest : Individual gain, State Policy and  
French Colonial Expansion. », *Proceedings of the Annual Meeting of the  
Western Society for French History*, 14 (1987), p. 70-77.

Waite, Peter. « Un défi continental, 1840-1900 » dans Craig Brown dir., *Histoire  
générale du Canada*. Montréal, Édition du Boréal, 1990, p. 334-448.

